J. B. VAN HELMONT.

Bruxelles. — Henri Manceaux, imprimeur de l'Académie royale de médecine de Belgique.

J. B. VAN HELMONT

SA BIOGRAPHIE

HISTOIRE CRITIQUE DE SES ŒUVRES

ET

INFLUENCE DE SES DOCTRINES MÉDICALES

SUR

LA SCIENCE ET LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR

LE DOCTEUR J.-A. MANDON,

Professeur à l'École de médecine et médecin de l'hôpital de Limoges,
Lauréat des hôpitaux et de la Faculté de Paris, lauréat (bis) médaille d'or, de la Société impériale de médecine de Bordeaux,
Lauréat de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles
et de l'Académie royale de médecine de Belgique.

« Van Helmont et tant d'autres praticiens qui
» ont examiné les choses comme il faut, c'est-à-dire
» sur les malades, en apprendront plus que nous
» n'en pourrions dire. Mais qui se donne la peine
» de lire des auteurs qui s'écartent des systèmes
» communément reçus? »

BORDEU. OEuvres complètes. Paris, 1818, T. I, p. 174.

(Extrait des Mémoires de l'Académie royale de médecine de Belgique.)

PARIS,

GERMER BAILLIÈRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.

1868

Mémoire auquel l'Academie royale de médecine de Belgique a décerné une médaille d'or au concours de 1865-66,

SUR LA QUESTION SUIVANTE :

« Faites l'histoire de la vie et des écrits de J.-B. Van Helmont, considéré comme médecin; exposez ses doctrines médicales, discutez-en la valeur et etablissez clairement l'influence qu'elles ont exercée sur la science et la pratique de la médecine. »

J. B. VAN HELMONT,

SA BIOGRAPHIE

HISTOIRE CRITIQUE DE SES OEUVRES

ET

INFLUENCE DE SES DOCTRINES MÉDICALES

SUR

LA SCIENCE ET LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR

LE DOCTEUR J.-A. MANDON, DE LIMOGES.

« Van Helmont et tant d'autres praticiens qui
» ont examiné les choses comme il faut, c'est-à-dire
» sur les malades, en apprendront plus que nous
» n'en pourrions dire. Mais qui se donne la peine
» de lire des auteurs qui s'écartent des systèmes
» communément reçus? »

BORDEU. OEuvres complètes. Paris, 1818, T. I, p. 174.

MÉMOIRE

ADRESSÉ A L'ACADÉMIE EN RÉPONSE A LA QUESTION SUIVANTE,
QU'ELLE AVAIT MISE AU CONCOURS DE 1865-1866 :

« Faites l'histoire de la vie et des écrits de J.-B. Van Helmont, considéré comme médecin;
exposez ses doctrines médicales, discutez-en la valeur et établissez clairement l'influence qu'elles ont exercée
sur la science et la pratique de la médecine. »

(Une médaille d'or de 400 fr., a été décernée à l'auteur.)

BIOGRAPHIE.

« Quis etiam non intelligat multa esse in phi-
» losophiâ extra elementorum ordinem, prorsùs
» abstrusa et naturæ arcanis involuta, quæ
» neque oculis, neque auribus, neque ullo
» sensu deprehendi possunt. »

IO FERNELII... Præfatio p. q. de abditis rerum causis. Parisiis, 1560.

J.-B. Van Helmont est la plus grande figure médicale des temps modernes. Il rappelle à la fois Hippocrate et Aristote. La médecine n'eut jamais d'observateur plus pénétrant et un aussi profond penseur. Son système de dynamique, aussi peu connu que mal jugé est une conception sans rivale. Il a balayé, de ses mains, pour emprunter son langage, le Galénisme et le Péripatétisme des Écoles; et la science actuelle tient de lui une grande part de ses progrès. Médecin, philosophe, réformateur et novateur, tel il se présente tout inspiré de l'esprit de son siècle. Pénétré de la nécessité de faire table rase du passé et de chercher un nouvel organe d'investigations, il proclama, comme criterium, l'évidence intellectuelle, protestant, à la fois, contre les excès présents de la syllogistique et contre les futurs excès de la méthode inductive. Van Helmont prit autant de part que Descartes et Bacon à la révolution scientifique de son temps. Personne ne tint plus haut que lui le drapeau de l'indépendance philosophique. Ce fier génie s'inclina devant Dieu seul comme devant le foyer de toute lumière et de toute vérité.

Van Helmont était âgé de trois ans, en 1580, quand mourut son père, le laissant le plus jeune de ses enfants. Sa mère lui fit faire ses études à Louvain, où il termina son cours de philosophie en 1594. Personne n'était admis sans robe longue et sans bonnet, comme si la doctrine, dit-il, dépendait du vêtement. Il fut également frappé du *délire* des professeurs et de

la crédulité des élèves. Convaincu de son ignorance après la lecture d'Euclide et de Copernic, il quitta la robe pour chercher la vérité, refusant le titre de maître ès-arts. On lui offrit un office de chanoine s'il voulait étudier la théologie; je refusai, dit-il encore, de vivre des péchés du peuple, pour parler comme saint Bernard, et priai le Seigneur de m'appeler où il lui plairait. Les jésuites de Louvain venaient d'ouvrir une école de philosophie malgré les grands, l'Université, le roi et le pape Clément VIII; il entra chez eux, étudia la magie et en sortit avec une *abondante récolte de vaines spéculations.* Pour utiliser son temps il lut Sénèque et Épictète, et crut trouver, dans la morale, le *suc de la vérité.* Les capucins lui paraissaient être les stoïciens du christianisme; mais l'austérité de leur ordre étant très-grande et sa santé délicate, il demanda à Dieu de l'éclairer. Après une fervente prière il se vit transformé en une sphère creuse dont le diamètre s'étendait de la terre au ciel. Au-dessus de lui était un sarcophage, et, au-dessous, à la place de la terre, un abîme de ténèbres. Je fus saisi d'épouvante, dit Van Helmont, et perdis la conscience des choses et de moi-même. Ayant repris connaissance je compris que le stoïcisme me retiendrait, comme un monstre furieux, entre l'abîme des enfers et une mort imminente. Je vis qu'il cachait l'ignorance sous une apparente humilité. Je lus Dioscoride, afin de changer mes lectures, et vis qu'il s'occupait trop de la description des plantes et pas assez de leurs propriétés. La médecine l'attira à son tour. Après avoir dévoré les auteurs grecs, latins, arabes et modernes, il s'aperçut que tous les livres répétaient la même chanson : *Omnes libros canentes eamdem cantilenam.* Le droit ne satisfit pas mieux que la médecine sa soif de la vérité; même déception en histoire naturelle. Enfin, le cœur chagrin, Van Helmont se prosterna la face contre terre et demanda ardemment à Dieu la science. Bientôt tout l'univers lui apparut comme un cahos informe devant la vérité, et ces paroles frappèrent ses oreilles : « Ce que tu vois et toi vous n'êtes rien; ce que tu fais est moins que rien; Dieu seul sait la fin des choses : occupe-toi de ton salut. » Je résolus de le faire, dit-il, en étudiant et pratiquant la médecine. Il laissa sa fortune à sa sœur, qui était veuve, et quitta sa patrie pour s'instruire, préférant, dès la plus tendre enfance, la science aux richesses :

Teneris adhuc ossibus, scientiam ante divitias habui. Une épidémie de peste lui donna l'occasion de l'étudier; il courut porter aux malades *la joie et l'espérance.* Ses insuccès le firent douter de la médecine. Cependant plus il la détestait, plus on l'appelait. Le clergé, les grands et l'empereur Rodolphe l'avaient en estime, et la faveur devenait, dit-il, un danger pour sa liberté, lorsqu'il épousa une femme noble et pieuse. Aussitôt après son mariage il se fit recevoir médecin à Louvain, en 1609, et s'établit à Vilvorde, où, pendant sept ans, la pyrotechnie, l'histoire naturelle et les malades occupèrent tous ses instants. Il ne donna pas un jour à Bacchus, voleur de temps, *fur dierum.* La fortune de sa femme s'accrut de quelques héritages, et, quoique sa science lui parut toujours plus qu'incertaine, il les mit, l'une et l'autre, au service des pauvres, pendant trente ans qu'il passa à prier, à lire, à rédiger ses écrits, fruits de son expérience, et à méditer surtout sur ses erreurs. Je connus enfin, avec Salomon, ajoute-t-il, que j'avais en vain torturé mon esprit; que toute science était vaine comme mes recherches; que celui-là arrive à la sagesse qui est appelé par le Seigneur; et que celui même qui atteint le faîte serait impuissant sans la faveur particulière de Dieu. Voilà ce que j'ai été dans ma jeunesse, mon âge mûr, et jusque dans la vieillesse où je suis aussi inutile qu'ingrat envers Dieu à qui revient tout honneur.

Nous venons de voir, dans cette esquisse de la vie de Van Helmont, la liberté d'esprit allant jusqu'à la raillerie, un sens critique égal à son amour pour la science, le désintéressement poussé jusqu'à l'abnégation, toute une vie consacrée à l'étude et à la piété. Ce sont bien les principaux traits de la physionomie de l'auteur, mais ils sont à peine ébauchés; l'histoire touchante d'une pauvre femme syphilitique va nous les montrer plus accentués. Cette malheureuse avait été infectée par son mari, cocher militaire. Privée de tout remède, elle fut presque entièrement couverte par des ulcères dévorants qui occupaient les oreilles, le cou, les bras, la région des omoplates, toute la poitrine, les seins eux-mêmes; ses jambes et son ventre étaient aussi ulcérés. Elle était presque privée de peau : *Corpus fere sine cute exhibebat.* Je la fis entrer, dit Van Helmont, de ma propre autorité, et malgré les religieuses, à l'hôpital de Vilvorde. Quand Mars est vain-

queur il commande quelquefois, un peu même aux religieuses. J'approchais de la malade comme le chirurgien la pansait avec de la charpie mouillée et lui faisait pousser des cris perçants. Je lui demandai pourquoi il la traitait de la sorte. Elle a un ulcère carcinomateux, répondit-il, et plus tôt elle mourra plus tôt elle sera heureuse. La religieuse querelleuse, *querula monialis*, entendant ces paroles, dit que la règle de la maison s'opposait à ce qu'on reçut des lépreux, des chancreux, etc., et le soir même, au crépuscule, elle fit déposer cette malade sur un fumier près de la ville. Un pauvre paysan en eut pitié, il lui fit un abri de ramée et pansa ses ulcères avec des feuilles de chou. Van Helmont, à qui il raconta l'événement, lui donna, pour cette malheureuse, un remède de Paracelse. Vingt-six jours plus tard elle était guérie. Un de ses parents mourut en lui léguant une maison et un champ. Son mari perdit la vie dans une chute, et elle se remaria ayant ajouté un troupeau à sa fortune. Pour moi, dit Van Helmont, le mari et le chirurgien sont des misérables et les religieuses bien légères. Je vis dans ce paysan le Samaritain; j'admirai Job dans cette femme, et reconnus que le Dieu de Job était partout et toujours maître de nous élever et de nous abaisser. On ne peut qu'approuver le langage de Van Helmont et applaudir à sa conduite. Ses sentiments d'humanité font explosion comme son indignation. Tel il se montra jusque dans la vieillesse, ardemment passionné pour la justice et pour la vérité. S'il est humble comme Salomon, quand il est arrivé près du rivage de l'éternité, pour emprunter ses expressions, c'est qu'il est abattu, résigné, et qu'il désire mourir l'âme tranquille. Mais quel autre homme dans l'âge mûr! La lutte est, pour lui, un besoin si naturel et si impérieux qu'il ne craint rien tant que de vivre en paix. Je craignais d'être indolent, lisons-nous, et de ne pas éprouver quelques persécutions, la vexation donne de l'intelligence. *Formidabam quod indolens essem, nec tantillum sentirem persecutiones...* La soif de la persécution est un instinct propre aux hommes de génie; comme l'aigle, ils volent au devant des orages parce qu'ils se sentent assez forts pour s'élever au dessus d'eux. Ainsi donc malheur à qui provoque la colère de Van Helmont! Malheur aux Écoles endormies dans le galénisme! Il n'épargnera ni l'ironie, ni le sarcasme, ni l'injure, pour secouer leur léthargie. Il comparera leur

progrès à une meule qui tourne sans cesse sur elle-même, leur enseignement au chant du coucou, et les accusera de lâcheté. Ces emportements, dont la forme varie sans s'adoucir, trouvent leur excuse dans les habitudes peu courtoises des savants de l'époque qui manquaient des procédés de la chevalerie dont ils imitaient les tournois dans leurs polémiques. Son indignation est surtout justifiée par le profond sentiment qu'il avait des erreurs enseignées comme des vérités. Il faut le voir ouvrir brutalement les portes de la science, s'inquiétant peu, dit-il, d'être appelé querelleur ou sanglier, et s'écrier dès l'abord : J'entre dans une maison déserte où l'on ne m'a laissé que des ordures à balayer : rappelant à la fois les travaux et le langage d'Hercule.

Le ton habituel de son caractère de savant est l'irritation, aussi commence-t-il ordinairement par la satisfaire pour s'apaiser et s'humilier ensuite devant Dieu. La vérité fuit-elle son intelligence fatiguée par la méditation et la prière, son imagination s'allume et lui peint une parabole sous forme de vision. Cet état est l'analogue de la rêverie ; l'esprit encore éveillé, ferme les sens au monde extérieur et passe de la méditation attentive et abstraite à une contemplation encore consciente, mais où les idées prennent le relief et la couleur des images du rêve. Au sortir de cette féérie, l'âme, encore impressionnée, la livre à sa réflexion et l'interprète selon ses désirs. Voilà ce qui se passe chez Van Helmont. Ses visions ne sont pas des hallucinations proprement dites, car il ne les prend pas pour des sensations réelles ; il croit seulement à l'interprétation qu'il en donne. Quoi qu'il en soit, les rêveries philosophiques de Van Helmont ne sont pas moins remarquables par la beauté de la conception que par l'agrément du style ; souvent même elles s'éloignent peu de la vérité. Nous allons juger de la valeur et du charme de ce procédé de recherches en suivant l'auteur dans sa vision des deux âmes. Après avoir regretté le temps où les grands d'Espagne donnaient un champ à leur médecin, non parce qu'il avait un diplôme, mais parce qu'il les avait guéris, après avoir désiré que le feu détruise les théories et les épines de la terre, le calme succède à ses regrets et à ses désirs. Son âme spirituelle lui apparaît lumineuse, petite, privée de sexe et de caractères spécifiques. Elle était entourée, dit-il, de l'âme sensitive

comme d'un nuage qu'elle éclairait de sa lumière intérieure. L'œil de l'âme intellectuelle n'avait ni paupière ni prunelle; c'était un globe lumineux semblable à l'astre Vénus rayonnant au loin et dans la profondeur de l'âme. *Videbatur astrum veneris, lucebat autem tam intrò versum fondus animæ, quam extra...* L'âme sensitive, éblouie, se cacha. Pour lui, confondu dans sa vanité, il était déterminé à brûler ses écrits, quand, dans une seconde vision, il aperçut un bel arbre étendant ses rameaux jusqu'à l'horizon; il était couvert de fleurs odorantes aux brillantes couleurs, il en cueillit une et, aussitôt, couleur et parfum s'évanouirent. Il comprit, au même instant, que les dons de Dieu, comme les fleurs, ne veulent pas être séparés de leur auteur, et il se reprocha de s'être attribué la science qu'il possédait. Il résolut, enfin, de publier ses ouvrages, afin de subir l'humiliation de la critique de ses contemporains. Ces deux visions trahissent certainement une brillante imagination : la seconde est une charmante parabole et nous verrons quelle vérité se cache sous la forme éclatante de la première. Dans une autre apparition l'âme et la raison sont en présence, mais on les voit moins qu'on ne les entend et elles discutent, à vrai dire, comme si elles étaient bien éveillées. La raison ratiocinante, faculté de l'âme sensitive, se proposait pour nourrice, directrice et tutrice de l'esprit. Je suis la clef de la vie, disait-elle, la proue et la poupe de l'intelligence; j'ai fondé toutes les sciences. — Puisque tu es à mon service, dit l'âme, c'est à toi de m'obéir. Depuis quand la fille prétend-elle à la tutelle de sa mère ? Tu ne fais que démontrer ce que je t'ai appris. — Afin d'inspirer quelque crainte à l'esprit, la raison répondit que, sans elle le salut de l'âme était impossible; qu'elle avait dans les mains les rênes de la vie. — La foi donne cette connaissance aux hommes, répliqua l'esprit, et il lui appliqua la parole du verbe divin : Nos domestiques sont nos ennemis. — Comme la raison se vantait encore de savoir discuter sur toutes sciences, va-t-en, ajouta l'âme, je déteste les vains discours : *Apage sermocinalia detestor.*

L'auteur ébauche, dans ce pittoresque dialogue, sa doctrine et sa méthode psychologique. Le reproche que vient d'entendre la raison, faculté dialectique, Van Helmont l'adresse aux Écoles après avoir démontré l'ina-

nité de leurs formes syllogistiques. Il accorde à l'intelligence la suprématie; elle est l'essence de l'âme dont la nature est celle de la vérité. La raison nébuleuse, marchant à tâtons, n'apercevrait rien sans l'intelligence. Cette faculté est une lumière cristalline, homogène, vive, spirituelle, brillant de sa propre splendeur. Sa silique, l'âme sensitive était absente, dit-il, dans une autre vision, je ne pus savoir si elle était lumineuse, tant brillait son noyau cristallin.

Comme on le voit, ces apparitions n'ont rien d'hallucinatoire; elles sont pour l'auteur à la fois un moyen d'exposer ses idées et un procédé d'étude; l'interprétation qu'il en fait est parfaitement d'accord avec les principes qu'il émet dans le cours de ses écrits. Elles ne troublent pas son esprit quoiqu'il les prenne pour des révélations de la grâce et qu'elles ne soient que les suggestions de son intelligence. Mais il est si loin d'en comprendre le mécanisme qu'il attribue à Dieu ce qu'il doit au repos, comme dans le cas suivant. Il était fatigué d'avoir vainement cherché la vérité à l'aide de la raison et demandait à Dieu un meilleur moyen de l'atteindre, quand un bénédictin, qui avait passé sa vie dans l'étude, lui conseilla de consacrer son temps à aimer Dieu. Il pratiqua pendant deux mois la pauvreté scientifique, et comprit, après ce temps, que l'intelligence est de l'essence de l'intelligible, et que c'était à cette faculté et non à la raison qu'il fallait demander la lumière.

Van Helmont travaillait jusque dans le sommeil, ses rêves en sont la preuve. L'activité de son esprit ne se suspendit même pas dans le cours de ses nombreuses maladies. Il était sujet aux coryzas et aux rhumes de poitrine. Les Écoles enseignaient, d'après Galien, que ces affections étaient dues à l'écoulement de la pituite du cerveau. Van Helmont, bien placé pour étudier cette doctrine, remarqua que les mucosités provenaient des fosses nasales et des bronches. Qu'on me montre, dit-il, une voie de communication du cerveau aux cavités nasales? Les mucosités sont sécrétées par les surfaces mêmes qu'elles recouvrent. Loin de descendre, je sens, quand je tousse, qu'elles montent; le catarrhe et ses migrations sont des fables. Le flux des voies aériennes est dû à une affection du *custos errans*. Sous ce nom il désignait la fonction sécrétoire des membranes muqueuses, dont il

comparait le produit à un voile mobile destiné à les protéger. Le mucus n'est ni un excrément ni un récrément, disait-il, c'est une sécrétion neutre, un vêtement liquide. Il édifiait ainsi pendant qu'il démolissait.

Van Helmont contracta à vingt-huit ans la gale d'une domestique; il fut saigné et purgé à outrance, selon la doctrine des Écoles, pour évacuer la bile brûlée et la pituite salée. La maladie résista à ce traitement qui faillit emporter le malade. Il guérit par l'usage des sulfureux. Ayant réfléchi, plus tard, sur l'étiologie et la thérapeutique classiques de la gale, il les renversa par ce simple raisonnement : la gale m'avait été communiquée avant que mon foie fut et put être malade; la cause de ma maladie n'était donc pas dans ce viscère et toute évacuation était au moins inutile. La gale est une affection de la peau; sa semence se transporte d'un sujet à un autre : *Scabiei semen est in pelle.* A cette opinion, qui longtemps a fait sourire les humoristes, la science a répondu par la découverte de l'acarus. Mais l'histoire a oublié qu'avant de devenir une vérité sensible, la gale avait été vue par Van Helmont avec ses yeux intellectuels.

Il prit une entorse dont la vive douleur le fit tomber en syncope. Ce fut encore pour lui matière à méditation. Après avoir analysé les profonds malaises qu'il éprouvait à l'estomac, il y trouva la confirmation de sa doctrine de l'archée directeur du pylore, et de la hiérarchie des fonctions.

Alité par une pleuropneumonie avec crachats sanguinolents et fièvre intense, il s'observe, se traite et conclut que les épanchements pleurétiques ne sont pas produits par la pituite comme l'enseignent les Écoles. Par quel canal coulerait-elle, dit-il, du cerveau dans la poitrine? La pleurésie est due à une irritation locale, *à la colère de l'archée pleural*, pour parler comme lui. C'est une affection toujours identique, quoique reconnaissant des causes occasionnelles diverses. De ce fait, qu'il généralise, il tire ce grand et fécond principe de pathologie : la plupart des maladies ne diffèrent pas par la matière occasionnelle, mais par les propriétés diverses des organes et les divers agents des fonctions. *Plures morbi non differunt materia occasionali, sed membrorum atque fonctionum diversis agentibus et proprietatibus.* Tout le progrès de l'École anatomique de Bichat n'a fait que confirmer la moitié de cette vérité; quant au reste, elle a con-

fondu les propriétés des organes avec leurs agents, et, en négligeant ceux-là, méconnu la vie elle-même, l'âme sensitive de Van Helmont.

Que sa femme soit atteinte d'un rhumatisme, que la peste frappe ses enfants et emporte un de ses fils, il maîtrise sa sensibilité et fait profiter la science de ses douleurs les plus intimes.

Van Helmont était né avec le génie de l'observation, non numérique, comme on la fait aujourd'hui, mais réfléchie. Tout enfant il jouait avec un passereau auquel il donnait sa langue à becqueter. L'oiseau cherchait parfois à l'avaler et l'attirait au fond de son gosier. Devenu médecin, et étudiant la digestion, Van Helmont se souvint de la saveur acide qu'il avait trouvée au gosier du passereau au temps de son enfance. Il s'assura de l'acidité des liquides de l'estomac pendant la digestion, ajouta à ce fait la conception des agents digestifs et formula une théorie exacte et complète de la digestion gastrique. Il en donna aussi une excellente et nouvelle de la digestion bilieuse, et ne s'arrêta qu'après avoir poursuivi les métamorphoses alimentaires jusque dans le principe vital.

Ce serait sortir du cadre d'une biographie que de donner même la liste des nombreux et importants travaux dont il a enrichi toutes les branches de la médecine. Ils brillent tous par l'unité de la conception et constituent comme autant d'éléments distincts, mais harmoniques d'un chef-d'œuvre. Sa médecine n'est qu'une partie de son système qui embrasse le grand et le petit cosmos, l'homme, la nature terrestre et le ciel.

Il avait jeté les fragments épars de cette vaste composition dans cent dix-huit traités ou opuscules, quand il mourut d'une pleurésie en 1644, à l'âge de 67 ans. Peu de jours avant sa mort il appela son fils Francisque-Mercure et lui dit : *Cape omnia scripta, tam cruda et incorrecta quam penitus expurgata, eaque conjunge; tuæ curæ nunc illa committo : omnia ad arbitrium tuum peragito.* Ces dernières volontés furent pieusement remplies. On doit à son fils une bonne édition de ses œuvres, publiée à Lyon en 1667. Nous n'avons pas puisé ailleurs les documents de cette biographie.

En somme, la vie de Van Helmont s'est toute consumée dans l'étude; il n'eut d'autre mobile que la vérité. Cette unique passion, doublée d'un

esprit aussi lumineux qu'indépendant et d'une intolérante piété, explique son caractère de savant. Son abnégation, portée jusqu'au sacrifice de la fortune et de la vie, prouve combien, sous des rudes dehors, il cachait un cœur affectueux et charitable. On ne peut comparer son dévouement pour ses semblables qu'à celui qu'il professait pour la science. Jamais stoïcien n'eut plus de force morale dans la douleur. Les maladies qui l'atteignirent ou qui frappèrent sa famille ne furent pour lui que des occasions de s'instruire. Il reposait et illuminait son intelligence dans le ciel de son imagination. Nous avons pu juger de la puissance de son génie en le voyant édifier, sans effort, une science nouvelle sur les débris de la vieille médecine. A de si vastes facultés il joignait un rare talent d'écrivain. Son style est bien le vêtement de sa pensée : les traits de la plus pénétrante ironie, les mouvements d'une noble indignation, la plus pressante dialectique, des accents bibliques de piété, le pittoresque, le poétique coulent de sa plume comme ils jaillissent de son cœur et de son cerveau. Van Helmont se peint tout en lumière, on peut en avoir une vision, on ne saurait en faire un portrait. Il a passé comme un météore excitant plus l'étonnement que l'admiration de son siècle. Il y tient cependant par ses racines, pour me servir d'une expression qui lui est familière, mais sa tête plonge dans l'avenir. Aussi n'a-t-il pas fait École. Il n'en faut chercher la cause ni dans ses principes religieux ni dans sa vie retirée loin de la jeunesse médicale, ni dans la rudesse de sa polémique, mais dans le niveau des connaissances de son époque : la médecine n'a accepté de lui que ce qu'elle a pu expérimentalement contrôler. Aujourd'hui encore elle n'est pas mûre pour recueillir tout son héritage. Toutefois, le jour n'est peut-être pas éloigné où les savants, fatigués de ne contempler que la matière, se décideront à étudier la dynamique vitale et ses agents invisibles.

INTRODUCTION.

« *Ortus Medicinæ, id est initia physicæ inaudita, progressus medicinæ novus, in morborum ultionem ad vitam longuam.* Authore J. B. Van Helmont. »

Tel est le titre de l'édition lyonnaise publiée en 1667 par son fils Francisque-Mercure.

Ce ton de révélateur a plus excité le sourire que la curiosité. Beaucoup de lecteurs qui n'avaient de Van Helmont qu'une opinion empruntée, et partant peu favorable, ont fermé l'in-quarto sans le lire. Qu'ils veuillent bien l'ouvrir de nouveau, et nous leur promettons plus de plaisir et de profit que ne saurait leur en donner aucun ouvrage de la littérature médicale contemporaine.

Voici les *promesses* de l'auteur :

Je dirai les erreurs des Écoles sur ce qu'elles ont témérairement considéré comme le fondement de la nature. Je prouverai que les théories sur les éléments et les quatre humeurs sont des folies ; que tout ce qu'ont dit les anciens sur les purgatifs, la saignée et les cautères dénonce leur ignorance ; que la doctrine du catarrhe est une preuve de leur délire ; je vengerai le ciel, les vents et la chimie de la part qui leur est imputée dans les causes des maladies, et m'efforcerai d'énucléer le peu de vérité contenue dans l'erreur commune. J'ai représenté les tragédies des venins et de la peste, l'apoplexie, la lèpre, l'asthme, l'ascite, la podagre, la lithiase et les ulcères de la matrice. Sa thérapeutique n'est fondée ni sur les semblables, ni sur les contraires, mais sur l'appropriation des remèdes aux indications. Il a été obligé, dit-il, de détruire la physiologie ancienne et de renouveler les principes de physique des Écoles. Il ajoute : j'étudierai, enfin, la vie

jusque dans sa racine, ce qui n'a été fait par personne : *Postremò de vitæ radice, de quo nemo, agam.* Puis il termine par ces paroles, empreintes de sa piété : daigne le Seigneur éclairer de sa grâce mon entreprise, la féconder d'une abondante rosée, et la conduire heureusement à maturité, en raison de son importance, dans le triste temps où nous vivons, *ærumnoso sæculo.*

Ce programme ambitieux, Van Helmont l'a rempli. Mais il a traité isolément et sans ordre les divers sujets de ses écrits, de sorte qu'ils ne sont reliés que par l'esprit de sa doctrine générale. Afin de l'exposer plus clairement et de mieux faire saisir la chaîne des principes qui en découlent, nous avons distribué ses nombreux travaux dans un plan que nous essaierons de remplir dans la première partie de cette étude.

Nous rechercherons, dans la seconde, l'influence des doctrines médicales de Van Helmont sur la science et la pratique de la médecine jusqu'à nos jours.

La première partie se subdivise en sept chapitres :

Chapitre premier. — Philosophie et méthode de Van Helmont.

Chapitre deuxième. — Physique et météorologie.

Chapitre troisième. — Physiologie et psychologie.

Chapitre quatrième. — Pathologie générale, classification.

Chapitre cinquième. — Pharmacologie, thérapeutique, diététique et hygiène.

Chapitre sixième. — Espèces nosologiques.

Chapitre septième. — Résumé des doctrines médicales de Van Helmont.

La seconde partie se compose des chapitres suivants :

Chapitre premier. — Hippocrate et Galien, Aristote et Platon, Paracelse et Fernel, ou origines du vitalisme de Van Helmont.

Chapitre deuxième. — De Van Helmont à Stahl.

Chapitre troisième. — Stahl.

Chapitre quatrième. — Haller.

Chapitre cinquième. — Baglivi, Stoll, Huxam et Cullen.

Chapitre sixième. — Bordeu.

Chapitre septième. — Barthez.

Chapitre huitième. — Tableau des doctrines médicales à la fin du xviiie siècle et au commencement du xixe.

Chapitre neuvième. — Examen des doctrines médicales contemporaines au point de vue du vitalisme de Van Helmont.

Chapitre dixième. — Examen des espèces nosologiques de Van Helmont au point de vue de la clinique contemporaine.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER (1).

PHILOSOPHIE ET MÉTHODE DE VAN HELMONT.

La chasse des sciences doit commencer par la connaissance de soi-même, dit Van Helmont. De son analyse des facultés de l'âme, il résulte que l'intelligence est la première en dignité, et que la raison, la volonté et l'imagination sont d'un rang inférieur. L'intelligence seule pénétre l'essence des choses qui est la vérité : *Essentia rerum est ipsamet veritas.* Elle prend la forme de l'intelligible lui-même : *Intellectus fiat velut intelligibile.* Elle est adéquate à la vérité : *Veritas intellecta nihil est aliud quam adæquatio intellectus ad res ipsas.* Les essences nues ou vérités essentielles sont dans l'intelligence sous forme de concepts : *Stant nempe in conceptu intellectuali essentiæ nudæ et denudatæ.* La lumière intellectuelle est, enfin, une fulguration de la face de Dieu : *Nimirum intùs fulgurat imago dei.*

L'imagination, au contraire, est une faculté animale qui ne pénètre pas au delà des surfaces, elle n'entre pas dans les choses... elle ne voit que les écorces et les siliques et n'atteint jamais le noyau : *Phantasia res non intrat... cernit nimirum cortices et siliquas ad nucleum autem attingit nunquam.* Elle ne connait des causes que l'accident ; or, les accidents n'ont pas d'essence : *Proinde accidentia non habent essentias.*

La raison n'est aussi qu'une obscure faculté de l'âme vitale. Elle n'est

(1) Les principes philosophiques de Van Helmont sont répandus dans tous ses ouvrages, mais il les a plus particulièrement exposés dans ses deux traités : *Venatio scientiarum; Logica inutilis.* Nous indiquerons au commencement de chaque chapitre, comme nous le faisons ici, les divers opuscules qui seront l'objet de notre étude.

que ténèbres devant la lumière intellectuelle. Incapable de découvrir la vérité, tout son pouvoir est de démontrer ce que sait déjà l'intelligence : *Non tam ad inveniendum scientiam quam ad demonstrandum inventam.* Nous n'inventons pas ce qui est dans la main ou dans l'arche, dit Van Helmont. La vérité est dans l'esprit comme le feu sous la cendre. C'est l'intelligence qui éclaire les prémisses, le raisonnement ne fait qu'en tirer ce qu'elles contiennent. L'arbre du mensonge ne porte pas le bon fruit de la vérité : *Nulla arbor mendacii facit bonum fructum veritatis.* La dialectique des Écoles surcharge inutilement la mémoire; elle usurpe avec impudence les droits de la logique naturelle.

La logique des Écoles comprend, outre l'argumentation, la définition et la division. Une bonne définition doit reposer sur l'essence des choses qui, seule, est la vérité, et non sur l'apparence; or, on la compose, dit-il, des caractères extérieurs, du genre et de la différence spécifique, comme si la science pouvait se fonder sur des accidents et une négation.

La division n'est pas moins stérile, car elle suppose la connaissance du tout; et, d'autre part, il est reconnu que les vérités générales sont plus sûres que les vérités particulières : *Minus erramus in universalibus quam in particularibus.* La logique n'est donc qu'un système de procédés didactiques; elle ne précède pas, elle suit la science; l'usage qu'en ont fait les Écoles l'a rendue synonyme de dispute; ainsi la qualifie l'apôtre Hyéronyme : *Logicam vocat contentiones.*

Van Helmont l'a remplacée par l'évidence intellectuelle. Il ne refuse le concours ni du raisonnement naturel, c'est-à-dire de la raison libre des entraves syllogistiques, ni des sens, ni de la division, encore moins de la définition, si elle est bien faite, mais ce ne sont que les instruments de l'intelligence. Seule elle peut découvrir la vérité, parce que seule elle est capable de la reconnaître. Il n'y a qu'une méthode, comme il n'y a qu'une lumière, l'intuition intellectuelle. Ainsi s'évanouissent, du même coup, les prétentions des méthodes empirique et syllogistique.

Quel génie et quel courage ne fallait-il pas pour rompre ainsi avec la tradition? Ils ne manquaient, heureusement, ni l'un ni l'autre à Van Helmont. L'autorité d'Aristote pesait comme un joug à son âme indépen-

dante : *Si anima subjecta staret?* se répète-t-il sans cesse? Aussi avec quel plaisir il renverse et brise ce trépied de la logique, objet du culte des Écoles! Il apparaît comme l'astre Vénus devant les esprits de son temps, qui rappellent ce nuage épais de l'âme inférieure, que pénètre difficilement la lumière de l'âme intellectuelle.

Le critique dans Van Helmont est égal au novateur. Pour avoir détruit le monument de l'antiquité, il n'en utilise pas moins les débris. C'est ainsi qu'il tient de la psychologie d'Aristote ses idées sur l'adéquation de l'intelligible et de l'intelligence; de Platon l'identité des essences nues et des concepts intellectuels, et la distinction de la science et de l'opinion. Le titre pittoresque : *Venatio scientiarum,* chasse des sciences, est lui-même emprunté au thèétète. Mais la difficulté n'était que plus grande d'échapper à la fois aux séductions de l'idéalisme et au double piége de l'empirisme et de la syllogistique. Or, Van Helmont en sortit vainqueur en subordonnant les sens et la dialectique à l'intelligence, en proclamant l'évidence intellectuelle comme organe et criterium philosophiques. Il fit plus encore en disant que le génie même, pour découvrir la vérité, doit chercher, frapper et prier : *Quœrere, pulsare et orare.*

CHAPITRE DEUXIÈME.

PHYSIQUE ET MÉTÉOROLOGIE (1).

Avant de chercher les causes des phénomènes naturels, Van Helmont examine celles qu'avait établies Aristote. Il rejette la cause matérielle,parce que toute chose est vaine, vide, morte et inerte, si elle n'a pas été constituée pour être par une cause vitale ou séminale : *Res omnis inanis, vacua est, mortua ac deses, nisi vitali, aut seminali ad esse fuerit constituta.* La matière est, par elle-même, indéfinie; elle doit sa forme à un agent; elle

(1) Les traités se rapportant principalement à ce titre, sont : *Initia et causœ naturalium; Physica Aristotelis et Galeni ignara; In sole tabernaculum; Elementa; Complexionum atque mixtionum elementalium figmenta; Vacuum naturœ; Terra; Aqua: Aër; Gaz aquœ; Blas meteoron; Meteoron anomalum; Progymnasma meteoris; Terrœ tremor; Tempora; Imago fermenti impregnat massam seminis.*

ne saurait donc être cause informante. Il objecte contre la cause finale que la fin ou destination d'un être suppose d'abord son existence et partant celle de sa cause. Quant aux causes formelle et efficiente, la forme, dit-il, est un effet et non une cause; et la cause efficiente n'est pas extérieure comme le veut Aristote; elle est, au contraire, un agent intime. C'est la seule qu'admette Van Helmont sous les états latent ou essentiel, et effectif ou manifeste. Force et matière, telle est sa doctrine. Elle ne diffère pas, au fond, de celle d'Aristote, pour qui la cause formelle représentait le principe informant ou l'entéléchie, dont la cause efficiente n'était que l'instrument indispensable, il est vrai, comme la matière. La cause finale n'était évidemment pas distincte de ce principe, qui était tantôt en puissance tantôt en acte, états correspondants aux états essentiel et effectif. Entéléchie et matière, cause efficiente et matière, telles sont donc les formules identiques d'Aristote et de Van Helmont.

On comprend que Van Helmont s'irritât contre les philosophes atomistes qui expliquaient tout par la combinaison aveugle des éléments et qui n'admettaient rien en dehors d'eux : *Sublunaria dividentes in elementa et elementata.* Mais ce reproche s'appliquait mal à Aristote, père des entéléchies. Je distingue dans les choses sublunaires les éléments et les produits des semences, dit Van Helmont, *Sublunaria ego divido in elementa et producta seminalia;* or, le principe séminal, qu'est-ce autre chose que la cause formelle ou informante du stagirite? Mais l'antipathie de notre auteur pour les philosophes anciens est si grande qu'il n'accepte qu'à regret leur opinion, tant il redoute la servitude où il voit tombées les Écoles. Je ne suis pas habitué à partager un sentiment par faiblesse, *Non assuevi consentiendi ignaviâ,* dit-il, en s'efforçant de répudier toute alliance avec Aristote.

Mais il a beau vouloir s'en éloigner, il s'en rapproche malgré lui. Le Dieu de Van Helmont, père et dispensateur des lumières, assis dans le tabernacle du soleil, *Pater et dispensator luminum in solis tabernaculum,* ne diffère pas du Dieu d'Aristote, auteur de tous les êtres, centre immobile de toutes les forces. La nature est un ordre de Dieu, dit Van Helmont, rappelant le mot de Porphyre : la nature est le discours de

Dieu. La cause première est le foyer d'où rayonne l'intelligence, a écrit Aristote. Il ajoute : la vie est une substance éthérée, une chaleur spéciale distincte du feu terrestre ; elle est le principe fécondant de la semence. Van Helmont l'arrête au mot chaleur. Le soleil couve au Caire les œufs de poule, dit-il, la chaleur les cuirait : les rayons solaires dispersés dans l'univers ne sont pas du feu, mais simplement de la lumière : *Radii solares dispersi in universum non sunt ignis amplius sed simplex lumen ;* et après avoir oublié la réserve faite par Aristote, il répète, après lui, le soleil est l'analogue de la vie. Le soleil des espèces est permanent ; les individus sont passagers comme ses rayons : *Sol specierum non secus atque species ipsæ durabunt in seculum... Sol specierum est in dies labilis in individuum.* Il se rétracte même tout à fait et avoue que la lumière vitale a quelque ressemblance avec le soleil et de la conformité avec le feu domestique : *Habet lumen vitale aliquam cum sole similitudinem, partemque igni culinario conformem.* Pour Aristote, la vie s'entretient à l'aide d'un principe contenu dans les substances nutritives et qui lui est analogue. Après que les aliments ont été transformés en sang, dit Van Helmont, la lumière vitale se dégage de ses mollécules, comme jaillit l'étincelle du choc du caillou et du fer, qui sont cependant froids et morts : *Ex silice et chalibe nimirum frigidis et mortuis ignem excutimus.* La vie s'évanouit comme une lumière qui s'éteint ; c'est un souffle qui s'exhale : *Vita evanescit per modum luminis pereuntis... Vitalis aura evolat.* Il avait donc tort d'accuser Aristote en s'écriant : je hais les métaphores dans l'histoire de la nature, *Odi metaphoras in historiâ naturæ;* puisqu'ils parlaient, l'un aussi bien que l'autre, sans images.

Ces principes étant posés, voici comment les enchaîne Van Helmont. Du soleil, tabernacle de Dieu, rayonne, avec les ordres divins, la lumière, une douce chaleur et le mouvement. Ces forces intelligentes et celles pareilles qui émanent des divers astres reçoivent le nom de *Blas céleste.* Elles rencontrent aux parties supérieures de l'atmosphère ou *paroledos,* le *gaz* qui, pour Van Helmont, est synonyme de vapeur d'eau. Ce gaz tombe imprégné du *Blas céleste* et répand la fécondité sur la terre. L'eau est indispensable à tous les phénomènes vitaux. Elle revêt les états solide,

liquide et gazeux; tous les éléments s'identifient en elle. Le feu est une substance neutre et l'air un élément céleste. Elle imbibe la terre comme une éponge et lui soustrait tout ce qu'elle contient de soluble. Dans son sein s'agitent les ferments, ébauches des espèces conçues par la vie. Ainsi, les êtres qui peuplent la terre ne font que lui emprunter le principe générateur et conservateur qu'elle tient du ciel : telle est la pensée de Van Helmont.

Il serait peu généreux de lui reprocher son analyse de l'eau dont il explique les propriétés par le mercure, le soufre et le sel qui la composent. Cette conception n'est que la synthèse de la physique et de la chimie du temps sur les divers états des corps. Sa théorie de la résolution des nuages fondée sur cette supposition est fausse. Mais il prouve, au moyen d'un briquet à compression, que la vapeur d'eau n'est pas de l'air condensé; qu'il est compressible et qu'elle pénètre seulement entre ses molécules. Il démontre expérimentalement cet important théorème : jamais l'air ne peut être réduit en eau et réciproquement, *Nunquam aërem in aquam reduci posse et vicissim.*

Van Helmont ignore complétement le rôle chimique de l'air dans la combustion et les combinaisons organiques, il ne lui attribue que les propriétés desséchantes du vent, qui n'est que l'air agité. Il sait que la pluie est de la vapeur d'eau, mais là se borne toute sa science météorologique. L'iris, le tonnerre, les tempêtes, les tremblements de terre sont pour lui des phénomènes surnaturels. Ne pouvant scientifiquement les expliquer, il les attribue aux esprits, quoi qu'en puissent rire les athées : *Rideant athei.*

Le génie a beau faire, quelque puissant qu'il soit, il n'improvise pas les sciences. Il ne peut s'élever qu'en s'appuyant sur elles, comme l'oiseau en s'appuyant sur l'air. Quand elles lui manquent, tous ses efforts aboutissent à une chute qui le met au niveau des préjugés du vulgaire. La physique, la chimie et la météorologie, encore au berceau du temps de Van Helmont, étaient enveloppées des langes du mysticisme et inspirées de l'esprit de la cabale. Il repoussa de toutes ses forces le surnaturel du domaine des sciences, mais il ne put suppléer le labeur des générations qui nous séparaient de lui.

Quel parti, au contraire, il tira de l'héritage de l'antiquité ! L'ενορμον d'Hippocrate, son souffle vital, étaient des vues profondes; les archétypes de Platon sont les formes idéales de la vérité; Aristote les tranforme en agents. La vie, l'idée et la force identifiées devinrent l'archée de Van Helmont. Ainsi conçue, la vie est de la nature des forces cosmiques ; elle n'est ni une abstraction, ni un produit du hasard, c'est un principe marqué au sceau de l'intelligence, ayant en lui une idée type ou image qu'il tend à réaliser organiquement. La corrélation des forces et leur adéquation sont aujourd'hui admises; ces lois s'imposent aussi bien à la physiologie qu'à la physique et à la chimie. Van Helmont le prouve en montrant que la vie est entretenue par le sang, que le sang vient des aliments métamorphosés par les ferments et que la mort n'est que la suspension de ces métamorphoses : *Interitus est igitur sanguinis tragœdia et metamorphosis virtute fermenti.*

Sa doctrine des ferments est peut-être la preuve la plus remarquable de l'intuition de son génie. Un ferment, dit-il, est un être doué des facultés de la vie; engendré par un archée, il porte en lui le souffle vital. L'eau est le véhicule des ferments; leur ténuité leur fait souvent revêtir la forme haliteuse. Ce sont les agents de toutes les métamorphoses organiques; ils opèrent l'équation des principes nutritifs et du principe vital, comme ils transforment les fruits en liqueurs alcooliques. Ils transmettent la vie comme la lumière communique la lumière : *Tanquam lumen de lumine sumptum.* Ils doivent leur puissance à la subtilité de leurs atômes, qui leur permet de pénétrer tous les corps. Agents de nutrition et de génération, ils sont aussi les principes morbifiques les plus redoutables. Van Helmont devance ainsi les découvertes les plus récentes et les plus fécondes de la chimie organique et de la pathogénie, et les dépasse en comparant aux ferments les forces qui opèrent les combinaisons de la matière inorganique.

Tel est le premier cycle parcouru par son esprit. Laissant de côté ses erreurs, qu'on pourrait appeler la science de son temps, nous le voyons établir une communauté de rapports et de nature entre la dynamique céleste et la dynamique terrestre; éclairer les forces et les vivifier de la

lumière divine, c'est-à-dire de l'image des divers types, et lier la vie à la matière par les ferments, sortes d'archées inférieurs destinés à préparer les éléments organiques du grand œuvre de l'archée chef de la monarchie vitale.

CHAPITRE TROISIÈME.

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE (1).

Dieu est le créateur des êtres ; ils doivent tous leurs formes au père des lumières : *Nemo formas patret nisi pater luminum.* La procréation est un pouvoir qu'il a donné à ses créatures; tout être créé dépend d'une cause particulière et est efficient lui-même par prédisposition : *Ens creatum, causæ dependens particularis dispositive efficiens.* Dieu n'intervient pas directement dans la nature; il est impertinent de penser que tous les mouvements viennent de Dieu, premier moteur, et qu'il fait mouvoir chaque chose comme avec un bâton : *Impertinens itaque est putare omnes motus fieri a deo, primo motore tanquam si baculo quodam mota universa moveret.* Il serait aussi absurde de croire que la chaleur, compagne de la vie, *vitæ comes*, peut tenir lieu de semence, que de prétendre qu'elle forme un poussin parce qu'elle le fait éclore. Il y a autant de lumières spécifiques qu'il y a de choses dans la nature : *Tot luminum species in naturâ quot rerum.* Le blas humain est une de ces espèces. Il ressent l'influence du blas céleste, ce qui nous permet de prévoir et d'annoncer les intempéries de l'atmosphère : *Sui blas humanum præcedit et prænunciat futuras tempestates.* Ainsi se trouvent dans l'homme deux forces, *Blas duplex itaque in nobis.* La volonté, faculté charnelle, *voluntas carnis,* qui l'emporte sur le blas céleste par sa spontanéité et le pouvoir qu'elle a de mouvoir l'être séminal lui-même.

(1) Les traités contenant les principes physiologiques de Van Helmont sont : *Formarum ortus ; Blas humanum; Archœus faber; Vita; Tractatus de anima; Intellectus adamicus; Vita brevis ; Imago mentis ; Imago dei ; Thesis ; Mentis complementum ; Distinctio mentis ab sensitivâ; Nexus animæ et mentis; Sedes animæ; Spiritus vitæ ; Pyloris rector ; Aura vitalis; De flatibus ; Magnum oportet ; Actio ignara regiminis ; Vita multiplex ; Fluxus ad generationem ; Lunare tributum ; Latex ; Custos errans ; Humidum radicale.*

Ce blas humain ou volonté de la chair, Van Helmont le nomme archée. C'est l'artisan et le Vulcain des générations. Il est formé du souffle vital, *aura vitalis*, ou force physique, et d'un noyau spirituel, *nucleus spiritualis*, c'est-à-dire de l'idée ou image du type de l'espèce. L'archée naît de l'archée. Il donne son pouvoir générateur à la semence qui le contient comme une silique. Il organise les divers viscères et les gouverne à l'aide d'archées subalternes. Les difformités des organes et leur vicieuse position ne viennent ni des vaisseaux, ni des nerfs, mais de l'obliquité de la lumière qu'il envoie aux autres centres nerveux. Les astrologues ont attribué à tort ces monstruosités à l'influence occulte des astres. Sans l'archée l'homme n'est qu'un cadavre, *sine quo est homo merum cadaver*. L'archée est le principe même de la vie. La vie n'est ni accident ni matière, c'est une créature neutre comme le feu et la lumière : *Ignis, lumen, vita sunt creaturæ neutræ, non substantiæ ut neque accidentium catalogo comprehensæ*. Elle est aussi évidente que la lumière. Ceux qui en nient l'existence ressemblent aux aveugles et aux athées qui ne comprennent pas ce qui est au-dessus de la portée des sens : *Inepti ad intelligendum quæ superant sensum*. L'âme vitale est le vicaire de l'âme spirituelle qui l'éclaire de ses rayons : *Operatur anima sensitiva in homine radio mentis illustrata*. Mais l'âme sensitive est douée de la pensée, *cogitat sensitiva humana vi propriâ*. Leurs liens sont si étroits qu'on distingue à peine leurs actes : *Tam arcto in nobis vinculo adhæret mens animæ sensitivæ, ut distincta vix officia*. Elles sont entre elles ce que sont, dans l'archée le souffle vital et son noyau spirituel. Le noyau spirituel de la vie est l'âme immortelle. Il importe de connaître ces distinctions pour comprendre la pathologie de Van Helmont, et surtout sa médecine mentale. Elles trahissent un effort impuissant à séparer l'âme proprement dite de la vie. Nous discuterons plus tard cette doctrine.

Les uns pensent que l'âme vitale n'a pas de siége déterminé, qu'elle glisse, fluctuente, dans les divers viscères et qu'elle habite une demeure indéterminée : *Incerti laris incolam*. D'autres la placent dans le cerveau, de préférence au cœur qui est trop agité. J'ai vu, dit Van Helmont, deux femmes dont la tête avait été broyée, l'une par une bombe, l'autre par une

statue tombée de son piédestal ; le pouls de ces femmes continua à battre pendant plusieurs heures, ce qui prouve que la vie n'est pas localisée dans le cerveau. Un étudiant et un cocher succombèrent, au contraire, à un coup porté dans la région du cardia, j'en conclus que le principe de la vie est évidemment établi dans l'estomac comme dans un point central, surtout dans son orifice qui est sa racine : *In stomacho tanquam centrali puncto, prœsertim ejus orifice atque radice, stabilitur evidentissimè principium vitœ.* L'âme vitale éclaire et dirige de ce siége toute l'économie, les archées sont ses rayons. L'archée de l'estomac et celui de la rate, dont la solidarité forme une sorte de *duumvirat*, obéissent aveuglément à ses ordres. L'âme sensitive dispose toujours de l'archée, qu'il veuille ou ne veuille pas. *Sensitiva anima semper archœo velit, nolit, utitur.* Le cerveau est l'officine de la mémoire, de l'imagination et de la volonté; il commande aux nerfs, aux muscles, c'est l'organe exécutif des conceptions de l'âme : *Cerebrum est membrum executivum conceptuum animœ.* Mais la vie entière repose sur la fabrication de l'esprit vital : *Tota vita incumbit fabricœ spiritus vitalis;* or, telles sont les fonctions de l'estomac.

Le premier temps de l'élaboration des esprits est la digestion des aliments réclamés, choisis et reçus par le cardia. Le travail de l'estomac accompli, ils sont livrés par le pylore à l'intestin grêle. Paracelse et les Écoles expliquent la digestion par la chaleur ; mais les poissons digèrent malgré la basse température de leur estomac, celui des fiévreux est souvent brûlant, et ils n'en digèrent que plus mal. La chaleur ne saurait expliquer des différences aussi considérables et aussi nombreuses qu'en offrent les espèces, les individus et les mets eux-mêmes. C'est l'acide sécrété par l'estomac et non la chaleur qui digère ; encore a-t-il besoin d'un ferment spécifique. Si les aliments les plus doux deviennent immédiatement acides et sont métamorphosés par l'acide de l'estomac, c'est qu'il y a un ferment dans ce viscère : *Transmutari cibos ab acido adeoque, habitare in stomacho fermentum, quod omnia ingesta licet dulcia statim in acidum commutaret.* Le ferment digestif est une propriété essentielle, consistant en une certaine acidité vitale. Ce pouvoir d'opérer les transmutations est tel qu'il constitue une propriété spécifique : *Fermentum ergò digestivum est*

proprietas essentialis, consistens in vitali quadam aciditate, ad transmutationem potens : ideò est specificæ proprietatis. Van Helmont imagine que la vie est inspirée à ce ferment par la rate qu'il regarde avec plus de raison comme un organe important de la sanguification. Les aliments transformés par l'estomac parviennent au duodenum où la bile neutralise l'acidité du chyme. En d'autres termes, tout ce qui fut acide dans le crémor est changé en sel de l'urine par le ferment du fiel : *Fellis ergò fermento mutatur quicquid in cremore fuit acidum, in salem urinæ.* Le duodénum est l'estomac de la bile : *Fellis autem stomachus est duodenum.* La bile n'est pas un excrément, mais un aliment vital. *Fel est viscus vitale.* Van Helmont pensait qu'une troisième digestion s'opérait dans les veines mésaraïques. Il expliquait la rutilence du sang par une quatrième digestion dont le ferment venait du cœur. La métamorphose du sang artériel en esprit vital constituait la cinquième digestion ; la sixième et dernière s'accomplissait au sein des tissus où le sang devient chair : *Cruor fit caro.* Toutes les parties du corps digèrent, enfin ; il y a autant d'estomacs que de membres : *Sunt totidem stomachi quot membra.* Cette doctrine admirable des ferments digestifs, appliquée à toutes les transmutations organiques est parfaitement arrêtée dans l'esprit de Van Helmont, il l'étend à tous les organes : j'ai trouvé, dit-il, autant de ferments adéquats qu'il y a en nous de digestions. J'ai remarqué avec soin que chaque partie avait son ferment : *Reperi totidem adæquatè fermenta, quot sunt, in nobis, digestiones. Notavi non segniter quod partes singulæ obtinuerant fermenta.*

Les gaz développés dans l'estomac et l'intestin sont encore des produits de digestion bonnes ou mauvaises, et *non simplement de l'air*, ainsi que prétendent les Écoles. La nature des gaz varie comme celle des aliments. La pomme acide donne des renvois acides que n'occasionne pas la pomme mûre et sucrée. Les gaz non naturels se produisent quand l'aliment se putréfie, *putrescit,* au lieu d'éprouver la fermentation digestive, telles sont les éructations alliacées, nidoreuses. Ces gaz acides sont absorbés par les coquilles des testacés. Les gaz intestinaux proviennent aussi des aliments plus ou moins bien digérés. Le gaz de l'iléon éteint la flamme à laquelle s'allume au contraire le gaz du dernier intestin, en le brûlant avec une

couleur irisée. On ne pouvait mieux déterminer l'acide carbonique et l'hydrogène sulfuré : *Flatus ilei extingunt flammam candelæ... stercoreus autem flatus transmissus per flammam diversi colorem iridis instar exprimit.* Ces gaz, enfin, *ne sont pas de l'air : Flatus nullatenus sunt aër.* Les Écoles expliquent par l'air et la chaleur tous les phénomènes digestifs, tandis que tout se passe entre la vie, les ferments et les aliments.

L'air était pour Hippocrate le souffle de la vie. Galien en tira des esprits de trois catégories : le naturel élaboré par le foie; le vital par le cœur, et l'animal par le cerveau. Ces produits des diverses métamorphoses du sang ont une même nature, dit Van Helmont; ce sont les vicaires ou rayons de l'âme sensitive. Leur essence est celle de la lumière solaire, c'est de l'éther endormi dans les aliments et recueilli par les archées de la vie active. Les Écoles savaient (d'Aristote) que rien ne nous profite qui ne contienne en soi un prélude de vie : *Scholæ sciebant nil nobis proficere, quod in sui radice non contineret vitæ præludium;* mais elles ignoraient que l'existence d'une vie moyenne dans les aliments était une loi nécessaire; j'ai nommé cette loi : *Magnum oportet. Per eo vocari magnum oportet, necessariam, emanentiam, proprietatum vitæ medicæ in alito et constituto.* La vie a son commencement, son milieu et sa fin. La vie moyenne est le terme intermédiaire aux deux autres, toutes les espèces décrivent un cercle vital par la génération. Dans les plantes, par exemple, la graine produit de la vie ultime, contient l'embryon qui est le représentant de la vie nouvelle. La vie se transmet encore d'une espèce à une autre par la digestion. Tantôt c'est l'archée de la vie moyenne d'une plante, qui est transformé en archée de la vie moyenne d'un animal; tantôt c'est l'archée d'un animal qui est vaincu par celui d'un autre animal. Dans tous les cas c'est l'archée vainqueur qui s'assimile l'autre : *Archeus victor, ciborum archeos sibi subigat.* Ainsi se transplante la vie du fruit, par exemple, dans l'animal qui le mange ; *Vitæ mediæ sub conservato archæo pomi, transplantata in archæum animalis.* Le drame est le même entre les venins et la vie, c'est encore une lutte d'archées : les lumières formelles des venins pénètrent la lumière vitale : *Lumina formalia venenorum pene-*

trant lumen vitale. Les ferments et principes morbifiques subtils n'agissent pas autrement : ils pénètrent le corps et y éteignent la lumière de la vie, comme les fuligniosités accumulées dans l'air éteignent une chandelle.

La vie s'alimente de la vie, et nos forces ne se recrutent que par les constantes victoires de l'archée de l'estomac. On comprend dès lors l'importance capitale que lui accorde Van Helmont. Ses défaites sont les maladies ou la mort. Malheur! si le cardia laisse pénétrer un agent toxique ou indigeste. Les erreurs du pylore n'entraînent pas de moins graves conséquences: que sa vigilance s'endorme, et que des aliments mal digérés passent dans l'intestin, la colique, la lienterie, la dysenterie, mille maux sont imminents. Se ferme-t-il à contretemps? Sa fureur, dans certains cas, peut entraîner la mort. J'ai vu mourir, dit Van Helmont, dans les vomissements, deux jeunes filles qui avaient pris d'un médecin italien un vomitif intempestif. Je trouvai, à l'autopsie, le pylore exactement clos et dans l'estomac un liquide infect : *Pylòro exactè clauso, putridum liquamen stomacho detentum.* La rate est liée au pylore comme au cardia par un rapport direct, sympathique et, disons le mot, imaginaire.

Dans l'impuissance de s'expliquer anatomiquement par des conducteurs les phénomènes dits sympathiques, Van Helmont pensa que l'action de l'âme vitale pouvait se transmettre sans intermédiaire comme celle exercée par la lune sur l'Océan. Il établit en conséquence l'influence immédiate de l'âme à distance. Les explosions épileptiques, les syncopes, les extases sont des états qu'on ne saurait, dit-il, expliquer à l'aide de canaux, ce serait perdre son temps que de chercher à en découvrir, *ad minimœ venœ ductus inveniendos.* Van Helmont était aussi coupable de nier l'existence de conduits qu'il ne cherchait même pas, que ceux qui nient l'existence des esprits vitaux, parce qu'ils ne les voient pas.

Il était plus dans le vrai, lorsqu'il insistait sur la prépondérance de l'estomac sur les autres viscères et qu'il lui reconnaissait un Blas particulier comme à l'utérus. Sa conception de la vie multiple a reçu la sanction de la physiologie en ce qui touche les tissus, les glandes et les divers viscères, et l'anatomie du système nerveux va chaque jour multipliant les

centres d'innervation. L'utérus était l'organe qui justifiait le mieux la doctrine de Van Helmont. L'appareil de la génération, ceux qui en sont tributaires et dont les fonctions sont modifiées pendant la grossesse et l'allaitement; les nombreux changements imposés à l'organisme par l'utérus à la puberté et dans les diverses affections dont il est atteint, constituent une sorte de souveraineté à ce viscère. Il alimente, dit-il, l'embryon du sang artériel, *sanguine arteriale pascitur*. On a prétendu à tort que la menstruation dépendait d'une influence lunaire. S'il en était ainsi, toutes les jeunes femmes seraient réglées au même jour, ce qui est faux, *quod falsum est.* Outre les causes morales, l'avortement reconnaît les lésions traumatiques, les altérations internes de la matrice et celles de la semence. La propagation de notre espèce ressemble à celle des brutes, hélas! à en gémir : *Eheu quantum ingemui similitudinem nostræ propagationis modernæ cùm brutali!* Voilà plus de vérités qu'il n'en faut pour excuser l'action immédiate du blas utérin, l'apparition de l'archée le sixième jour dans la semence et la création d'une âme spirituelle pour chaque individu de notre espèce.

Nous terminerons la physiologie de Van Helmont par l'étude du latex et des sécrétions muqueuses; ses vues profondes et justes sur les fonctions du système nerveux trouveront leur place ailleurs. Le latex ou serum du sang sert à toutes les sécrétions et reçoit les sels, putridités, immondices et résidus des dernières digestions. C'est le lieu et la matière des échanges et métamorphoses organiques. Ses nombreux usages et offices en font souvent la cause occasionnelle des maladies. Le *Custos errans* est le mucus tiré du latex par l'archée gardien des membranes muqueuses. Ce gardien qui possède la faculté de sécréter le mucus, *potestatem mucci effectricem,* revêt les voies aériennes, la surface des yeux, des narines d'un vêtement liquide, afin de les abriter des injures de l'air. S'il n'y parvient pas, qu'il soit blessé par l'agent extérieur, le gardien chancelle, *titubat custos,* et les qualités du mucus varient suivant l'organe affecté et le degré d'indignation de l'archée : *Parit muccum secundum suam indignationem et recipientis visceris proprietatem.* Dans aucun cas les mucosités ne coulent du cerveau dans les fosses nasales

et les bronches. Le mucus physiologique n'est ni un excrément, ni un récrément, mais une sécrétion du genre neutre destinée à protéger les surfaces qu'elle recouvre.

Les liquides de l'économie sont sous la dépendance de la vie. La chaleur et l'humide radical sont des erreurs scolaires. L'humide, le chaud, l'aliment ne sont rien sans la vie. Suspendez un crapaud par une patte au soleil, tant qu'il vivra il conservera son humidité; traversez-lui la tête, il commencera à se dessécher dès que la vie l'aura quitté. L'archée anime et marque de son sceau tout ce qui est dans l'organisme : *Sigillatur et vitaliter illustratur a formâ.*

Le vitalisme n'a pas de plus vrai et de plus fécond principe; il sert aujourd'hui comme au XVIIe siècle de barrière aux prétentions de la physique et de la chimie. Le *Custos errans* a dépossédé le cerveau de ses tristes et fausses prérogatives. L'indignation de l'archée est devenue synonyme d'irritation et d'inflammation. Les quatre humeurs ont été détrônées par le latex qui a ouvert une voie nouvelle à la physiologie humorale et à l'hématologie. La prédominance de l'utérus avait frappé la médecine de l'antiquité; mais il appartenait à Van Helmont d'en induire la doctrine de la vie multiple. L'estomac lui doit sa suprématie réelle sur tous les autres viscères dont il alimente les forces. Combien de doctrines, sans parler de la gastrite, de la gastralgie, et des dyspepsies, sont sorties de celles de Van Helmont? Les découvertes les plus récentes sur les ferments digestifs sont la confirmation de sa théorie sur la digestion gastro-duodénale. S'il eût connu l'oxygène, ce qu'il dit de l'hématose et de la nutrition laisserait peu à désirer. Son principe, *constamus de quibus vivimus*, nous sommes de la nature de nos aliments, résout le problème de la structure et de la dynamique de l'organisme mieux qu'aucune École présente. Non-seulement Van Helmont fait une analyse exacte des gaz de l'estomac et des intestins, signale leur origine, les causes de leurs différences dans l'état de santé et de maladie, la thérapeutique rationnelle, enfin, des flatuosités acides, mais il surprend la vie à sa source et la dégage des matières alimentaires. Il montre comment elle est régénérée par la digestion comme par la généra-

tion, quoique le cercle décrit par l'une et l'autre ait une direction inverse. Il démontre que la loi des métamorphoses dynamiques est inséparable de celle des métamorphoses matérielles. On ne saurait mieux comprendre la nature et l'influence réciproque des agents vitaux qu'en la comparant aux ondes et aux rayons de l'éther. Les poisons, les venins, les principes morbifiques, les remèdes, les aliments, sont autant d'êtres animés contenant un rayon de vie pour conquérir ou se défendre. Oublions l'action inconnue « *actio ignota* » (c'est presqu'un aveu) de l'âme et des archées à distance et sans organe intermédiaire; l'observation et l'induction font ici défaut à Van Helmont, mais les centres dynamiques ou départements de la monarchie vitale, la prééminence et préexistence de la force et de l'idée à tout système, appareil et organe, l'explication par elles des ectropies et difformités héréditaires ou congéniales, aussi bien que la normale constitution et disposition des êtres et de leurs parties, ces vues qui répondent à tant de problèmes, entre autres à celui de la subordination et corrélation des systèmes et organes, ne sont-elles pas confirmées par l'histologie, la tératologie, l'anatomie et la physiologie comparées? On a souri du domicile assigné à l'âme sensitive, oubliant en même temps et sur quelles observations s'appuyait Van Helmont, et les fonctions qu'il attribuait au cerveau. N'ignorait-on pas aussi qu'il avait combattu l'influence lunaire sur la menstruation, et celle des divers astres sur les monstruosités, sans parler de sa lutte constante contre le chimisme, quand on le comparait à Paracelse? Loin de tendre au surnaturel, Van Helmont l'expulse de la science plus qu'aucun savant de son siècle; il s'en défend comme des esprits abstraits de Galien, dont il réalise l'unité et démontre la nature éthérée. Après avoir prouvé l'essence de la vie, il la compare à l'âme spirituelle, mais, malgré ses efforts, il réussit plus à les identifier qu'à les séparer. Une ou double, l'âme humaine apparaît comme un rayon céleste composé de lumière, de chaleur, de mouvement et d'esprit, physique et divin, énergique et intelligent; rayon qui élève la physiologie à la hauteur de la cosmologie. Entre les causes secondes et la cause première, jamais monument plus solide et plus hardi n'avait été élevé.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PATHOLOGIE GÉNÉRALE. — CLASSIFICATION (1).

Nous réunissons sous ce titre les idées de Van Helmont sur l'étiologie et l'essence des maladies, le parallèle de sa doctrine avec celle d'Hippocrate et de Galien, son application à l'étude générale des concrétions et du catarrhe et la classification nosologique dont elle est la base.

Dieu créa l'homme immortel. Les maladies et la mort sont nées de la désobéissance de l'âme sensitive qui seule est périssable. La mort, objet d'effroi pour les pécheurs, est la récompense des âmes vertueuses. Ces propositions étant du domaine de la foi, échappent à la critique. L'auteur en conclut qu'on ne saurait imputer à Dieu nos maladies, et qu'il faut en chercher la cause en nous et hors de nous. La terre seule a attiré sur elle toute malédiction : *Sola terra maledictionem omnem in se sustulerit.*

La maladie est une affection de la vie, comme la mort en est la privation. Le siége des maladies est celui même de l'âme sensitive; elle a semé ses facultés nécessaires à la vie dans les divers organes : *Anima seminavit suas facultates pro vita necessarias per organa corporis.* C'est pourquoi le talon ne voit pas, l'oreille ne marche pas, et le foie ne fait pas la fonction de l'estomac. La maladie est une affection actuelle et réelle de l'une de ces facultés : *Morbus proinde non est nisi facultatis reale et actuale vitium.* Un être, dis-je, positif et pour cela constant par la matière et l'efficace, comme les autres êtres naturels : *Ens, inquam, positivum atque ob id constans materiâ et efficiente per modum entium aliorum naturalium.* Chaque organe respire le souffle de sa propre vie : *Spirat vitæ suæ spiraculum in organa.* Mais leurs affections retentissent toujours au foyer vital. Les syncopes, l'épilepsie, etc., apparaissent, dès qu'est suspendu le

(1) Les traités analysés dans ce chapitre sont : *Mortis introitus; Thesis; Vita longa, ars brevis; Confirmatur morborum sedes; De morbis archealibus; Progreditur ad morborum cognitionem; Ignotus hospes morbus; Externorum proprietas; Endemica; Ortus imaginis morbus; Tractatus de morbis; Puerilis humoristarum vindicta; Scholarum humoristarum passiva deceptio; Icterum non a bile flavum; A sede animæ ad morbos; Catarrhi deliramenta; Tartari historia; Morborum phalanx.*

rayonnement de l'âme sensitive, comme d'un point, *ab uno puncto,* vers les viscères. Tout le monde connaît les horreurs, les craintes, les colères, les ardeurs, les tristesses, les soupirs, les troubles nombreux qui agitent le cardia. Il n'est pas de maladie qui ne puisse reconnaître cette cause; l'archée les peut toutes concevoir et réaliser; c'est l'*impetum faciens* d'Hippocrate; il préside à la sensibilité, au mouvement, et à tous les actes physiologiques. La maladie en dépend comme la santé. *Scio archœum esse impetum facientem, apud Hippocratem, extra quem vel prœter quem nil moveri, sentiri vel alterari in animentatis. Ergo necessum est a solo archœo naturaliter, non minus morbum quam sanitatem derivare.* Le cerveau, le cœur, la rate, etc., sont les habitations princières de l'archée : *Cerebrum, cor, lien, etc., sunt aulœ principis archœi.* Architecte de l'organisme, il le construit d'après le plan spécifique et individuel,et l'altère, en totalité ou en partie, quand ses idées ou sa sensibilité sont héréditairement, spontanément ou accidentellement troublées. Les impressions morbides dues aux causes extérieures éveillent des idées correspondantes de la même manière que les impressions physiologiques sensorielles donnent lieu à des sensations et à des idées adequates. Le spectacle de la folie, de l'épilepsie, de la rage, de la peste même peint, dans l'âme sensitive,des images qui deviennent de véritables germes morbifiques. La tristesse, qui est une affection lente, engendre une idée qui consume et ronge la vie : *Tristitia quœ est lenta perturbatio parit idœam quœ vitam consumit roditque.* Le monde entier obéit à la loi des idées séminales; les virus et les venins en sont les produits. L'image de ces ferments peinte dans l'éther vital est la maladie : *Illud fermentum semel in illo impetum faciente œthere, depictum est morbus.* Les forces sont, à ce point, sous l'empire de l'imagination, qu'elle peut les épuiser : *Vir multœ phantasiœ necessario etiam enervetur.*

Quelle n'est donc pas l'erreur des Écoles pour qui la maladie n'est pas dans la vie, mais dans les matières sordides qui lui sont extrinsèques : *Morbus consistens immediate in ipsamet vita, non autem in sordibus vitœ extrinsecis.* La maladie consume le souffle même de la vie qu'elle a marqué de son sceau hostile ; c'est un glaive qui blesse ou qui tue : *Omnis mor-*

bus non nisi vitæ est gladius vulnerans vel amputans totaliter. Les symptômes dénoncent le malaise de la vie. Quand un hôte étranger s'est glissé dans son sein, elle ne se repose qu'après l'avoir expulsé. Est-elle impuissante? elle se livre, les mains liées, à la maladie : *Manus vinctas morbo deferens,* et la mort en est la conséquence si le médecin ne se hâte d'intervenir. Qu'il n'oublie pas qu'il est l'interprète, le directeur et le souverain maître de la vie : *Interpres, rector, et herus præpotens.* Mais il n'est pas donné à tout médecin d'aller à Corinthe.

La force vitale était pour Hippocrate la cause de tous les phénomènes physiologiques, morbides et thérapeutiques; tout mouvement vers la maladie, la mort et la santé provient, d'après lui, de l'esprit moteur; c'est la nature qui fait les maladies et qui les guérit : *Omnem motum ad morbum mortem atque sanitatem, efficienter fieri ab impetum faciente spiritu... ipsas naturas esse morborum factrices etiam morborum medicatrices.* Les Écoles ont gâté tout cela avec les humeurs de Galien et les causes efficientes externes empruntées à Aristote. Erreurs étiologiques qui ont infecté de leurs semences toute la médecine. La preuve du délire des Écoles est dans leur théorie du catarrhe et des concrétions. Tel serait le mécanisme du catarrhe : les aliments digérés par la chaleur de l'estomac passent successivement par le foie et le cœur, comme dans deux creusets qui les transforment successivement en cruor et en sang artériel. Parvenu au cerveau, qui est froid, ce liquide chaud se condense comme dans le chapiteau d'un alambic, et de là s'écoule par les yeux, les oreilles, les narines, le gosier. Pénétrant plus avant, il atteint le cœur, le poumon, l'intestin, tous les organes, et détermine les flux divers, les hydropisies, les engorgements, toutes les maladies enfin, sans omettre les fièvres putrides et les calculs, les paralysies et les arthrites, les convulsions, etc. Telle est l'hérésie médicale répandue dans toute l'Europe et qui décime l'espèce humaine. Elle ne résiste pas au plus léger examen. Et d'abord, la température du cerveau n'est pas inférieure à celle de l'estomac, le liquide tiré par distillation du sang et des aliments digérés devrait être de l'eau et non du catarrhe; il n'y a pas de communication pour ce fluide, du cerveau aux autres organes; tous les hommes enfin seraient catarrheux, et ceux-là

surtout qui mangeraient le plus et digéreraient le mieux, c'est-à-dire les bien portants, si la thèse du catarrhe n'était pas fausse. Dans le système d'hydropisie générale, l'eau s'accumulerait aux extrémités, découlerait des doigts, les nerfs deviendraient des conduits d'humeurs, si tout cela n'était fable de vieille femme. Les Écoles ignorent que les sécrétions et la nutrition tirent leurs matériaux du latex et du sang et qu'elles ont pour agent l'esprit vital; elles ne savent pas que la cuisine de la digestion d'une dent et d'un ongle diffère de celle des autres parties : *Differt digestio dentis unguisque a digestione aliarum partium.* Ce qu'elles appellent le catarrhe est une affection du gardien des membranes muqueuses, *indispositionem custodis.* Elles prétendent que les poumons sont criblés de pores par où le sang et le pus s'écoulent dans la pleuretis, mais elles ne disent pas pourquoi l'air ne passe pas par les pores et pourquoi on ne les découvre pas sur le cadavre. Le poumon surnage l'eau parce qu'il est rempli d'air. Qu'on mesure la poitrine et l'on verra que le volume d'air inspiré égale la capacité pulmonaire. Van Helmont repousse incidemment l'opinion du passage des aliments et des remèdes dans les bronches, par cette seule remarque que la moindre goutte de liquide ou parcelle de solide introduite dans les voies aériennes détermine la suffocation. Le catarrhe, dit-il, est produit par une perturbation de l'esprit vital dont le stigmate est héréditaire ou accidentel. Cet esprit dépravé par un contage extérieur est transporté dans les nerfs, les artères et toutes les parties du corps : *Spiritus enim, depravatus exotico contagio, per nervos, arterias, imò et per ipsum corporis habitum fertur.* Comme les fluides de l'estomac, le catarrhe n'obéit pas aux lois de la gravité, tous les liquides vivants sont dirigés à leur fin, aussi bien en haut qu'en bas.

Galien et Paracelse ont, bien à tort, comparé l'organisme à un tonneau. Les concrétions qu'on rencontre dans les vaisseaux, les articulations et les viscères n'ont rien de commun avec le tartre qui se dépose du vin. Ils ont méconnu à la fois en faisant cette comparaison, et le principe de la vie et les lois de l'hérédité. Il faut bien à l'archée de quoi faire les concrétions, mais elles ne se séparent pas spontanément des aliments qui en sont innocents : *Insontia alimenta.* L'archée seul est coupable ou plutôt malade.

Ainsi s'affirme le vitalisme de Van Helmont. La statique humorale de Galien, la physique et la chimie de Paracelse, la mécanique des Écoles, les préjugés séculaires s'évanouissent comme des fantômes devant la lumière de la vie. La logique formaliste reste impuissante devant la critique claire, précise, directe, irrésistible de Van Helmont qui, d'emblée, met à nu les défauts des doctrines par un appel à l'observation et à l'évidence intellectuelle. On ne peut douter que la tradition hippocratique ne fût restée longtemps incomprise et interrompue sans cette rénovation. Il n'est pas une pensée, dans ce que nous venons de lire sur le catarrhe et le tartre qui ne soit, en même temps qu'une réforme, un précieux héritage abandonné sans inventaire et dont la médecine a mis deux siècles à réparer la perte, ce qui prouve que si les grands hommes ne sont pas indispensables, leur mort ou l'oubli de leurs services créent des lacunes qui absorbent, avant d'être comblées, le labeur de plusieurs générations.

Si les historiens qui, la plupart, n'ont été frappés que des erreurs de Van Helmont avaient eu, comme M. Daremberg, devant les yeux la plaie de la médecine au XVIIe siècle, dans sa hideuse nudité, « l'empirisme, les préjugés, une foi aveugle en l'autorité, une absence absolue de méthode et de connaissances positives, une résistance stupide à toutes les découvertes; les violentes diatribes entre confrères; un vrai déluge d'horribles formules purgatives; le sang répandu à flot (1), » ces historiens, dis-je, au lieu de se plaire à compter les taches du génie de Van Helmont auraient compté les vérités qu'il fit jaillir du sein de l'erreur commune. Le côté lumineux de son esprit les eût éclairés et ils eussent transmis à la postérité la meilleure des doctrines au lieu de lui léguer la dette d'une réhabilitation. Mais n'anticipons pas sur notre appréciation générale et continuons d'en recueillir les éléments.

CLASSIFICATION.

Nous lisons : j'établis d'abord deux genres de maladies : à savoir celles dont la cause occasionnelle est reçue et celles où elle est retenue : ***Duo imprimis statuo morborum genera ; recepta scilicet et retenta.*** Les causes

(1) *La médecine, Histoire et doctrine*, par M. Ch. Daremberg, p. 206.

du premier genre ne laissent après elles qu'une impression ou idée morbide déterminant une lésion fonctionnelle ou matérielle correspondante; les causes du second genre troublent l'économie par leur séjour. Les maladies du premier genre ne sont que des affections sigillaires; celles du second représentent l'effort de l'archée pour chasser l'ennemi de la concorde et l'unité vitale. Les *retenta* sont des récréments vicieux empruntés au dehors ou développés au sein des organes; ce ne sont pas des citoyens de notre république.

Van Helmont place au nombre des *recepta* les maléfices de Satan, mais il refuse de prêter au démon l'introduction, dans l'organisme, des objets même les plus ténus. Il explique naturellement de nombreux faits considérés comme surnaturels, empruntés à A. Paré et à Fernel; il donne aussi une théorie physiologique des monstruosités. Mais il a beau nier l'intervention diabolique pour les *injecta* matériels et les déclarer *absque opere diaboli*, il confesse au nom de la foi et des préjugés de son temps que le démon est prince de ce monde : *concedam sit hujus mundi princeps.*

La science est plus satisfaite quand il signale la nécessité des exhalaisons en général; qu'il fait de l'air leur véhicule et donne ainsi la raison des endémies. L'air infecté par des ferments nuisibles en transporte la vapeur, dit-il, ce qui donne aux localités leurs maladies habituelles : *Aër loci importunis fermentis infectus gas profert quod locis solitas ægritudines dat.* Les intempéries de l'air, les vapeurs et poussières minérales, font aussi partie des principes morbifiques qui pénètrent en nous sous le nom d'*inspirata*, et il entend par *concepta* les maladies secondaires issues d'une affection primitive, la folie, par exemple, symptomatique de troubles ou concepts morbides de l'utérus : *Amentiæ in utero conceptæ.* Les *suscepta ab irruentibus,* sont les affections chirurgicales produites par les agents traumatiques. Les boissons, les aliments, les venins, les médicaments, forment le groupe des *assumpta* et sous le titre *heteroclita*, se placent les cauchemars, l'inégalité des forces, la stérilité. En un mot, tout ce qui, d'origine extérieure, affecte, affaiblit et pénètre par la peau, le poumon ou l'estomac, constitue les *recepta.*

Leurs restes sont les *retenta,* c'est-à-dire les excréments ou métamor-

phoses vicieuses d'une ou de plusieurs des six digestions. Exemple : une mauvaise digestion gastrique et duodénale engendre la lienterie, la dysenterie, et atteint jusqu'à l'assimilation. La podagre résulte d'un vice de nutrition, l'apoplexie résulte d'une sanguification trop active, et d'une alimentation trop riche ou trop abondante : la bouche fait plus de victimes que l'épée : *plus ferit ense gula.* Quand les organes, au contraire, n'utilisent pas les matériaux élaborés par les premières digestions, ils ressemblent à l'enfant prodigue, ils prennent et dissipent inutilement : *Adsumunt et inutiliter projiciunt.* Que les troubles digestifs des divers organes dépendent de leur suractivité, de leur faiblesse ou de leur aberration, ils compromettent l'harmonie du système vital.

On dit avec raison que nulle classification n'est parfaite. Pour qu'il en fût autrement il faudrait que la science eût dit son dernier mot, car, toute classification en est l'expression synthétique. Mais sont surtout imparfaites les classifications fondées sur les espèces nosologiques dont le nombre et la détermination varient sans cesse. Les divisions, au contraire, qui reposent sur des principes incontestables de physiologie ou de pathologie générale sont plus fermes et plus fécondes, car elles portent avec elles la solidité et la lumière de leurs principes. On peut, sans doute, faire bien des objections à la *phalange* dessinée par Van Helmont, mais on ne peut lui refuser le mérite d'embrasser à la fois toutes les causes occasionnelles et les troubles passagers ou durables qu'elles déterminent. Classer les maladies d'après leur cause et leur essence est le but idéal de la médecine; plus il est difficile de l'atteindre, plus il importe de l'avoir sans cesse devant les yeux. Les *recepta* et les *retenta* répondent à toutes les espèces nosologiques, aux affections essentielles comme aux maladies avec lésions matérielles. Les névroses et les désordres les plus graves ont leur raison dans les qualités plus ou moins indigestes ou hostiles des agents étrangers à la vie. Les espèces morbides inconnues du temps de Van Helmont, telles que l'albuminurie, le diabète, trouvent leur place à côté de la lithiase. Les altérations des solides et des liquides, les engorgements aigus et chroniques, les congestions, les inflammations, les empoisonnements, les infections purulentes ou non, troubles digestifs des premières voies, vices de la

sanguification, désordres des sécrétions et de la nutrition, mauvaises digestions locales ou générales, tout cela se réduit à un défaut d'harmonie entre l'archée vital et les archées extérieurs; entre notre propre gouvernement ou régime économique et les agents ou citoyens de la république universelle. L'étiologie et l'essence des maladies, tel est le principe pathologique et philosophique de la phalange de Van Helmont. Elle est toute inspirée de l'esprit de sa doctrine générale qui se résume en ces mots : la maladie est un être réel, positif et actuel; c'est un mode de l'éther vital résultant de l'impression des agents morbifiques. Essence morbide variable comme les facultés lésées et la cause de ces lésions, portant en elle la virtualité du type normal dont elle est une déviation, et qu'elle recouvre tantôt spontanément et tantôt à l'aide des forces médicatrices que met à son service le médecin. Identité de substance et variété de mode de la vie, des causes occasionnelles et des agents thérapeutiques, conflit d'archées d'espèces diverses, et orientation naturelle de l'archée vital vers le pôle physiologique, tels sont les principes dynamiques sur lesquels repose toute la médecine de Van Helmont.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PHARMACOLOGIE THÉRAPEUTIQUE, DIÉTÉTIQUE ET HYGIÈNE (1).

Nous complétons dans chaque chapitre les notions générales que réclame l'histoire des espèces nosologiques étudiées par Van Helmont.

Les vertus des plantes sont leurs facultés vitales. On ne saurait donc trop respecter l'état naturel des simples, quand il s'agit de leur donner une forme pharmaceutique. La chaleur détruit les tissus végétaux, altère leurs sucs et affaiblit leurs propriétés par une sorte de castration : *castra-*

(1) Liste des traités examinés dans ce chapitre : *Pharmacopolium ac dispensatorium modernum; Potestas medicaminum in verbis, herbis et lapidibus est magna virtus; Butler; Vis magnetica; De magnetica vulnerum curatione; De sympatheticis medicis; Paradoxa cauterum; Victrix ratio; Mons domini; Infantis nutritio ad vitam longam; Arbor vitæ; Mortis occasiones; Vita longa, ars brevis.*

tione virium. Il faut éviter les lavages, les pulvérisations et les mélanges, l'ébullition et surtout la calcination. Si l'on veut conserver aux simples toute leur énergie : *Odi idcirco simplicium preparationes, quoties lotio, ebullitio, associatio, vel calcinatio virium dispendia facit.* Paracelse vante à tort les produits de la calcination, dit Van Helmont; elle rend corrosif ce qui est doux. Le feu est la mort des choses; s'il ne détruit pas totalement leurs semences, il les transforme d'une manière remarquable : *Ignis enim cum sit mors rerum, semina rerum, si non totaliter destruat, at saltem insigniter transmutat.*

La chimie a confirmé toutes ces propositions. Nous savons aujourd'hui que l'action de l'air et de la température la plus basse altère le principe extractif des plantes, que la chaleur coagule l'albumine végétale, précipite un grand nombre de principes immédiats qui entrent dans des combinaisons nouvelles, évapore, en partie, les huiles essentielles entraînées par la vapeur d'eau, que la distillation sèche dédouble successivement en des produits de moins en moins complexes les matières organiques au fur et à mesure que la température s'élève, et qu'en somme les vertus des plantes se métamorphosent en raison des changements physiques et chimiques que leur fait éprouver la chaleur. La pharmacie est toute inspirée des préceptes énoncés en ce qui touche la récolte, la conservation et la transformation des simples en poudres, sirops, électuaires, etc. Elle s'applique à offrir à la médecine les plantes fraîches sous forme médicamenteuse, en évitant de castrer leurs forces. Van Helmont respectait l'intégrité des végétaux, parce qu'il attribuait leurs vertus à des agents ou facultés vitales dont les principes immédiats de la chimie sont les organes. Non-seulement il a pressenti l'existence de ces principes, mais il a expliqué dynamiquement leurs effets thérapeutiques et toxiques. Quelle théorie meilleure peut donner la science aujourd'hui de l'action de la strychnine, de la morphine, des divers alcaloïdes, acides et sels végétaux? Les poisons et les remèdes minéraux eux-mêmes obéissent, comme les aliments, aux lois absolues de la dynamique, mais les affinités varient suivant les formes et les états des corps : la vie aime à s'alimenter de la substance des matières organiques;

aussi la meilleure manière de lui faire accepter des éléments minéraux est-elle de les combiner avec des aliments, comme a fait le docteur Bouyer pour l'iode et le lait, par exemple. Le rôle de l'iode et du fer est certainement de porter au foyer vital la part d'éther qui leur est inhérente en vertu de leur capacité spécifique; de donner plus d'énergie aux actes organiques, de relever ainsi les forces et d'épurer l'économie. L'assimilation atteint un but analogue quand elle recrute au profit de la vie les forces alimentaires séparées et métamorphosées par les diverses digestions.

Si les agents médicinaux et morbifiques sont sans influence sur le cadavre, c'est qu'ils n'ont d'action que sur la vie; ceux-ci subjuguent ou mettent en fuite l'archée : *archœum subigant aut fugant.* Ceux-là, au contraire, l'apaisent et le guérissent en effaçant ses impressions morbides : *sanationem per medicamina fieri per sedationem agitati archœi et ablationem seminalis et morbosi characteris ab archœo producti.* Tout se passe bien ainsi à notre avis. Mais Van Helmont confond l'état physiologique avec l'état cadavérique, la vie active et la vie moyenne, lorsqu'il parle de l'empreinte des passions laissée dans les tissus morts : *sigilla pathematum.* Les affections de l'archée donnent la dysenterie, l'ictère, la rage, la folie, la lycanthropie, l'épilepsie, l'extase, etc. Les liquides de l'économie, le sang, le lait, s'altèrent dans certains états passionnels; les venins et les poisons sont, comme les envies des femmes enceintes, des produits de l'imagination de l'âme sensitive; quoi d'étonnant, dit Van Helmont, que la chair des animaux reste imprégnée de leurs instincts et de leurs passions? Qui ne sait, par exemple, que le sang du taureau furieux est malsain? Quoique chaque espèce animale offre un ferment et des propriétés distinctes; que les solides et les humeurs subissent des altérations incontestables à la suite d'affections profondes de la sensibilité, que des maladies graves et héréditaires puissent en être la conséquence, on ne saurait admettre que le moral des bêtes existe dans leurs organes privés de vie. C'est tirer une fausse conséquence de la doctrine des archées de la vie moyenne endormie dans les tissus : c'est conclure directement la vie de la mort tandis que la lumière vitale, éteinte dans la chair

ou les fluides de l'organisme, ne peut se rallumer que par le souffle des archées vivants. Il était difficile d'échapper à une erreur professée par tous les médecins; Van Helmont céda sur ce point à l'opinion commune que semblait justifier d'ailleurs sa doctrine dynamique.

Mais il retrouve bientôt la lumière et l'indépendance de son esprit dans l'appréciation des propriétés physiologiques des minéraux. S'il dit que la cornaline, le jaspe, la turquoise, les talismans sont des miroirs où la vie aime à réfléchir son image : *gaudet vita speculo lucide reflecti;* il ne croit pas faire une concession à la magie, car il regarde comme réelle et naturelle la réflexion de la lumière vitale. Il interprète scientifiquement l'action des remèdes minéraux, tels que la pierre de Butler et l'onguent *armarium.* Au lieu de prêter à Satan les vertus de cet onguent vulnéraire et sympathique, il serait plus sage, dit-il, d'avouer son ignorance. Faudra-t-il imputer au démon tous les phénomènes inexpliqués nouveaux ou étonnants? *An forte quia modus uti sibi novus vulgo insuetus utrique vero admirabilis idcirco effectus erit satanicus?* Mieux vaut appeler occulte la propriété de l'aiguille aimantée que d'imaginer une intervention diabolique. Qui ne sait, du reste, que le fer ne montre le pôle au navigateur qu'après avoir été frotté d'aimant? La pierre de Butler, Grand d'Angleterre retenu prisonnier à Vilvorde, avait, dit Van Helmont, des propriétés curatives et très-remarquables, quoique administrée en quantité infiniment petite. Il n'y trouvait cependant rien de surnaturel, car nous voyons, dit-il, qu'il suffit de toucher la langue avec de l'aconit pour l'irriter. Les venins, le souffle de la peste exercent leur influence à doses inappréciables; il en est ainsi de la pierre de Butler : *non secus atque pestilens odor.* Elle n'agit pas par vertu sympathique; *lapillum Butleri non agere vi symphaticâ.* Les métaux, comme les astres, opèrent par leur aspect et les atteintes de leur blas : *operantur metalla per modum astris tributum, per aspectum atque attactum blas.* La force qui meut les astres est la même qui préside aux phénomènes physiques et chimiques; la vie elle-même est étroitement liée aux forces célestes. L'astrologie judiciaire est une fable. Quelque rayon spirituel passe du magicien dans la personne dont il trouble les fonctions, et cet acte est

naturel. *Radius aliquis spiritualis a sago abit in hominem... actus iste naturalis.* L'esprit jaillit de la volonté comme l'étincelle du caillou; *sicut ex silice ignis.* Un enfant impatient de voir son père tomba dans l'extase; il fut immobilisé par ce sentiment, comme l'aiguille aimantée est fixée par le pôle. Van Helmont ne croit pas aux enchantements par les paroles : *plus admiror quam applico.* Je les admire plus que je ne m'en sers, dit-il. En un mot il chasse le merveilleux du domaine de la science; rend aux esprits et agents divers la substance sans laquelle ils sont aussi inintelligibles que privés d'efficace, donne la vraie théorie du transport de la pensée par le verbe, sorte de fulguration de l'âme qui se transmet par l'air et l'écriture, comme l'éclair par le milieu éthéré; propagation de la volonté, des idées et des sentiments obéissant aux lois nécessaires de la mécanique universelle. Il dissipe les nuages de l'astrologie judiciaire, de la cabale et de la magie et les remplace par l'atmosphère de toutes les forces.

Van Helmont explique par sa théorie l'efficacité des eaux minérales, bienfait du ciel. Les eaux, comme la terre et tous les êtres, ont en elles un esprit qui les nourrit : *aquas spiritus intus alit.* Cet esprit, force ou vertu, porte aujourd'hui le nom de propriétés et, comme on n'en a pas compris le sens, Van Helmont a été confondu avec les philosophes mystiques. L'abus des saignées, des purgatifs et des cautères, si énergiquement signalé par M. Daremberg, ne révoltait pas moins le médecin de Vilvorde. Ce sont autant d'applications de doctrines humorales erronées et pernicieuses, s'écrie-t-il; qu'on ferme les exutoires : *claudantur fontanellæ.* Le cautère est un remède infect et cruel : *crudele alias et putidum cauterii remedium.* A peine est-ce un déplétif léger : *beneficium ad minutulam diminutionem,* aux dépens du sang, dont il ne saurait, pas plus que les purgatifs, séparer des humeurs qui n'existent pas: les émonctoirs naturels valent mieux que ces fontaines. On ne peut espérer d'éliminer l'agent morbifique en diminuant la masse du sang, on ne fait qu'affaiblir l'archée qui demande à être apaisé et secondé. Cette critique était justement adressée à des médecins qui abusaient de remèdes administrés dans des vues tout à fait illusoires. La saignée, les purgatifs et le cautère ne font,

aujourd'hui, partie de la thérapeutique que parce qu'ils répondent à des indications nouvelles.

La diététique de Van Helmont est excellente. Il faut alimenter, dit-il, quand l'appétit l'exige. Les animaux ne commettent pas d'erreurs diététiques; imitons leur instinct. Pas de subtilités culinaires; le pain et le vin valent mieux que les mets les plus recherchés. Ne rien prendre avec répugnance; ce qui plaît au palais nourrit : *quod sapit, nutrit.* Mais que les malades mangent pour se nourrir et non par plaisir; qu'ils mâchent bien leurs aliments : trois bouchées, bien mâchées, sont mieux digérées qu'une seule mal triturée. Pendant la mastication commence la digestion des aliments qui se *cadavériseraient* sans les ferments.

Il faut fuir les lieux où l'air et l'eau engendrent des émanations malsaines. Les montagnes où l'on peut humer l'éther le plus pur, *ætheris purissimi potatio*, sont par là des lieux salubres par excellence. Tout ce qui tarit les forces doit être évité, les travaux intellectuels excessifs, aussi bien que les passions, parce que l'esprit vital en est diminué et que les jours en sont abrégés : *quia spiritus attenuatur, et dies abreviantur.* Pour bien se développer, l'arbre de vie doit provenir d'une bonne graine, et veut être entouré d'une bonne culture; il lui faut un milieu aussi semblable que possible à l'Éden dont il est originaire. Tout cela est fort sage mais il n'en est pas de même des préceptes de Van Helmont touchant l'alimentation des enfants à la mamelle. De ce que le lait peut être le véhicule de certaines maladies, qu'il est quelquefois altéré par les passions de la nourrice, et mal digéré dans beaucoup de cas où il n'est pas approprié aux facultés digestives du nourrisson, Van Helmont repousse le lait maternel. Je hais l'alimentation des petits enfants par le lait, dit-il, *odi infantis nutritionem per lac intentatam,* et il le remplace par une panée sucrée, miellée, et bouillie dans la petite bière. Erreur énorme, comme en commet le génie lui-même quand il s'écarte des lois naturelles. L'élixir de longue vie longuement préparé avec des copeaux de cèdre, type de la longévité, est un écart aussi ambitieux que le précédent. Van Helmont aurait dû s'appliquer, à certaines heures, le mot que faisait couler de sa plume l'audace de Paracelse, *subda te nec æstua,* soumets-toi et ne te gonfle pas.

Nous préférons l'entendre répéter, après Sénèque, que la vie ne serait pas trop courte si elle était mieux employée, et remplacer l'aphorisme d'Hippocrate, l'art est long, la vie est courte, par cet autre : *vita longa, ars brevis.* Personne n'était plus autorisé à exprimer ce paradoxe que Van Helmont, qui avait acquis par cinquante ans d'études toutes les connaissances de son temps.

Pour apprécier équitablement les erreurs que nous avons relevées dans ce chapitre, il ne faut pas oublier que les esprits les plus critiques absorbent, malgré eux, quelque chose de l'atmosphère scientifique de leur époque. Ceux-là sont rares qui s'affranchissent, en partie, des principes viciés qu'ils respirent. Autant le surnaturel est en discrédit aujourd'hui, autant on y croyait au XVIIe siècle. Le mysticisme avait droit de cité dans les sciences. La dynamique pure éblouissait les plus fortes intelligences; comme aujourd'hui la mécanique sensible absorbe la plupart des physiciens, des chimistes, des médecins et des naturalistes. On est fatalement de son époque; aussi l'indulgence est-elle un devoir envers les hommes de génie dont les œuvres représentent quand même une date. Ennemi de la tradition servile, Van Helmont n'accepte rien sans examen. Il ne sut toutefois se défendre de quelques illusions, par exemple, de l'incarnation des passions des animaux jusque dans leurs restes. Disons à sa décharge que le grand esprit de Fernel les partageait. Ce qui nous paraît absurde, semblait alors la conséquence logique de principes incontestables. Notre raison est-elle plus forte aujourd'hui? Demande-t-on ce qu'est la vie? quels sont ses rapports essentiels avec les aliments et les agents morbides ou thérapeutiques? Ou bien on répond à ces questions par une savante ignorance doublée d'un air de modestie, ou bien on répond par des arguments qui prouvent qu'on ne distingue pas les causes expérimentales des principes d'action proprement dits. Les médecins qui croient actuellement à l'essence vitale se compteraient aisément. Que la critique ne soit donc jamais excessive; elle aurait dû être particulièrement bienveillante pour Van Helmont, qui en est peut-être le plus grand représentant. Et pourtant il a été sacrifié sans distinction avec le troupeau des mystiques par les philosophes et les médecins. Sans faire un faisceau des preuves empruntées à tous ses écrits, et

pour n'invoquer que celles puisées dans ce chapitre, qui a mieux parlé que lui de la diététique? Quel reproche peut-on faire à son hygiène? qui a coupé court aux abus de la vieille thérapeutique? La pharmacie a-t-elle d'autres principes que les siens en ce qui touche les préparations végétales? Personne ne comprenait avant lui l'action altérante du feu sur les matières organiques. Sa théorie dynamique de l'action des forces médicatrices, toxiques ou morbifiques est sans parallèle avec nos matérielles explications qui n'expliquent rien et constatent seulement des résultats. Van Helmont a saisi et démontré le rapport de nature qui existe entre les propriétés de l'aimant et le blas des astres; entre la lumière, la chaleur, l'attraction de toutes les forces célestes et les causes des phénomènes physiologiques, chimiques et vitaux. Grâce à lui, l'éther est devenu l'âme substantielle de tous les êtres et de toutes choses; ses modes ou archées ont spécifié et individualisé la vie; tout s'est animé sous ses yeux comme au sein de la nature. L'arcane du mouvement universel a été dévoilé jusque dans ses plus intimes ressorts, sa lumière intellectuelle a enfin pénétré l'intelligible vivant cherché, par les uns avec les sens, par les autres avec l'imagination, par d'autres avec le seul raisonnement, et inconnu de tous depuis que la tradition d'Hippocrate et d'Aristote n'existait plus que dénaturée.

CHAPITRE SIXIÈME.

ESPÈCES NOSOLOGIQUES.

La pathologie spéciale de Van Helmont, qui est l'épreuve et la sanction de sa pathologie générale, comprend des affections de plusieurs catégories ; son traité sur la gale et les ulcères représente sa dermatologie et la partie chirurgicale de ses œuvres. Sous le titre : *Demens idæa*, est exposée sa médecine mentale; puis viennent les espèces ordinaires de la pathologie interne, la peste, les fièvres, l'asthme et la toux ; la pleuritis, l'hydropisie rénale, la podagre et la lithiase. Ces dernières maladies seront étudiées dans l'ordre que nous venons de leur assigner.

§ Ier.

DE LA GALE ET DES ULCÈRES (1).

Nous avons dit, dans la biographie de Van Helmont, qu'ayant contracté la gale dans sa jeunesse, il avait failli mourir moins de la maladie que du traitement. Nous savons aussi que, devenu médecin, il tira du double danger qu'il avait couru un double enseignement ; le premier, que la gale n'avait rien de commun avec la bile brûlée et la pituite salée, que c'était une affection contagieuse par semence et par la peau ; le second, qu'il avait guéri par l'usage des sulfureux et que la saignée et les purgatifs étaient inutiles et dangereux. Ces vérités, aujourd'hui consacrées, sont le fondement de la dermatologie parasitaire.

Van Helmont n'a pas moins éclairé la nature et la thérapeutique des ulcères. Tout ulcère suppose un vice, dit-il, virus ou ferment d'origine interne ou externe, qui imprègne le sang ou les chairs et les métamorphose : *Id totum in virus vertitur,* tout cela devient virus. La sanie et le pus ne sont pas, comme le dit Galien, des excréments ou produits d'une digestion naturelle, ils sont les produits des semences et des racines de l'ulcère : *Sunt producta seminum, sive radicum ulceris.* Il est manifeste que ce n'est pas dans la cavité de l'ulcère, mais dans ses parois que le sang dégénère. *Manifestum evadit cruorem, non in ulceris cavitate sed in ejus marginibus degenerare.* Il y a autant de ferments ulcéreux qu'il y a d'ulcérations diverses : *Sunt nimirum totidem ulcerum fermenta quot ulcerum diversæ corruptiones.* Les nombreuses affections qu'éprouvent le sang et l'archée n'altèrent pas leur unité. Le sang n'est pas un composé harmonique de quatre humeurs ; il est un comme l'archée, et de nature très-complexe. Il suit de là que les remèdes topiques sont insuffisants, et que les pansements abstersifs et siccatifs des Grecs, des Arabes, et des Écoles qui ne s'attaquent qu'à la sanie et à la suppuration, sont un leurre.

Ces propositions émanent de la plus profonde et de la plus saine doctrine. Expliquer le caractère opiniâtre et rongeant des ulcères par un virus con-

(1) *Scabies et ulcera scholarum.*

tagieux ou une diathèse; placer dans la membrane pyogénique l'origine du pus et sa spécificité, multiplier les espèces ulcéreuses autant qu'elles reconnaissent de ferments différents par leurs effets et leurs propriétés contagieuses ou héréditaires, substituer aux médications exclusivement locales, les indications qui découlent de la nature spécifique des affections ulcéreuses, c'est à la fois dévoiler le génie des maladies les plus rebelles et ouvrir une voie nouvelle et féconde à leur traitement. Les médicaments spécifiques ne sont qu'une simple déduction de cette doctrine.

§ II.

DE LA FOLIE.

Frappé de l'analogie du délire des aliénés et de celui que produisent les narcotiques, Van Helmont s'administra de l'aconit et de la jusquiame, afin de s'éclairer sur le siége et la nature de la folie. Les troubles qu'il éprouva dans les idées furent précédés d'images et de sensations pénibles s'irradiant des régions gastrique, précordiale et hypochondriaque. Il conclut de cette expérience que la sensibilité était d'abord affectée dans le délire, que le désordre des idées était consécutif, et qu'il n'intéressait que les idées images de l'âme sensitive. L'âme immortelle et impassible, dit-il, échappe aux atteintes de la folie. L'impassibilité des maniaques qui supportent, sans s'en douter, le froid le plus rigoureux prouve qu'il est dans l'homme une force supérieure aux intempéries : *Est vis aliqua quæ frigora superat, nec sublunari tempestate subjacet,* l'aliénation reconnaissant pour cause les passions ou les affections des divers viscères. Les nombreux aliénés qu'il a interrogés après leur guérison, lui ont dit qu'ils sentaient leur mal monter des hypochondres : *Passionibus aliisque morbis qui dementes facti erant, narraruntque mihi se incidisse sensim in maniam cum prævio sensu, ex hypochondrio illis ascendere solitam.* Ils percevaient leurs conceptions délirantes comme dans un miroir : *Cogitarunt enim non secus ac si in sepeculo semper conceptum fuissent intuiti.* Toutes les impressions vives ou toxiques peuvent provoquer des images morbides. Celles qui se manifestent pendant le sommeil sont analogues ; la démence

n'est qu'un songe vigil : ***Dementia nil nisi vigil est somnium.*** Sa macule caractéristique se transmet par l'hérédité et elle ne peut être effacée que par un sentiment opposé à celui qui l'a produite. Telle est l'action de la submersion sur les hydrophobes ; on les plonge et replonge dans l'eau jusqu'à ce qu'ils disent *miserere ;* c'est la peur qui les guérit. J'ai vu, dit Van Helmont, appliquer ce traitement à un homme qui me parut noyé quand on le retira de la mer ; mais il recouvra bientôt la vie et fut ensuite délivré de la rage : ***Mox revixit dein rabiei liberatus.*** Un maniaque halluciné se précipita dans un étang et faillit y périr ; la peur lui rendit la raison. De tels moyens doivent être appliqués avec prudence et opportunité, mais il n'est pas donné à tout le monde *adire Corinthum.* Après avoir longtemps réfléchi sur ces faits dont le souvenir est profondément gravé dans mon esprit : *mansit id mihi alta mente repostum,* je trouve ridicule le traitement de Paracelse par le froid, le chaud et la saignée. Je préfère la méthode morale, quoiqu'elle soit elle-même sans efficacité contre la folie héréditaire. La restauration des défectuosités innées de l'esprit est réputée tout à fait impossible : ***Restauratio spiritus innati reputetur plane impossibilis.***

La question de l'unité de l'âme reçoit presque une solution dans ce chapitre. La folie, d'après Van Helmont, est caractérisée par le délire des idées, des sentiments, des sensations et des instincts ; c'est une affection de l'âme sensitive, dit-il, mais on ne peut rapporter les idées, les sentiments et les sensations à deux principes différents que par une subtilité. Pourquoi l'un d'eux serait-il, par une exception incompréhensible, réfractaire à la maladie, quand l'aberration prouve qu'elle ne respecte aucune des facultés de l'âme, et que les troubles intellectuels sont plus constants encore que ceux de la sensibilité, puisqu'ils ne sauraient manquer sans enlever à la folie son caractère essentiel. Van Helmont, en faisant l'âme immortelle, impassible, la dépouille des sentiments que nous sentons inséparables des idées ; il blesse à la fois l'intelligence et la sensibilité en détruisant leur solidarité substantielle. Pour sauver la première de la maladie et de la mort, il divise l'unité du moi sentant et pensant. L'organe principalement affecté dans l'aliénation mentale n'est plus le cerveau ; ce sont les autres viscères, l'estomac, le cœur, le foie, la rate, remarquables par leur sensibilité. Tout

cela est exagéré et erroné à force d'être exclusif. Il est très-vrai que les prodromes de la folie ont fréquemment pour siége les organes des cavités pectorale et abdominale; les angoisses du cardia, de l'épigastre, des hypochondres précèdent souvent la céphalalgie, le vertige et les hallucinations, mais les derniers symptômes ne sont pas moins constants et importants que les premiers. Il faut toutefois reconnaître que les passions ont la plus large part dans l'étiologie de la folie et que Van Helmont n'a été qu'incomplet en limitant cette affection à la sensibilité, c'est-à-dire à l'âme sensitive. Outre la folie essentielle, il admettait l'aliénation sympathique d'une affection de l'utérus, par exemple, et l'aliénation directe produite par la maladie des viscères les plus indispensables à la vie : ces trois groupes de vésanie, essentielle, sympathique et symptomatique, sont aujourd'hui acceptés de tous les aliénistes. Le rapprochement qu'il fait de l'hydrophobie, de l'épilepsie, de l'extase et de l'aliénation mentale dénonce une vue exacte des rapports intimes de ces maladies. Les belles études récemment faites sur la comparaison de la folie et de l'état de rêve, et celles dont les narcotiques et le haschisch ont été l'objet, ont confirmé les vues de Van Helmont et démontré leur importance. Sa thérapeutique, variable comme les catégories morbides qu'il a instituées, brille surtout par la médication morale ou orthopédique, appliquée avec douceur et secondée par les moyens coercitifs, elle est encore la méthode rationnelle et efficace par excellence. Le traitement, les symptômes et la cause de la plupart des affections mentales sont autant de preuves en faveur de la doctrine dynamique; après avoir subi mille interprétations, la folie essentielle a retrouvé enfin la place qui lui fut assignée par Van Helmont. Tel sera le sort de toutes les espèces nosologiques ; elles seront rendues au vitalisme, quand elles auront épuisé la patience des physiciens, des chimistes, des micrographes et des anatomistes.

§ III.

DE LA PESTE.

Malgré les succès d'Hippocrate, la peste est restée un fléau plus fait pour mettre à l'épreuve le courage des médecins que pour faire briller leur

science. Cependant Van Helmont a entrepris de la guérir, parce qu'il la croit produite par des causes naturelles, et que toutes les maladies naturelles sont curables.

Il y a deux espèces de pestes, dit-il, celle qui est engendrée par la peur, et celle qui naît du ferment pestilentiel. Fernel, plus sagace que les Écoles, pense que la peste ne vient ni du chaud ni du froid et ne consiste pas dans la putridité d'une des quatre humeurs, mais qu'elle est produite par un venin de la famille des causes cachées. Ce venin infect est spécifique; il s'exhale des malades, des cadavres, des lieux et des objets qui les entourent; il est mêlé aux vapeurs de l'atmosphère. Dès qu'il pénètre dans l'économie, l'archée le distingue aussi facilement que le chien découvre la piste de son maître; notre archée flaire ce qui est en nous : *Ipse archœus noster quœ intus sunt olfacit.* Il est seul affecté chez les enfants, parce qu'ils ne sont pas impressionnés par l'idée de la peste. Son invasion s'accompagne, chez d'autres malades, d'images de terreur : *Imaginationibus atque terroribus ortum pestis non parum obligatum.* Il est plus facile à l'archée d'éliminer la matière morbifique dans le premier que dans le second cas. Quand l'imagination se frappe elle ajoute ses symptômes à ceux du ferment pestilentiel, et la nature déposant les rênes, se livre les mains liées à la maladie : *Natura habenas deferens manus vinctas morbo tradit.*

La peur à elle seule peut donner la peste; mais il ne suffit pas de la redouter, il faut encore s'en croire atteint. Si la foi est entière on peut alors mourir de terreur. La peste imaginaire comme l'hydrophobie, la lycomanie, les folies diverses, l'épilepsie peut se développer par la frayeur. Ses symptômes ne diffèrent pas de ceux de la peste proprement dite : mêmes angoisses précordiales, épigastriques, hypochondriaques, même froid, même pâleur. L'âme humaine est dominée par le dernier reptile ou par un jeune chien : *catulus rabidus dominatur animœ nostrœ;* elle tremble même à l'idée de la peste. Avant le péché les venins n'avaient aucun pouvoir sur elle, parce qu'elle était innocente et forte.

On a essayé de guérir la peste par les talismans, le zénexton de Paracelse, par exemple; mais c'est un leurre. Le meilleur traitement est celui

que nous devons à Hippocrate. Il se compose d'excitants, tels que les résines, la myrrhe, le vin et le soufre, tous agents qui portent à la sueur, stimulent les forces et disposent à la gaîté et à la confiance.

Les moyens préservatifs sont à peu près les mêmes. Il faut s'éloigner des lieux et des objets pestilentiels, respirer un air pur, se nourrir d'aliments substantiels bien assaisonnés et de digestion facile; user de vins généreux afin de chasser la tristesse, se couvrir de vêtements chauds pour que la peau soit dans un état habituel de moiteur, et avoir une âme impassible.

Le visage d'Hippocrate guérit plus de malades qu'aucun remède; faisons le revivre et nous dissiperons la terreur pestilentielle.

En repoussant l'opinion décourageante et funeste de l'incurabilité de la peste, en établissant la spécificité de cette maladie par celle de sa cause occasionnelle, en distinguant dans cette affection l'élément physique et l'élément moral, et la forme mixte de la forme purement mentale; en exposant, enfin, les meilleurs préceptes thérapeutiques et prophylactiques, Van Helmont n'a pas seulement éclairé l'histoire de l'un des plus redoutables fléaux, mais il a fondé, en même temps, la doctrine aussi vraie que féconde des causes et affections spécifiques si antipathique à l'ancien humorisme. Les ferments chimiques forment aujourd'hui une Faune et une Flore à laquelle appartiennent les ferments morbides qui donnent naissance, à notre avis, à la plupart des maladies infectieuses et contagieuses. Si la médecine mentale n'admet pas encore la folie cholérique et la folie de la peste, au même titre que la monomanie hydrophobique, Van Helmont a, au moins, démontré qu'elles sont des formes voisines de l'hypocondrie. Il a justement remarqué que cette affection, ne fût-elle pas considérée comme une vésanie proprement dite, compliquait la plupart des maladies, car elles ont toutes plus ou moins la peur pour cortége. Il a dicté, enfin, le devoir du médecin, qui est de la bannir de l'esprit des malades et de faire revivre à leurs yeux ces traits du visage d'Hippocrate qui favorisaient la guérison en inspirant la confiance et le courage.

§ IV.

DES FIÈVRES.

Van Helmont étudie, dans ce traité, la nature, les causes et le traitement des fièvres intermittentes et continues, et discute d'abord à ce point de vue la doctrine des Écoles.

Elles définissent la fièvre, dit-il, une chaleur anormale dont le foyer est le cœur et qui se répand de là dans tout le corps : *Calor præter naturam, accensus primum in corde, dein delatus per totum corpus.* Il affirme que les fièvres des camps peuvent parcourir toutes leurs phases et se terminer même par la mort sans élever la température de la peau. Les Écoles ajoutent, il est vrai, que la putridité de l'une des humeurs est la cause prochaine de la chaleur fébrile : *Inquiritur putredo ut intimam atque immediatam causam caloris præter naturam inveniant.* Mais s'il en est ainsi, on ne comprend plus le rôle prêté au cœur. Dans cette hypothèse même la matière peccante devrait calciner le cœur, puis le système circulatoire, et ne s'arrêter qu'après avoir réduit en cendres tous les organes. Mais la chaleur fébrile est si distincte de la matière peccante qu'elles peuvent exister isolément. En outre, cette théorie ne rend pas compte des intermittences ; et puis, si la chaleur était en proportion de la putridité, la température devrait être plus élevée au terme de la vie, et dans les cadavres mêmes, qu'au début des pyrexies ; or, c'est le contraire qu'on observe. Le chaud et le froid ne sont ni des maladies ni des causes efficientes, dit avec raison Hippocrate, c'est l'esprit (vital) qui est l'agent de tous les mouvements (vitaux) : *Calorem et frigidus non esse morbos ut neque horum causas spiritum verò esse ens qui impetus omnes facit.* Il qualifie la vie du nom d'esprit, parce qu'elle donne la direction, avec le mouvement, à tout ce qui est en nous. Dans l'intervalle des accès fébriles, dit Van Helmont, elle se repose pour reprendre des forces et repousser l'ennemi, c'est-à-dire la fièvre : *Resumptis viribus et vicibus, hostem febrim nititur excutere.* Le chaud et le froid, le tremblement, les spasmes, les contractions des vaisseaux, la sueur, sont ses moyens de

défense. La vie est un foyer de chaleur, la putridité éteint la vie, elle ne peut donc pas être la cause de la chaleur fébrile.

Quoique l'archée soit l'artisan de tous les phénomènes morbides : *Archæus sit omnis alterationis opifex,* il importe d'étudier les causes occasionnelles qui l'affectent. Elles n'ont rien de commun avec les quatre humeurs galéniques. Tantôt les aliments non assimilés subissent, dans la dernière digestion, des métamorphoses anormales : *In ultimâ digestione alimentum varias subiens mutationes abusivas*, tantôt les veines mésaraïques absorbent des scories de la deuxième digestion. La matière occasionnelle de la fièvre quarte est une semence spécifique comme celle de la rage et de la tarentule; elle habite la trame vasculaire de la rate. D'autres fois la fièvre est un serpent et en a le venin : *Febris habet virus, est que serpens.* Dans tous les cas, les intestins, le foie, la rate et leurs vaisseaux et les veines mésentériques sont les premiers atteints : *Extenditur scilicet a pyloro, per duodenum et vasa ibidem multiplicia intestina item venas mesenterii, liene, usque ad hepar.* De là l'inappétence, les nausées, les vomissements, les déjections alvines, les fuliginosités, les céphalalgies, le délire. Les souffrances de l'archée ne sont donc pas toujours de pures conceptions, elles résultent, dans la fièvre, des ingesta mal digérés et mal assimilés : *Nec enim Archæus istas passiones semper e proprio conceptu piscatur, sed ab ingestis et male digestis et transmutatis.* Toutefois, quoique l'estomac soit la palestre du combat, *stomachum esse palestram certaminis*, l'énormon est le premier fauteur des maladies, το ἐνορμ ον *primarius morborum faber.* Il se métamorphose comme Protée, et revêt tous les caractères des fièvres malignes, pourprées, des camps, des marais, des émanations minérales, etc. L'essence ou quiddité des fièvres est l'idée de leur virulence peinte dans l'archée : *Virulentiæ suæ idæam depictam.*

Comment accepter après cette définition le traitement conseillé par Galien? Même en acceptant ses variétés de bile jaune, noire, et sa pituite distincte du sang, est-il admissible que la saignée n'évacue que l'humeur malade? La putridité n'existe pas moins après qu'avant la phlébotomie. La matière peccante ne nage pas librement dans le sang, comme un poisson

dans un vase rempli d'eau, elle adhère aux parois des vaisseaux, *intus vasi adhæret;* la main seule de l'archée peut l'en détacher : *Non nisi manu separatrice archæi.* D'ailleurs, de l'aveu même de Galien, l'ouverture de la veine est proscrite dans la fièvre hectique, de peur d'affaiblir les forces ; or, c'est tout l'avantage que peuvent en attendre les fébricitants.

Mêmes illusions à l'égard des purgatifs. Leurs propriétés électives sont évidemment imaginaires. Loin de corriger les humeurs, ils ne devraient que les altérer, car ils augmentent la sécrétion de la bile qui est un excrément, d'après les Écoles. Galien dit, en effet, que le sang putréfié devient de la bile. *Juxtà Galenum sanguis dum putrescit, fit bilis;* par conséquent les laxatifs qui favorisent cette transformation sont putréfiants : *Ipsa laxativa sunt putrefactiva cruoris.*

Les scarifications, les vésicatoires et auxiliaires analogues sont inutiles ou dangereux au même titre, puisqu'ils épuisent les forces. Dans l'état soporeux où on les administre, il ne s'agit pas de réveiller le malade pour le guérir ; le sommeil est un symptôme de la maladie trop souvent précurseur de la mort. Que peuvent faire les clystères si ce n'est délayer les matières fécales et en préparer l'absorption? Les cordiaux sont aussi impuissants à guérir qu'à prévenir la maladie.

L'indication est d'expulser la matière hostile à l'archée, matière renfermée dans des organes dépourvus de la faculté excrétoire. Mes remèdes sont les sudorifiques, dit Van Helmont, ils divisent, dissolvent, lavent et entraînent la cause occasionnelle partout où elle est : *Id remedium est sudoriferum quod incidit, extenuat, resolvit, liquat, abrodit et simul abstergit causam occasionalem ubicumque locorum ea demum extiterit.* Or, les meilleurs diaphorétiques sont les alcalis fixes et volatils mêlés aux vins et aux boissons alcooliques.

La diète ne doit pas être absolue. Les aliments légers, les liquides alimentaires, les panades, les boissons, telles que la petite bière et le vin coupé soutiennent les forces sans fatiguer les organes digestifs. On a banni à tort le vin du régime des fébricitants, parce qu'il réchauffe et que la chaleur était regardée comme l'essence de la fièvre, mais il convient, au contraire, surtout dans les fièvres algides et chez les vieillards. Il seconde

l'action des diaphorétiques et concourt, directement, à la victoire de l'archée.

Avant la découverte du quinquina, alors qu'il n'était possible d'opposer aux fièvres intermittentes qu'un traitement rationnel, il était difficile d'en établir un qui fût plus conforme aux mouvements naturels que celui que nous venons d'exposer. Même à présent on ne saurait s'en écarter sans danger, car si les conditions qui secondent l'effort de la vie pendant sa lutte avec le principe morbifique, étaient négligées, le quinquina, même, échouerait le plus souvent. Les fièvres continues présentent des indications analogues à celles des pyrexies intermittentes. Nous partageons à leur égard l'opinion de l'auteur touchant la phlébotomie, et si nous ne le suivons pas jusque dans la proscription des purgatifs, des révulsifs, il nous est facile de la comprendre en nous reportant à la théorie erronée sur laquelle ces médications étaient fondées. Les erreurs qu'on redresse entraînent souvent à des erreurs contraires. Van Helmont n'a subi que rarement cette loi de l'esprit humain. Son régime des fébricitants corrige ce qu'a de trop radical sa répulsion des toniques. Pendant qu'il dépossède la chaleur et la matière peccante de leurs qualités de causes efficientes, sûr de ses principes physiologiques, il sacrifie Galien à Hippocrate et donne la véritable définition des fièvres. Leur essence, éminemment vitale, porte l'effigie des causes occasionnelles, est variable comme elles, et protéique comme l'ενορμον ou archée lui-même. La science, fille du temps, s'est enrichie d'agents thérapeutiques et d'observations qui lui ont permis de mieux distinguer et traiter les espèces de la pyrétologie; mais loin d'avoir perfectionné la doctrine générale des fièvres, n'est-il pas regrettable qu'elle hésite encore entre tant de systèmes, quand la vie est une, et que Van Helmont a si bien démontré après Hippocrate, qu'elle est la cause de tous les phénomènes physiologiques et pathologiques?

§ V.

L'ASTHME ET LA TOUX.

« *Jam sat demonstratur reor, a capite nil decidere in laryngem vel pulmonem, quod frequenter et copiose tamen, per tussim excreatur*

quia quid tussis ejicit, id fieri in cannis pulmonis, vitio proprio. » Je pense qu'il est assez démontré que rien ne tombe de la tête dans le larynx ou les poumons de ce qui est cependant copieusement et fréquemment excrété par la toux... Tout ce qu'elle repousse est formé dans les tubes pulmonaires par leur propre affection. L'asthme et la toux diffèrent par leurs causes et leur nature, mais les remèdes de la toux ne diffèrent pas de ceux de l'asthme : *Remedia tussis ne quicquam differunt a remediis asthmatis.* Il faut distinguer l'asthme utérin de l'asthme commun aux deux sexes. Les Écoles expliquent le premier par des vapeurs qui monteraient de la matrice au poumon. Or, il n'y a pas plus de libre passage pour ces vapeurs, *quorum nempe aeri non est liber transitus,* que pour la pluie de pituite qui tomberait de la tête.

L'asthme est sec ou nerveux, humide ou catarrhal, et neutre ou symptomatique. Voici quelques cas de la première espèce : un jeune homme dont la mère et la sœur étaient asthmatiques, souffrait de crises extrêmement suffocantes qui se terminaient par l'expectoration d'un peu de mucosités. Ces crises, liées aux intempéries, étaient fréquentes surtout la nuit et au moment du coucher, aussi dormait-il habituellement sur une chaise.

Un moine était suffoqué quand il respirait les exhalaisons d'une friture de poisson.

L'asthme se déclara chez un autre malade, à la suite d'une insulte publique.

La suffocation est produite par l'agent qui fait contracter les cellules pulmonaires : *Contrahere poros pulmonis.* Le spasme des asthmatiques serait bien nommé l'épilepsie du poumon ; *epilepsia pulmonis.* L'archée est tantôt un agent immédiat, tantôt il agit comme simple levier, suivant qu'il est directement ou indirectement affecté.

La cause la plus fréquente de l'asthme humide est l'irritation produite, alors que le poumon est affecté par l'impression intempestive d'un grand froid : *Summi frigoris intempestiva impressione pulmo offenditur.* Mais il peut être la conséquence de la débilité du *custos errans : debilitate custodis errantis.* Dans les affections catarrhales, c'est le sang lui-même

qui dégénère en mucosité, *ipse cruor alienatur in mucum ;* comme dans les ulcères il se transforme en pus et en sanie.

Les fossoyeurs, les fondeurs de métaux, ceux qui travaillent la céruse, le verdet, le cinabre, etc., respirent des vapeurs et des poussières qui vicient la sixième digestion et produisent l'asthme intermédiaire aux précédents, c'est-à-dire l'asthme symptomatique. J'ai fait l'autopsie d'asthmatiques de cette espèce. La plèvre pulmonaire adhérait aux parois thoraciques, et les poumons offraient des concrétions (tuberculeuses probablement). Ceux qui attribuent la mort à ces lésions oublient que la maladie a commencé par l'affection de l'archée. Le catarrhe de l'asthme héréditaire n'est qu'une manifestation de l'asthme latent.

Il faut traiter l'asthme humide en éloignant les causes occasionnelles qui le provoquent; il en est de même de l'asthme symptomatique. Il guérit difficilement, surtout chez les vieillards. Quant à l'asthme sec, il disparaît comme il vient; sous l'influence d'un orage invisible, immatériel et subit, tout le corps est secoué et rendu sur-le-champ à une santé inespérée : *Ideòque ex invisibili, et immateriali subita procella totum corpus concutitur et insperatæ valetudini rursus repente restituitur.*

Les humoristes combattent l'asthme par les purgatifs, la saignée et les cautères; que Dieu soit juge entre eux et moi. *Sit testis atque judex Deus inter me et humoristas !*

En somme, Van Helmont renverse la doctrine des vapeurs et du catarrhe par une objection anatomique qui est restée la pierre d'achoppement du Galénisme. Sa classification, reposant sur les causes et la nature de l'asthme, est aussi vraie que féconde. Les trois espèces qu'il établit sont si naturelles qu'elles portent en elles leur étiologie, leur pronostic, leurs caractères propres et leurs indications. L'influence de l'hérédité, de l'état latent, de l'atonie ou débilité, du froid, des poussières, des exhalaisons, des commotions morales ou atmosphériques est aussi sagement interprétée que leurs effets, les adhérences et les concrétions pulmonaires. Tout est bien vu jusqu'à l'asthme hystérique ou utérin. L'épilepsie du poumon est un mot qui rend saisissante l'analogie des spasmes pulmonaires et des convulsions. En un mot, Van Helmont détruit la doctrine étroite et fausse

des Écoles et en édifie une à la fois large et exacte qui distingue, sans les exclure, les affections vitales des lésions organiques, les affections sympathiques ou à bascule des affections directes, et d'où découlent les principes d'une thérapeutique rationnelle. Il gagne enfin le procès de la science contre le vieil humorisme, en invoquant Dieu pour juge et témoin, comme s'il eût pressenti les partialités ou l'indifférence de l'histoire.

§ VI.

DE LA PLEURITIS.

La pleuritis était pour les Écoles un apostème sanguinolent de nature catarrhale, avec fièvre continue et douleur locale, situé entre la plèvre et les côtes. La veine azygos conduisait la pituite des ventricules cérébraux dans la poitrine. Le traitement consistait à ouvrir la veine la plus voisine de l'épanchement pour lui donner issue.

Absurdité! délire! s'écrie Van Helmont. La veine azygos n'est pas plus en relation avec le cerveau que le reste du système des veines; elle contient du sang et non de la pituite, que la saignée ne saurait d'ailleurs trier ni séparer.

La pleuritis est une affection locale : le sang et le latex épanchés, la douleur et la fièvre sont les produits de l'archée pleural comme la fluxion, les pulsations locales, la chaleur, la fièvre et la suppuration résultent de l'irritation due à la présence d'une épine dans telle ou telle partie du corps. Tantôt la cause occasionnelle de la pleuritis est dans l'air, tantôt cette affection est la conséquence d'une mauvaise digestion pulmonaire.

La plupart des maladies ne diffèrent pas par la matière occasionnelle, mais par la diversité des agents des fonctions et des propriétés organiques. *Plures morbi non differunt materià occasionali sed membrorum atque fonctionum diversis agentibus ac proprietatibus.* Il en est de même des médicaments; leurs effets diffèrent suivant le lieu de leur application. Les Écoles négligent malheureusement les causes et ne s'attaquent qu'à leurs produits. Pour lui, convaincu de la persistance des facultés

vitales dans les restes des animaux, il cherche à apaiser la colère de l'archée par le sang de bouc desséché. Sa foi est telle qu'il se soumet à ce traitement dans le cours d'une grave pleuropneumonie et lui rapporte sa guérison. Nous avons examiné plus haut ce point de doctrine. Van Helmont ne fit qu'accepter l'opinion commune; l'illusion lui était d'autant plus facile qu'entre les archées de la vie moyenne et ceux de la vie active, il ne voyait que la différence d'un pouvoir actuel à un pouvoir latent ou potentiel. Mais quelle que soit sa matière médicale, il s'efforce de calmer l'irritation, c'est-à-dire l'inflammation. Il distingue l'action interne et générale des *suscepta* de l'action externe et locale de la cause occasionnelle, et rapporte les désordres qu'elle provoque à une impression sur la partie malade. L'organicisme n'a fait que généraliser cette dernière catégorie de causes et d'effets. Il s'est presque exclusivement occupé des solides comme l'humorisme des liquides, oubliant l'un et l'autre l'essentiel, ce qui les met en rapport, les métamorphose et les anime, c'est-à-dire les agents des organes et des fonctions, comme dit Van Helmont.

§ VII.

HYDROPISIE INCONNUE OU HYDROPISIE RÉNALE.

Ce titre en apparence si prétentieux cache une grande découverte pathologique, la néphrite albumineuse. Elle porte aujourd'hui le nom de maladie de Bright, à la honte de l'histoire qui a condamné l'esprit humain à découvrir deux fois la même vérité. Les preuves fournies par Van Helmont ne sont pas moins saisissantes que le titre de ce traité, comme on va le voir.

Les Écoles admettaient trois espèces d'hydropisie. L'anasarque, l'ascite et l'œdème. Elles en plaçaient la cause dans le foie et en cherchaient la solution en provoquant une abondante sécrétion urinaire.

Puisque les reins servent d'émonctoire à l'hydropisie, dit Van Helmont, ils peuvent la produire s'ils deviennent malades. Je chercherais même en eux, plutôt que dans le foie, la cause de cette affection : *Quapropter*

vitium potius in rene mihi subsistere visum quam in hepate. J'ai fait l'autopsie de nombreux sujets morts d'ascite, entre autres de malades ayant succombé à des fièvres rebelles sans trouver de lésions hépatiques, j'ai vu des hydropisies de poitrine, et le foie était sain. Un officier mourut d'hydropisie à la suite d'une dysenterie, le foie n'y était pour rien. Il en était de même chez une femme qui succomba à une hydropisie d'origine utérine. Je n'ai rencontré qu'une fois une tumeur hépatique avec ascite et anasarque. Mais les Écoles se retranchent derrière les obstructions invisibles du foie produites par le froid et l'humidité.

J'ai trouvé, au contraire, le rein droit réduit au volume d'une aveline chez un hydropique traité pour une maladie du foie. Chez une autre personne, victime de la même affection, le rein gauche était tuméfié par un caillot de sang : *Ren sinister intumuerat grumo cruoris extravenati.* Un financier mourut d'hydropisie; ses reins étaient injectés et endurcis; les calculs réduisent quelquefois le rein à son écorce, mais ce n'est pas cette obstruction, c'est le sang extravasé qui est la cause occasionnelle de l'hydropisie : *Obstructio renis non est causa occasionalis hydropis, sed cruor extravenatus.* Ces épanchements sanguins ressemblent à ceux qu'on observe aux intestins dans la dysenterie; d'où je conclus que le rein est l'artisan de la véritable hydropisie : *Ren artificex hydropis.* Le sang extravasé, retenu et condensé contient un ferment qui excite l'hydropisie, et qui manque aux calculs : *In cruore extravenato detento et condensato, est fermentum excitativum quale calculo deest.* Le rein est resserré par un sang trop épais : *Ren cruore aridiore constipatur.* Sa circulation s'embarrasse comme quand le pouls est dur. La dureté des tissus engendre l'hydropisie, *hydropem gignit;* et le latex n'étant plus utilisé pour la nutrition, prend le caractère d'un excrément, *excrementi indoles suscipit.* Il faut distinguer dans l'hydropisie l'action vitale qui est la cause efficiente, le sang extravasé qui est la cause matérielle, et l'eau épanchée qui est leur effet. La source de l'hydropisie est dans le sang. La preuve en est que les reins sécrètent l'urine même quand on ne boit pas. Pour guérir l'hydropisie, on doit donc traiter les reins. Les diurétiques, en dissolvant le sang coagulé des reins, dissolvent la cause occasionnelle

de l'hydropisie. Mais la guérison est assurée seulemeut quand la fureur de l'archée est apaisée. Dans l'affection calculeuse il en est de même : la fureur virulente est dans l'archée et non dans l'obstruction produite par le calcul : *Furor virulentus in archæo, non in obstructione a calculo.* Les reins sont au latex ce qu'est le foie au cruor ; ils ont le domaine de l'eau ; le foie est l'officine du sang : *Ren enim aquæ dominium suscipit... hepar est officina cruoris.* L'eau de l'hydropisie est du latex, non encore de l'urine dont le ferment excrémentitiel vient des reins : *Aqua hydropica latex est non item adhuc urina, cujus fermentum cum sit stercoreum a renibus imprimatur.* Le rôle des glandes néphrétiques est d'éliminer les excréments du latex. Il n'est lui-même qu'un excrément mort : *Tanquam excrementum jam mortuum,* dès que la vie l'abandonne.

Quant au traitement, outre les diurétiques on conseille l'application de crapauds vivants autour du ventre. J'ai vu, dit Van Helmont, un paysan guéri de son hydropisie par une ceinture de serpents : l'irritation de l'archée rénal fut dissipée par la peur.

Nous sommes devenus si savants et si sceptiques que nous traitons de contes de vieille femme de tels récits. Mais d'abord, avant de prendre l'attitude de la raillerie, avons-nous des moyens sûrs et commodes pour guérir l'hydropisie? Non. Or, si les contes rapportés par Van Helmont sont risibles, comme sa bonne foi et sa compétence dans la matière ne permettent pas de douter de l'exactitude de ses assertions, pourquoi trancher, par un sourire, un point si important et si délicat de thérapeutique? Il n'est pas absurde d'admettre de telles guérisons. L'explication qu'il en donne nous paraît très-rationnelle. Personne ne doute de l'influence exercée, par les passions, sur les viscères; la peur entre toutes agit sur la circulation au point de faire pâlir jusqu'à la syncope. Qu'y a-t-il d'extraordinaire que l'impression qui suit le contact de serpents sur la peau détermine une sorte de syncope locale qui dissipe la congestion et même l'inflammation des reins? Outre cette influence exercée sur les nerfs vaso-moteurs, les crapauds ne sont-ils pas des agents éminemment révulsifs? Qu'on répugne

à cette espèce de médication, nous le comprenons, mais non qu'on s'en moque, surtout quand on est si pauvre en moyens curatifs?

L'hydropisie *inconnue* des reins a fait sourire aussi les contemporains de Van Helmont, et nous rougissons aujourd'hui de ne la connaître que depuis peu d'années. Il faut examiner avec respect les opinions des hommes dont l'esprit devance les temps; on doit douter un peu de soi quand on les accuse d'erreur. Quels gages d'ailleurs Van Helmont ne nous donne-t-il pas de son génie? Sa doctrine des ferments appliquée aux glandes est en partie confirmée par la fonction glycogénique du foie. La sécrétion urinaire est-elle autre chose qu'une métamorphose de matières organiques, comme les autres sécrétions? Ne sont-elles pas toutes opérées par les acini ou éléments glandulaires tout à fait comparables aux organismes agents des fermentations chimiques? Le mécanisme de la sécrétion urinaire, la cause matérielle du reflux du latex, la source, la fin et la nature excrémentitielle des urines, le domaine des reins comparé à celui du foie, tout cela est de la haute et saine physiologie. Les congestions hémorrhagiques et lésions inflammatoires plastiques désignées sous le nom d'extravasations sanguines concrètes entraînant l'engorgement des glandes néphrétiques, leur induration, leur atrophie et leur imperméabilité à la circulation sanguine n'est-ce pas l'anatomie pathologique de la néphrite albumineuse? Si la médecine a porté plus loin l'analyse, a-t-elle dépassé les trois éléments constitutifs de l'hydropisie rénale, la lésion vitale, l'inflammation et l'épanchement? Il faut avoir le courage d'avouer qu'elle s'est arrêtée à la limite de ses moyens d'investigation, et que si la lésion dynamique ne lui a pas complétement échappé, elle ne lui a guère accordé qu'une valeur nominale. Nous sommes mécaniciens comme on l'était au XVIIe siècle. Nous expliquons chimiquement la formation des calculs et l'intervention de l'archée nous fait sourire. Van Helmont avait cependant raison de penser que la matière organique, quelle que fût sa forme, ne pouvait se passer d'artisan; il ne confondait pas, comme nous, les causes efficientes avec la matière occasionnelle. Aussi, son esprit critique et pénétrant ne fut-il pas dupe des théories systématiques des Écoles. Il posa et démontra cliniquement sa thèse, compléta ses observations par l'examen cadavérique et n'omit aucun

argument essentiel, étant aussi habile à prouver qu'ingénieux à combattre. On a la mesure de son génie dès le premier mot de ce traité, en le voyant induire, des fonctions urinaires, la possibilité de l'hydropisie rénale. Van Helmont se montre dans cette étude grand clinicien, anatomo-pathologiste exact, et si profond physiologiste, que les quelques pages que nous venons d'analyser suffiraient à sa gloire. Mais nous n'avons pas fait connaître tous ses titres à notre admiration.

§ VIII.

DE LA PODAGRE OU MALADIE DES GOURMANDS.

Ce traité est l'application des principes exposés sur les concrétions vitales, que Galien et Paracelse avaient comparées au sédiment du vin, et qualifiées de tartre. L'arthritis, podagre ou goutte était, pour les anciens, la maladie des sensualistes de la table. *Volupe viventium.* En effet, dit Van Helmont, elle naît d'abord du luxe : *Luxu primum adorsa est.* Mais comme elle est héréditaire, elle peut atteindre même les capucins qui pratiquent l'abstinence la plus sévère. Le principe en peut être transmis par la génération, ne fût-il pas manifeste chez celui qui le communique. La podagre dort dans la semence avec la vie première dans laquelle sont gravés ses traits. C'est une affection de l'esprit vital, il ne faut donc pas la confondre avec ses fruits et dire, par exemple, qu'elle est dans le doigt : *In digito non est podagra... immediate consistat in spiritu vitæ neque ideo fructum podagræ esse podagram sive radicem ejus.* Aussitôt qu'elle a corrompu l'esprit vital, il tend à une fermentation acide, anormale qui lui est hostile. *Confestim spiritus vitalis, corruptivo characteri obtemperans cliens induit aciditatem fermentalem : prorsus sibi hostilem atque nobis exoticam.* Cette lésion vitale coagule la synovie articulaire, comme les acides coagulent le lait. De là ces monstres, les concrétions calcaires et crétacées : *Hinc illa monstra calx et creta.* La tuméfaction et la douleur viennent à leur suite. Tout ce qui corrompt le latex et développe, dans l'esprit vital, une légère tendance à l'acidité, stimule les

accès de goutte : *Quæcumque sunt corruptiva laticis... quidquid subtilem aciditatem in spiritu principiat, podagræ accessus stimulat.* Qu'on choisisse donc bien les aliments et les boissons, parce que leurs esprits se répandent de l'officine des principaux organes dans toutes les parties du corps. Les Écoles ne voyant l'organisme qu'à travers les livres de Galien, expliquent la goutte par le catarrhe et la combattent par les dessiccatifs et les cautères, mais la nature méprise leurs songes : *Natura spernit medentum somnia.* La podagre est une maladie primaire. *Podagra vere est morbus primarius.*

Les maladies héréditaires, et celle-ci en particulier, sont incompréhensibles sans la doctrine dynamique. En effet, aussi matériels que soient les organes et mécaniques, les fonctions, quelle que soit leur solidarité, il est nécessaire que les organes eux-mêmes dépendent d'une cause organisatrice. La vie est avant qu'ils soient. Elle les précède, les forme et les dispose selon leurs fins. L'organicisme n'a pas même la consistance d'une hypothèse lorsqu'on le met en présence du mariage de deux molécules microscopiques. L'imagination est impuissante à rien créer qui donne une idée, même éloignée de l'hérédité, si elle ne conçoit une image spirituelle, mais réelle, contenue dans la semence; image reproduisant les traits desfacultés, des instincts, des penchants, du physique et du moral; de la santé et de la maladie de ses auteurs. L'existence de cet agent, de ce portrait intime est, pour chacun de nous, un fait de conscience. Nous connaissons par expérience quotidienne les éclipses de la conscience pendant le sommeil, nous la voyons manquer durant les premiers mois de la vie, pourquoi n'admettrions-nous pas, par la plus étroite analogie, que les facultés intellectuelles et vitales subsistent inconscientes dans le germe? Il semble que parler de l'état latent du principe vital, c'est avancer une pure hypothèse, et cependant la physiologie est plus riche cent fois que la physique en faits prouvant la virtualité ou l'état potentiel des forces. On admet sans discussion le calorique latent; la vie latente des graines et de la plupart des végétaux, pendant l'hiver, frappe les yeux et on les ferme pour la nier!

Quoi qu'il en soit, l'hérédité de la podagre, chez celui même qui s'éloigne le plus des habitudes gastronomiques, est un fait avéré, dont la pituite

séminale, aussi bien qu'un vain arrangement cellulaire ne sauraient donner d'explication plausible. On juge, du reste, l'arbre à ses fruits. Qu'est-il sorti de la théorie catarrhale de la goutte et de la doctrine anatomique? Un tissu d'erreurs issu de l'essence erronée prêtée à cette maladie. Combien, au contraire, est satisfaisant le vitalisme de Van Helmont? Sa définition de la podagre en éclaire à la fois l'étiologie, les symptômes, les lésions et le traitement. Il ne la confond pas avec les fluxions et les dépôts articulaires; il ne la localise pas dans le doigt; c'est une perversion des facultés d'assimilation et de nutrition, une aberration de la sixième digestion intéressant spécialement les suscepta alimentaires. Née d'erreurs de régime et d'une prédisposition acquise ou héréditaire, elle doit être surtout combattue par des moyens hygiéniques : les aliments acides seront proscrits dans une affection dont le génie est de tendre à l'acidité; et nous allons voir, à propos de la lithiase, sœur jumelle de la podagre, que Van Helmont regarde les alcalins comme des agents spécifiques contre les concrétions vitales acides. La science n'a pas dépassé, que nous sachions, les principes et les préceptes contenus dans ce traité; ils déposent, avec force, en faveur de la doctrine générale dont ils découlent.

§ IX.

DE LA LITHIASE.

Ce traité contient une étude critique et dogmatique approfondie de l'affection calculeuse. L'auteur examine, d'abord, quel rapport existe entre les concrétions calculeuses et les minéraux; il discute ensuite la doctrine des Écoles; puis donne l'origine et la composition des pierres vésicales, et établit, enfin, le traitement de la lithiase. Dans une seconde partie sont étudiés, incidemment, les plus importants problèmes du système nerveux.

Nous lisons : rien de ce qui est privé de vie ne peut, de soi-même, atteindre la perfection. *Nihil quod non est vitale se ipsum ad perfectionem promovere queat.* Les choses inertes ont en elles la cause de leurs

formes. Les propriétés de l'aimant sont la preuve évidente de l'existence d'un agent dans la matière privée de sensibilité. Il y a, dans la matière, une idée minérale, séminale qui la fait ce qu'elle est et ce qu'elle peut devenir : *Idœa seminalis, mineralis in materia includitur, inde fiat quod natum est ex ea fieri.*

A plus forte raison les calculs reconnaissent-ils un agent spécial. De ce qu'on trouve des mucosités dans la vessie des calculeux, les Écoles ont prétendu que le mucus engendrait la pierre. Mais, loin de là, c'est le contraire qui est la vérité; le mucus est plutôt l'effet du calcul. Car, la vessie est lésée, dans sa propre digestion, par le calcul, hôte si cruel et si nuisible : *Mucus est potius effectus calculi... oblæditur nempe vesica in suâ digestione a tam crudeli et molesto hospite calculo.* Les surfaces de *l'œil, de la gorge, donnent du mucus* quant elles sont irritées ; or, quel corps plus irritant que le calcul ou duelech ? Si le mucus engendrait la pierre, elle serait commune à tous les organes couverts de sécrétion muqueuse. Galien et Paracelse se trompent encore lorsqu'ils expliquent les mucosités par la chaleur ; c'est le duelech, au contraire, qui développe, comme une épine, l'irritation et l'ardeur des reins et de la vessie. Du reste, qui ne sait que les urines rendues en hiver sont limpides quoique chaudes et déposent peu de temps après avoir été émises? L'erreur des Écoles sur les concrétions calculeuses est la conséquence de l'application à la médecine de leur théorie physique sur le tartre.

Le duelech provient de l'action d'un agent sur la matière disposée pour lui. *Id (duelech) fieri debere per agentis actionem in materiam dispositivam.* Je distingue (dans le duelech) deux sels : un (analogue au sel) marin, l'autre de l'urine même, né de notre digestion : *Distinxi duo salia : unum marinum, alterum vero et ipsius lotii in nostra digestione natum.* Ce dernier est remarquable par la participation aux propriétés de la vie moyenne des choses (des aliments) : *Participatione proprietatum vitæ mediæ rerum.* Les Écoles rient de mes coagulations vitales, je me ris de leurs concrétions par la chaleur. Paracelse voit dans le duelech un microcosme émané de la foudre et solidifié pendant sa chute; pour moi, l'esprit de l'urine humaine à lui seul est presque un homme :

Solum spiritum urinæ pene hominem esse. Le duelech diffère du tartre en ce qu'il ne se dissout pas dans le liquide qui le contient, par son commencement invisible et par l'esprit coagulateur incroyable qui le concrète : *Duelech incredibili coagulatore spiritu, invisibilique initio, concrescit.* Cet agent vital agit comme les ferments qui coagulent le lait et font lever le pain. Il prépare ses produits dans les vases supérieurs où l'urine est reçue. *Per vasa anteriora quibus lotium disponitur sua prepare producta.* On rencontre le duelech dans les reins et le plus souvent dans la vessie, où l'urine séjourne plus longtemps, mais son origne est plus haut; aussi la néphritis n'est-elle pas plus guérie en élaguant le calcul qu'on ne peut détruire un arbre en coupant son tronc sans arracher ses racines. *Nec sanatur nephritis detruncando calculum.* Les Écoles regardent comme aussi impossible de dissoudre la pierre que d'abolir la disposition morbide dont elle provient : *Utrumque negant scholæ possibile : sanationem duelech abolitione inclinationis quam calculi liquatione seu dissolutione.* Pour moi je suis d'un avis contraire, et je confesse que mon langage n'est pas dicté par l'espoir du lucre : *Spe lucri ;* les honnêtes gens témoigneront que je vis caché, tout au service des pauvres : *Vivo latens, a solis pauperibus sollicitatus.* Les chimistes tentent avec succès la dissolution des calculs quoiqu'ils soient plus durs que l'estomac : *Chemistæ, lapidum confirmatum dissolvere tentantur.* J'ai guéri de la lithiase par l'usage de l'aroph (1), un baron qui mourut à 83 ans, sans offrir la moindre trace de pierre. Il faut se servir de dissolvants propres, spécifiques et non corrosifs pour enlever le duelech : *Duelech non per corrosiva tollere, sed per resolutiva propria et specifica.* La résolution des calculs est une digestion, voilà pourquoi ils réclament un digestif spécial, tels sont les saxifrages ou cendres des os et des fruits à noyaux, et les concrétions des crabes.

La douleur de la néphritis était attribuée à l'attrition des uretères par les calculs; Van Helmont examine, à ce propos, le rôle des nerfs dans la sensibilité et le mouvement. Les Écoles expliquent, dit-il, tous les phénomènes vitaux à l'aide des esprits animaux circulant de l'encéphale aux

(1) Aroph ; teinture d'or, nommée *Arôme des philosophes.*

divers organes par l'intermédiaire des nerfs (1). Beaucoup de solides en sont privés et les uns et les autres participent cependant à la vie. Puis, les mêmes nerfs ne paraissent pas me rendre compte de ces cas où la sensibilité est abolie, comme la lèpre par exemple, et le mouvement conservé. Les doigts peuvent être insensibles sans être privés de mouvement, et l'inverse avoir lieu dans certaines paralysies. On est obligé de ne pas faire dépendre le sentiment et le mouvement d'un même nerf : *Itaque vel necesse sensum et motum non pendere ex eodem nervo.* Le mouvement dépend nécessairement d'un nerf particulier qui n'est pas celui du sentiment, et le rameau du sentiment n'est pas celui du mouvement. *Necesse est ab eodem unico nervulo pendere motum duntaxat et non sensum, vel solum sensum et non motum.* Ces paralysies ont lieu quand les nerfs sont privés de leurs rapports avec le cerveau ou la moelle épinière, comme dans la luxation des vertèbres et la strangulation : *Ut in luxatione vertebræ et strangulatione.* Les Écoles expliquent ces affections par la pression de la pituite sur le cerveau ou la moelle épinière; mais je tiens d'un brave homme qui fut pendu par des voleurs, qu'il perdit l'usage des sens et de ses membres à l'instant où l'on tira sur ses pieds : son quatrième ventricule n'était pas, à ce moment précis, plein de pituite : *Non illi tunc erat repletus quartus sinulus cerebri.* Cette théorie tombe devant les faits de submersion, d'apoplexie, d'épilepsie, de syncope. Je perdis, moi-même, dit l'auteur, la sensibilité et le mouvement pour avoir respiré une trop grande quantité de vapeurs minérales; la conscience seule me resta : y avait-il là rien de commun avec la pituite cérébrale? Peut-elle expliquer les effets des plantes narcotiques? Tout ce qui affecte, directement ou indirectement, le système nerveux ou l'une de ses parties peut en compromettre les fonctions. Le cerveau et les nerfs sont les organes de la vie; elle ne peut se passer d'eux pour sentir et agir; l'intégrité de l'organisme est indispensable au plein exercice des fonctions vitales, et réciproquement, sans la vie les phénomènes physiologiques, pathologiques et thérapeutiques seraient inintelligibles. On ne s'expliquerait pas, sans le principe vital, les effets différents des venins, des causes morbifiques, des

(1) Mais les liquides n'ont pas de nerfs.

remèdes, des vésicants et du feu, par exemple, sur le vivant et sur le cadavre; et cependant, on a confondu également les causes occasionnelles et les agents qui sont en elles, et les organes avec la vie qui les anime. La vie s'allume comme la fumée d'une chandelle éteinte reçoit visiblement la flamme d'une chandelle placée au-dessus d'elle : *Non aliter quam candelœ fumus inferioris, flammam visibiliter de superiori demissam suscepit.* La lumière vitale s'éteint et s'anéantit comme celle d'une chandelle : *Tanquam lumen candelœ in nihilum abit.* Les idées vitales, les sensations, les sentiments, la volonté s'évanouissent avec elle. Je crois aussi à l'existence de l'âme immortelle et qu'elle habite entière, immédiatement, dans l'âme sensitive. Credo *etiam adesse mentem immortalem, eamque totam sedere immediate in anima sensitiva.*

Cette distinction des deux âmes n'est, comme on voit, qu'un acte de foi. Van Helmont ne dit pas pourquoi, étant l'une et l'autre de nature éthérée, possédant des facultés indivisibles, se pénétrant au point de s'identifier, la lumière vitale et la lumière intellectuelle constituent deux essences. Cette séparation est si artificielle, qu'elle va jusqu'à priver l'âme immortelle de sens moral et de liberté, puisqu'on la dénue de sentiment et de volonté. Réduite à l'état d'intelligence pure, elle peut éclairer l'âme sensitive, mais elle ne saurait ni mériter ni démériter; elle échappe à toute épreuve comme à toute sanction. Or, si l'âme intellectuelle est irresponsable, comment l'âme inférieure, privée de lumière propre, pourrait-elle être coupable? Quant à l'immortalité, le problème n'est pas plus difficile en considérant la vie comme faculté de l'âme, qu'en admettant deux principes distincts. Les facultés intellectuelles et morales et les facultés vitales passent également par les états latent et manifeste ou actuel; elles se transmettent et se développent dans les mêmes conditions, et leur solidarité est telle que les premières sont absolument subordonnées aux secondes. La vie et l'intelligence sont indivisibles dans l'homme en santé. La maladie ne peut longtemps léser une d'elles sans que l'autre en souffre. Mais la destruction de l'intelligence n'entraîne pas la mort, tandis que la destruction de la vie entraîne celle de l'intelligence; ce qui démontre que l'une est un principe et l'autre une faculté. La physiologie est une; on ne peut la dédoubler

qu'en scindant violemment la nature, qu'en détruisant l'individualité humaine.

Mais, vitalisme ou animisme, la doctrine de Van Helmont se distingue entre toutes par sa conformité aux phénomènes vitaux. Grâce à elle nous venons de le voir distinguer les propriétés des nerfs des autres propriétés ou mieux facultés vitales; démontrer cliniquement l'existence propre des nerfs de la sensibilité et des nerfs du mouvement, ébaucher ainsi la découverte de Ch. Bell; séparer les agents organiques des organes eux-mêmes; les lésions périphériques de celles des centres d'innervation; multiplier les causes de paralysie autant qu'il peut y avoir de lésions anatomiques et dynamiques du système nerveux; et renverser à la fois par les faits et le raisonnement la théorie mécanique des vapeurs et de la pituite cérébro-spinale. Puis, abordant la lithiase, ce sphinx de la médecine, Van Helmont dévoile ses causes, le mécanisme de sa formation, sa complexe nature, et nous donne des armes pour terrasser le monstre. Il ne s'arrête, enfin, qu'après avoir démontré la nécessité d'une cause spéciale pour produire les concrétions pathologiques par l'existence nécessaire, dans les minéraux, de forces agissant suivant des idées minérales, c'est-à-dire d'après le plan de la vérité ou intelligence universelle.

On reste étonné après la lecture de ce traité. C'est à ne pas croire que l'auteur ait pu en plein galénisme, professer la doctrine qui honore le plus la science contemporaine et l'asseoir aussi solidement. De même origine que la podagre, la lithiase se prépare, dit-il, dans les couloirs qui précèdent les reins; ses concrétions sont les produits d'une digestion nutritive vicieuse et cette métamorphose morbide est une espèce de fermentation vitale. Les mucosités vésicales résultent de l'irritation produite par le duelech; l'analyse lui a fait voir que ce sel était double, composé de sel minéral et d'un sel ou élément organique. On ne pouvait mieux désigner les urates calcaires et magnésiens. Sa thérapeutique répond aux deux grandes indications : la prédisposition et le calcul; il remplit l'une par le régime, l'autre par les alcalins, attaquant la lithiase à la fois par le tronc et par les racines, pour emprunter ses expressions. Il se justifie enfin, d'exposer le traitement rationnel d'une maladie qualifiée, jusqu'à lui, d'incu-

rable, en confessant avec candeur sa bonne foi et son désintéressement.

L'histoire de la médecine est riche en brillantes personnalités, mais nous n'en connaissons aucune aussi remarquable que celle de Van Helmont. Aucun médecin n'a passé plus d'opinions au crible d'une plus saine critique, n'a produit de si nombreux et de si importants travaux, n'a possédé un savoir plus étendu, ni un esprit aussi profond et aussi inventif, n'a mené une vie plus austère et plus studieuse et n'a gardé avec plus de religion, l'indépendance de son caractère et de son génie.

§ X.

RÉSUMÉ DE LA DOCTRINE MÉDICALE DE VAN HELMONT.

Nous terminons cette première partie par le tableau succinct et méthodique des doctrines médicales de Van Helmont, afin de mieux étudier l'influence qu'elles ont exercé sur la science et la pratique de la médecine. Elles se groupent naturellement sous trois chefs, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, et constituent, à notre point de vue, la partie la plus importante de ses œuvres; mais leur solidarité avec ses principes philosophiques et cosmologiques est si étroite qu'il nous a semblé utile de les rappeler d'abord sommairement.

La profession de foi philosophique de Van Helmont est une déclaration de guerre à outrance à la scolastique et à l'empirisme. Plus de formules syllogistiques, lourd et inutile bagage. La dialectique naturelle suffit à l'esprit humain. La logique ne fait que démontrer les intuitions de l'intelligence, qui seule éclaire les principes et contrôle les conséquences. Elle précède la science, la raison didactique la suit. La définition, la division et les sens ne sont aussi que les instruments d'une méthode dont l'intelligence est la lumière, et l'évidence intellectuelle le critérium.

Une fois litière faite des logomachies, et le monde sensible réduit à sa valeur phénoménale, Van Helmont recherche les causes qui le façonnent et le meuvent. Ces agents sont directement accessibles à l'intelligence, parce que son essence est adéquate ou conforme à la leur qui est celle de l'intel-

ligible ou de la vérité. L'identité substantielle de la lumière, de la sensation lumineuse potentiellement contenue dans la rétine, éblouie par une impression quelconque (des fantômes hallucinatoires, des idées objectives et des idées abstraites); cette identité, si bien exposée par Aristote, dans son traité de l'âme, est la même pour tous les sens, sensations, perceptions et idées, et confirme les principes de l'adéquation de l'intelligence et de l'intelligible. Éclairé de ce flambeau, Van Helmont distingue les causes matérielles des causes efficientes et poursuit celles-ci qui sont les causes secondes jusqu'à leur foyer commun, le tabernacle du soleil : *Solis tabernaculum*. De ce centre rayonne, sous forme de chaleur, lumière et mouvement, le blas céleste tout imprégné de l'idée de Dieu. Les couches supérieures de l'atmosphère ou parolédos, sont pénétrées de cet influx dynamique et intelligent; la vapeur d'eau ou gaz qu'elles contiennent en est vivifié, d'innombrables ferments prennent naissance et elle les sème, en se résolvant en liquide, à la surface de la terre. Telle est l'origine et l'essence des êtres naturels : l'idée et la force de leur semence viennent du ciel et leur matière de la terre. La vie est primitivement une émanation céleste; l'idée du type que représente chaque espèce se transmet héréditairement, ainsi que les forces dont elle se sert pour l'édifier. Chaque individu est le produit des circonstances physiologiques, physiques et dynamiques où il naît et se développe. La lumière, la chaleur, le mouvement et toutes les forces sont une même substance, la substance des êtres dont les espèces sont aussi nombreuses qu'il y a de lumières spécifiques; *tot luminum species quot rerum.*

DOCTRINE PHYSIOLOGIQUE DE VAN HELMONT.

La vie n'est identique, ni à la chaleur, ni à la lumière, ni au mouvement, elle a une essence propre, c'est un mode particulier de ces forces dû à leur union avec l'idée vitale. Aussi est-elle nommée esprit vital ou archée. Comme la vie entière repose sur la fabrication des esprits vitaux, *tota vita incombat fabricæ spiritus vitalis,* tirés des aliments par la digestion, l'estomac, qui est le premier organe de cette fabrication, est le trône ou palais de l'archée vital. Il y a autant d'archées secondaires que de départe-

ments organiques dans ce royaume; ils communiquent entre eux par l'intermédiaire de la vie qui est à la fois une et multiple. Le cerveau, la moelle et les nerfs sont les organes de la sensibilité et de la volonté, et les esprits vitaux sont des instruments dynamiques. Le sentiment et le mouvement sont si étroitement liés dans l'état physiologique, qu'il semble que les mêmes nerfs président à ces différentes fonctions. Il n'en est rien, cependant, car la paralysie spéciale de la sensibilité et celle de la motricité prouvent que ces fonctions ont des organes distincts. Toute impression, matérielle ou dynamique, qui frappe un point quelconque du système nerveux, peut déterminer des paralysies simples ou mixtes, locales ou générales, directes ou sympathiques. L'archée vital a sa cour princière dans les principaux organes, mais il gouverne par ses délégués les plus infimes parties de l'économie; les liquides eux-mêmes sont animés.

Ces données, appliquées à l'étude de chaque fonction, illuminent toute la physiologie. Elles font découvrir à l'auteur les ferments digestifs, la digestion gastrique et bilieuse, et concevoir une théorie exacte qui embrasse les métamorphoses alimentaires jusqu'à leur transmutation en tissus vivants. Cette conception explique parallèlement l'élaboration et l'assimilation des esprits vitaux dégagés des aliments, l'alimentation de la vie par la vie; les victoires et défaites de l'archée suivant qu'il combat les fores alimentaires ou les poisons, les venins et les causes morbifiques. Les digestions des premières voies sont analysées jusque dans leurs produits gazeux, spécifiquement déterminées et rapportées aux régions du tube digestif où on les observe, aux aliments dont ils proviennent et à la bonne ou mauvaise chymification. La théorie des digestions ou mutations organiques ainsi conçue et n'oubliant même pas la *cuisine* spéciale que réclament le développement et l'entretien d'un ongle et d'une dent, comprend l'ensemble de l'organisme et toutes ses parties et reçoit une éclatante sanction de sa physiologie générale et spéciale.

Les fonctions utérines démontrent, comme celles de l'estomac, la réalité de la vie multiple et harmonique.

La vie du latex commune aux divers organes en est une autre preuve. Comme un fleuve qui porte aux habitants d'une ville leurs aliments et

emporte leurs immondices, ainsi le latex charrie à la fois les aliments nutritifs et excrémentiels. Rapports multiples d'un liquide un et complexe substitué aux quatre humeurs trop nombreuses et insuffisantes des anciens.

Application de ce fécond principe est faite à toutes les sécrétions, particulièrement à celles des membranes muqueuses; leurs phlegmasies et leurs produits sont expliqués par la nouvelle doctrine qui renverse en même temps l'idole du catarrhe.

L'humide radical et la chaleur radicale sont jugés par la banale et irrésistible expérience, qui consiste à suspendre un crapaud par une patte et qui prouve que la chaleur et l'humidité ne persistent qu'autant que l'animal est vivant.

La génération enfin, et toutes les fonctions de conservation proclament l'existence de l'esprit de vie sur lequel repose la physiologie entière.

DOCTRINE PATHOLOGIQUE DE VAN HELMONT.

Les maladies et la mort sont la douloureuse et irréfutable démonstration de cette vérité. L'essence et l'unité multiple de la vie peuvent seules expliquer les effets des causes morbifiques : affections locales ou générales avec ou sans lésions, primitives ou secondaires, acquises ou héréditaires; le vitalisme seul permet de ne pas confondre les causes matérielles et les altérations organiques avec les maladies. Seul il peut rendre compte de l'analogie, sinon de la similitude des phénomènes pathologiques dus aux impressions physiques et aux impressions morales. Seul comme Protée, le principe vital revêt autant de caractères qu'il éprouve d'affections diverses, toujours un malgré ses nombreux modes pathologiques. L'erreur capitale du galénisme est d'avoir prêté le génie protéiforme de la vie aux causes morbifiques; ses mythes, la pituite et le tartre, en sont la preuve : fantômes de l'imagination, ils se sont évanouis à la lumière du vitalisme.

Puisque la vie est une et que ses affections sont produites par les causes occasionnelles, celles-ci peuvent servir de base à une classification nosologique. La phalange de Van Helmont embrasse les causes physiques et

morales, les causes traumatiques et celles qui pénètrent dans l'organisme sans lésion immédiate; les matières simplement reçues, ne laissant après elles qu'une impression passagère et celles qui sont retenues, affectant la vie, soit parce qu'elles sont mal élaborées, soit à cause de leur nature hostile; les maladies devenues causes à leur tour, les causes enfin qui expriment un état d'affaiblissement primitif ou consécutif. Cette classification étiologique conduit directement à la connaissance de la nature de chaque espèce nosologique et en indique le traitement.

La semence de la gale, par exemple, explique tous les symptômes qu'elle détermine, et inspire une médication appropriée à cette cause.

C'est en recherchant la cause des ulcères spécifiques que Van Helmont en explique la nature par des levains, virus ou ferments, tantôt mêlés au latex et constituant des diathèses, tantôt localisés dans l'ulcération, engendrés, dans tous les cas, par la membrane pyogénique, et réclamant des remèdes spécifiques comme eux.

L'étude des causes l'éclaire à la fois sur la nature de la folie et sa thérapeutique; il trouve, dans les impressions morales vives, les meilleurs moyens de guérison, s'ils sont appliqués d'une manière rationnelle.

Le traitement moral de la peste repose sur le même principe. Il est indispensable même dans la forme mixte, c'est-à-dire quand l'affection est due au venin pestilentiel. Pendant que les excitants et les sudorifiques stimulent les forces vitales et évacuent les matières hostiles, l'âme vitale chasse le spectre de la peste de son imagination.

Les fièvres, étant aussi des intoxications, réclament un traitement analogue. A défaut de médicaments spécifiques, il faut favoriser l'effort de la nature qui tend à se débarrasser de la matière peccante par la sueur. L'archée indique par où il veut être secouru, qu'on se garde bien de l'affaiblir pour n'avoir pas su interpréter ses besoins.

L'asthme et la toux sont aussi des affections de l'archée corrélatives à leurs causes. Les vapeurs et la pituite n'ont rien de commun avec elles ; c'est aux causes physiques ou morales qui irritent les bronches, et à l'irritation même, qu'il faut adresser les moyens hygiéniques et thérapeutiques que réclament les diverses variétés d'asthme. De même dans la pleuritis,

c'est une illusion de croire qu'on peut dériver l'apostème par telle veine ou par les évacuations alvines. La maladie est une irritation locale, elle demande un traitement local et sédatif.

L'hydropisie rénale n'est due elle-même qu'à une irritation localisée; l'engorgement et l'induration des reins le prouvent : comme ils sont préposés à l'équilibre des liquides de l'économie, leur imperméabilité fait refluer le latex; de là l'ascite et l'anasarque. L'indication est de dissoudre par les diurétiques les concrétions sanguines, et de calmer les fureurs de l'archée des glandes néphrétiques.

L'hérédité de la podagre prouve que c'est une affection vitale, mais elle naît aussi des abus de la table, qui déterminent une disposition générale à l'acidité des humeurs, d'où naissent les concrétions tophacées. Pour guérir ces coagulations vitales, il faut opposer à l'inclination morbide qui les produit, un régime alimentaire peu substantiel et la privation surtout des mets et boissons acides.

La lithiase a les mêmes racines que la podagre; les calculs ne sont pas le produit de la chaleur et du catarrhe de la vessie, ce sont des sels minéraux et organiques issus d'un vice de nutrition ou d'une sixième digestion mauvaise; ils se forment dans les réservoirs urinaires qu'ils irritent et rendent catarrheux, mais ils sont élaborés dans les couloirs supérieurs par une disposition morbide spéciale. On la corrige par des aliments légers, de facile digestion première et ultime et l'on dissout le duelech par des agents spécifiques, comme lui, les alcalins.

DOCTRINE THÉRAPEUTIQUE DE VAN HELMONT.

La thérapeutique de Van Helmont est déduite de sa pathologie générale. Naturiste autant qu'Hippocrate, il s'applique d'abord à pénétrer les intentions ou efforts de la vie, mais il est loin de s'endormir dans l'expectation. *Medicus est minister, rector et herus prepotens*, dit-il. Il use de deux méthodes différentes : aux causes spécifiques il oppose des médicaments spécifiques : le soufre, le mercure, les alcalins à la gale, aux ulcères syphilitiques, à la lithiase. Les médications morale, sudorifique, excitante,

sédative, diurétique, etc., constituent sa méthode rationnelle. La folie, les fantômes de l'imagination dans la peste et toutes les formes de l'hypochondrie sont combattus par les moyens moraux. Les affections spécifiques qu'il ne peut combattre avec des antidotes, telles que la peste et la fièvre sont traitées par des remèdes qui favorisent l'élimination des matières hostiles et soutiennent les forces vitales. Les irritations locales dans l'asthme, la pleuritis et la néphritis sont apaisées par les médicaments sédatifs et diurétiques. Le régime devient, dans ses mains, non-seulement un secours puissant dans la convalescence des maladies graves ou pendant le cours de celles qui reposent sur un fond de débilité, mais il est l'élément essentiel du traitement de la podagre, de la lithiase, de la peste, etc. Médication spécifique, rationnelle, et régime qui, mis au service des réelles indications vitales, constituent les vrais et essentiels principes de la thérapeutique, comme les préceptes hygiéniques que nous avons exposés plus haut émanent de la meilleure hygiène.

DEUXIÈME PARTIE.

INFLUENCE DES DOCTRINES MÉDICALES DE VAN HELMONT SUR LA SCIENCE ET LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE.

CHAPITRE PREMIER.

HIPPOCRATE ET GALIEN; ARISTOTE ET PLATON; PARACELSE ET FERNEL; OU ORIGINES DU VITALISME DE VAN HELMONT.

L'appréciation des doctrines médicales de Van Helmont et de leur influence sur la médecine, suppose l'étude préalable de leurs origines. Nous avons placé ces recherches entre la première et la deuxième partie de cette histoire, afin de les éclairer à la fois l'une et l'autre.

Au commencement du XVII[e] siècle, les œuvres d'Hippocrate et surtout de Galien et de Paracelse, de Platon, et surtout d'Aristote, étaient l'objet presque exclusif de l'enseignement médical et philosophique des Écoles. Loin de partager l'admiration commune, Van Helmont fut frappé, au contraire, de l'imperfection des ouvrages classiques; il eut assez de courage pour la signaler et les combattre jusqu'à la fin de sa vie. Son esprit critique ne fut pas troublé par la violence de la lutte; il discerna, dans chaque auteur, le vrai du faux, ou du moins ce qui lui parut tel, et se fit ainsi des armes aux dépens de ses ennemis. Ce butin, si chèrement conquis, devint dans ses mains une doctrine dont il serait injuste de lui reprocher les origines, tant le sceau dont il l'a marquée est original. Mais ce serait se tromper que de croire le génie humain capable de créer, de toutes pièces, une aussi grande conception, et l'erreur serait d'autant plus grave qu'on ne

pourrait distinguer, dans l'histoire des doctrines médicales, la part de progrès qui revient aux devanciers de Van Helmont.

Dès l'antiquité les philosophes et les médecins se disputèrent l'étude de l'homme : les premiers, presque exclusivement spéculateurs, provoquèrent la réaction personnifiée dans Hippocrate; aux purs métaphysiciens succéda Aristote, qui saisit, de ses puissantes mains, le drapeau de la philosophie pour le planter dans le terrain de l'observation et de l'expérience. Quoique profond naturaliste, il fut compromis aux yeux des savants par son génie encyclopédique et par Galien. Galien, esprit peu original et peu critique, mais curieux, intelligent et versé dans la philosophie, revêtit l'hippocratisme de la métaphysique péripatétitienne. Ce pastiche satisfit à la fois les philosophes et les savants qui crurent se comprendre et se grandir, et ce leurre de vanité trompait encore tout le monde quand Van Helmont en exprima hautement son indignation. Il vengea Hippocrate des travestissements dont il était victime, en livrant au ridicule les oripeaux de Galien.

Le père médical de Van Helmont est donc Hippocrate. Parenté qui lui pèse toutefois, qu'il n'invoque jamais que comme témoignage et qu'il répudierait volontiers. Vivant dans la retraite, il aime l'isolement jusque dans l'histoire. Son vitalisme, du reste, n'est pas tout entier issu de l'hippocratisme. En effet, l'*énormon,* l'esprit vital, le consensus de tous les organes, l'unité et l'identité du principe de vie dans l'état de maladie comme dans l'état physiologique; toutes les affections rapportées à ce principe, les rapports de la vie avec l'air et les aliments, comme avec les causes morbifiques et les remèdes, les indications tirées des mouvements spontanés de la nature; tout cela était un précieux héritage, mais manquait de précision. La vie était plutôt induite que démontrée par l'analyse de son essence. Le souffle vital est plutôt une métaphore qu'une réalité. Le consensus vital est un fait d'observation et non la conséquence de l'unité et de la multiplicité de l'archée. La symptomatologie n'est qu'un tissu de phénomènes reliés par une opinion et non par une force saisissable. L'action des causes occasionnelles, des agents thérapeutiques et des aliments sur la vie, est phénoménalement établie, mais non dynamiquement démontrée.

Grâce à son commerce avec Aristote, Van Helmont rendit la vie aussi évidente et aussi substantielle que la lumière. Il réfuta les prétentions de sa logique et réduisit, à leur nombre exact et à leur valeur réelle, les causes que le stagyrite s'était plu à multiplier en les surchargeant de leur instrument, la matière, et de leur but ou finalité. Mais, sous ces erreurs d'un esprit éminemment analytique se trouvaient des vérités qui s'imposèrent à Van Helmont. Il accepta la définition des entéléchies, leur nature éthérée, leurs essences spécifiques aussi nombreuses que les êtres animés, l'identité de substance des forces physiques et des forces vivantes; l'échelle des métamorphoses du principe vital, l'alimentation de la vie par la vie potentiellement contenue dans les aliments, l'adéquation de l'intelligible et de l'intelligence, la conformité de nature de la sensibilité avec les causes qui l'impressionnent, de l'éther vital, par exemple, avec la lumière et jusqu'à la distinction de l'âme sensitive et périssable, et de l'âme intellectuelle ou impassible et immortelle.

Il manquait à la dynamique d'Aristote l'idée qui copie les types spécifiques et façonne les types individuels, l'intelligence inconsciente, instinctive qui informe la substance éthérée suivant un modèle déterminé. Les architypes de Platon devinrent pour Van Helmont l'œuvre de la procréation et de la conservation; artistes qu'il identifia avec la force vitale dont ils devinrent une des facultés, idée et force auxquelles il donna l'unique dénomination d'archée. Il accepta également de Platon et d'Aristote la distinction de la notion empirique de la science proprement dite, ou connaissance des principes, et la commune origine ou substance de la vérité et de l'esprit.

A la fois prévenu contre les entraînements de l'empirisme et les égarements de l'idéalisme et des vaines spéculations, Van Helmont découvrit bientôt l'inanité du galénisme; assemblage informe des doctrines d'Épicure, d'Aristote et de Platon, sa nature hétéroclite lui rappela la chimère de la fable. Il traita de supercherie et de mensonge, ce qui n'était qu'impuissance, et sa sévérité envers Galien fut égale aux maux qu'il lui imputa. Van Helmont oublia que le galénisme était un système erroné il est vrai, mais nécessaire, ne fût-ce que pour préserver l'avenir de ses excès; qu'il fallait

qu'il existât, car toute vérité, avant d'être définitivement acquise, doit subir l'épreuve des dernières objections, voire même des plus vaines hypothèses. Il le dénonça comme un piége tendu à la crédulité et mit à nu son mécanisme et ses trucs, imitations maladroites de la vie. Il poursuivit la pituite et la bile dans tous leurs déguisements; jeta au vent leur vestiaire et blessa à mort l'humorisme avec l'arme de l'ironie. Toutefois, s'il dévoila les efforts impuissants d'un système qui veut expliquer la physionomie multiple de la vie en multipliant les ressorts; s'il repoussa comme une superfétation, les esprits animaux et l'esprit naturel, il en conserva le principe en les absorbant dans l'unité de l'esprit vital.

Van Helmont quitte l'antiquité païenne avec le plus souverain mépris, mais non pour ce qu'il lui emprunte et rencontre au seuil de son siècle, dans Paracelse, un galéniste attardé. Galéniste singulier qui brûle les écrits dont il va s'inspirer. A la mécanique et à la spéculation traditionnelle, Paracelse ajoute les rêveries de la cabale et les prétentions de l'alchimie. Malgré quelque estime pour lui, Van Helmont ne partage pas ses idées sur les sympathies et les antipathies des astres pour l'homme aux diverses phases de la vie; il persiffle ses théories sur le tartre et repousse les dangereuses prétentions de sa pyrotechnie au nom des vertus naturelles des plantes. Il défend le vitalisme contre les empiétements d'une science qui n'a cessé, en raison, il est vrai, de son importance et de ses services, de prétendre à l'autocratie de la médecine. Mais toujours exact, sinon mesuré dans sa critique, il est séduit par le rôle chimique des ferments; il devine la vie sous leurs formes en apparence inorganisées, les introduit dans le domaine physiologique et leur donne la mission importante et réelle d'opérer les métamorphoses organiques; éclectique comme la vérité, il prend à l'alchimie les agents diurétiques, diaphorétiques, absorbants, spécifiques, etc.; il grossit, enfin, sa fortune des dépouilles d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, de Galien et de Paracelse, tout en se plaignant de leur pauvreté. Fernel, par une faveur singulière, est excepté du troupeau que Van Helmont poursuit de ses sarcasmes. C'est que le médecin français, à peu près libre des préjugés astrologiques et alchimiques de son temps et nourri de la moelle de la médecine et de la philosophie ancienne

offre à Van Helmont, comme on va voir, la pure substance de sa doctrine.

Fernel ne prête pas à Aristote, ainsi que l'avait fait le médecin de Vilvorde, la confusion de la forme informée ou considérée comme effet avec la forme causale ou informante. Il distingue la matière sensible de la substance qui échappe aux sens et constitue les essences substantielles quand elle est sous des formes spécifiques. De là deux mondes contenus l'un dans l'autre, formés ou figurés l'un par l'autre, le monde physique ou sensoriel, et le monde éthéré ou intellectuel. Le premier organe du second; l'un représentant l'âme, l'autre le corps. Tout être a donc une essence qui est son âme; c'est elle qui transmet la vie. Elle existe dans l'œuf d'où doivent sortir les générations. N'est-il pas plus clair que la lumière, lisons-nous, qu'il est du pouvoir de l'œuf que du même œuf sorte le poussin universel ? Où est donc cet artiste extérieur qui sculpte la forme du poussin dans l'œuf? *An non luce clarius ex ovi potentia existere, ut ex eodem ovo pullum universum? Ubi extrarius ille tum opifex est qui ovo suam insculpat formam* (1). Chaque terre comme chaque être a ses produits propres, toute terre ne porte pas toutes choses : *Non omnis fert omnia tellus.* Virgile en a donné la raison; c'est que la nature est sous le sol :

Quippe solo natura subest.

L'homme engendre l'homme, de même que le cheval est engendré par le cheval. Ce qui fait que les semences sont fécondantes, c'est l'esprit qui est contenu en elles et dans le corps spumeux : *Quod facit ut fœcunda sint semina est spiritus qui in semine spumosoque corpore continetur.* La nature qui est dans l'esprit répond, proportionnellement, à l'élément des étoiles. *Natura quæ in spiritu est proportione respondens elemento stellarum.* Cette force céleste diffuse dans le monde entier, pénètre jusque dans les retraites les plus cachées de la terre et traverse les corps les plus denses et même les plus solides : *Vis illa cœlestis in totum diffusa mundum in abditissimos usque terræ recessus penetret subeatque densissima quoque et solidissima corpora.* Les animaux et les espèces

(1) *I. O. Fernelii ambiani de abditis rerum causis, etc.* Edit. postrema. Parisiis, 1560. Lib. I, p. 94.

diverses s'alimentent comme d'une âme de cette chaleur vivifiante dont tout est plein en quelque sorte : *Caloris animabilis ut animæ quodam modo plena sunt omnia.* Les forces constitutives de l'homme sont empruntées à la semence, à la terre et au ciel. C'est la grande et profonde doctrine aristotélique traduite en vers sublimes par Virgile dans le deuxième livre des Georgiques.

Vere tument terræ et genitalia semina poscunt,
Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ, descendit, et, omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore fœtus.

Les traducteurs les ont si mal compris que nous en donnons le sens littéral. Au printemps, les terres se gonflent et demandent des semences génératrices; alors, l'éther, père tout-puissant, descend avec les pluies fécondantes dans le sein de son épouse joyeuse, et grand, mêlé à ce grand corps, il en nourrit tous les fœtus. Le poète a parfaitement distingué l'acte générateur de l'éther de son rôle alimentaire; doubles fonctions d'un même agent qui nourrit le fœtus après l'avoir engendré. Dualité et unité qui rapprochent en les séparant la reproduction de l'espèce et le développement de l'individu et qui permettent de saisir combien peu diffère l'accroissement individuel de sa multiplication; combien l'édification d'un être ressemble à la perpétuation de l'espèce. L'analogie est telle qu'il est aussi vrai de dire que la première cellule d'un viscère ou organe quelconque produit toutes celles qui constitueront le même viscère ou organe parvenu à l'apogée de son évolution, qu'il est incontestable qu'un seul œuf contient en puissance ou peut produire toute l'espèce. Le foie, par exemple, est à son élément anatomique primordial ce qu'est le *poussin universel* à l'œuf d'où il provient. L'éther est, en un mot, comme le disent Aristote, Virgile et Fernel, le père tout-puissant qui féconde et nourrit. Conséquemment le précurseur français de Van Helmont, Fernel, a pu dire : la force qui nous forme sera un Dieu, ou, certainement, une force divine; divine aussi est celle qui nous régit et qui modère en nous les fonctions : *aut deus, aut certe divina erit, vis illa nostri conformatrix, divina etiam est ea quæ*

nos regit et quæ fonctiones moderatur in nobis. Les organes sont ses instruments, d'où il suit deux genres de maladies, celles du corps et celles de toute la substance : *Totius substantiæ.* Les dernières sont les affections pestilentielles, malignes, contagieuses, dont les principes, comme certains poisons et agents thérapeutiques, affectent tout l'organisme. Le génie de ces maladies est spécifique, car elles ne sont pas subordonnées aux saisons comme les maladies ordinaires ; il est donc nécessaire qu'une cause plus cachée et particulière existe et que l'air lui-même soit souillé comme par un venin spécial : *Necesse igitur fuerit abditiorem causam et peculiarem esse ipsumque aërem peculiari quasi veneno inquinari.* Dans les germes des venins, des virus, etc., est un esprit qui s'infuse dans le sang, les humeurs, et souille de la contagion toute la substance : *Intro subiens spiritus sanguinem, humores totamque substantiam contagione labefactat.* Les passions l'engendrent dans les animaux et l'homme. Dans la rage tout le chien est malade de la rage qui est une espèce de venin : *Totus canis in rabiem agatur, quæ veneni soboles est.* En nous peut s'engendrer spontanément une certaine corruption, qui non-seulement égale la virulence du venin, mais devient elle-même venin tout entière : *In nobis corruptionem quamdam sponte gigni posse quæ non modo veneni virus æquat sed et ipsa tota venenum fit.* Autant les venins et virus sont hostiles à la substance vitale, autant les aliments nous sont familiers et amis ; ils sustentent les forces et entretiennent le corps sans cesse en mutation, ils doivent leurs propriétés alibiles à la vie qui est en eux. Rien ne peut nourrir qui n'ait soi-même été nourri et ne soit doué de vie : *Nihil quicquam alere potest quod non ipsum etiam alatur sitque vita præditum.* Il en est des remèdes comme des aliments et des matières vénéneuses et virulentes, ils sont sympathiques ou antipathiques ; ce sont des arcanes que la nature a voulu nous faire admirer plus que connaître : *Sunt arcana quæ natura nos mirari potius quam scire voluit.* Le talent du médecin est de découvrir les antidotes ; il doit opposer les espèces antagonistes et non chercher à les transformer les unes dans les autres à la manière de ceux qui cherchent la pierre philosophale. Comme chaque venin et maladie constitue une espèce, ainsi chaque espèce est un

antidote : *Ut sua cujusque veneni et morbi species, ita cujusque sua est antidotus*. Pour découvrir les arcanes, il faut secouer toute paresse, expérimenter les qualités premières et secondes, bien observer leurs effets et les contrôler par la pratique des meilleurs auteurs.

Ces préceptes thérapeutiques, la spécificité des remèdes et l'antagonisme des maladies (dont la vaccine est une application), l'action dynamique, quoique fort différente des agents curatifs, morbifiques, et des aliments sur la substance vitale, la présence d'un venin ou cause cachée particulière dans l'air qui communique les affections malignes pestilentielles, génie spécial qu'il ne faut pas confondre avec les vicissitudes atmosphériques; les maladies du corps distinguées de celles de toute la substance, c'est-à-dire de la vie même, en un mot l'essence du vieux dogme médical aussi bien que les principes formulés par Aristote sur l'alimentation de la vie par la substance vivifiante contenue dans les aliments, la sustentation des forces vitales par les forces terrestres et célestes; la génération effective par l'esprit invisible contenu dans la semence, l'éther et la matière, l'âme et le corps, le sensible et l'intelligible, tout ce que la médecine et la philosophie ancienne avaient produit de plus vrai, de plus élevé et de plus fécond, avait reçu la sanction du grand esprit de Fernel quand Van Helmont le soumit au creuset de son génie. Mais, mieux que ses devanciers, il analysa l'essence des espèces, c'est-à-dire l'idée et la force identifiées qui constituent leur âme, et applique à la physiologie, à la pathologie générale, à la pharmaceutique, à la nosologie spéciale et à la thérapeutique, la dynamique vitale, terrestre et céleste, dont il fit l'objet des sciences naturelles, parce qu'elle est la science des causes; et personne, avant lui ni de son temps, ne mit au service de ses recherches une méthode philosophique aussi exempte des défauts de l'empirisme, de l'idéalisme et de la dialectique, c'est-à-dire un instrument aussi parfait. C'est pourquoi *l'Ortus medicinæ* est bien au-dessus de l'œuvre de Fernel. Le *Traité des causes cachées* n'est qu'un inventaire fait au XVIIe siècle des plus précieux legs de l'antiquité; Van Helmont, plus original, en a tiré le vitalisme, démontré, pour la première fois depuis Hippocrate, avec de si fortes preuves scientifiques et pratiques.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DE VAN HELMONT A STAHL.

Entre Van Helmont et Stahl s'écoule environ un siècle rempli par deux courants distincts : l'un, calme et uniforme, est celui des cliniciens ; l'autre est le torrent des sectaires. Le premier glisse, en la caressant sur la digue de l'animisme, obstacle irritant pour le second, dont les flots se soulèvent et se précipitent pour venir un instant écumer devant la barrière du vitalisme de Montpellier.

§ Ier.

SYSTÉMATIQUES.

SERVET, BORELLI, BOERHAAVE, WILLIS, F. HOFFMANN.

Tous les systèmes médicaux du XVIIe et du XVIIIe siècle reposent sur les esprits vitaux transportés de la philosophie dans la médecine par Galien ; tradition recueillie et professée par Actuarius au XIIIe siècle et renouvelée avant Van Helmont par Servet, dans sa thèse : *Christianismi restauratio, etc.,* qui, heureusement, échappa aux flammes du bûcher où fut brûlé vif son auteur. Il y a dans les pages mêmes où se trouve pour la première fois décrite la circulation du sang à travers les poumons, une si bonne théorie de l'hématose et de l'innervation, théorie qualifiée de songe de malade, *ægri sommia,* par M. Flourens, le rôle physiologique de l'air, inconnu de Van Helmont, y est si bien exposé, qu'il nous a semblé indispensable de placer cette lumière au commencement de la revue des systèmes qui tous ont pour moteurs les esprits vitaux.

Il faut comprendre, lisons-nous, la génération substantielle de l'esprit vital lui-même, qui est composé et nourri de l'air inspiré et du sang le plus subtil : *Intelligendâ substantialis generatio ipsius, vitalis spiritus, qui ex aëre inspirato et subtilissimo sanguine componitur et nutritur* (1). Cet

(1) *Histoire de la découverte de la circulation du sang*, par M. P. FLOURENS. Paris, 1857, p. 265.

esprit tenu élaboré par la force de la chaleur est, par sa couleur vermeille et son pouvoir igné, comme une vapeur lumineuse exhalée du sang le plus pur, ayant en elle la substance de l'eau, de l'air et du feu : *Est spiritus tenuis, caloris vi elaboratus, flavo colore, igneâ potentiâ ut sit quasi ex puriori sanguine lucidus vapor, substantiam in se continens aquæ, aëris et ignis.* L'hématose si bien décrite, préparée par les poumons, s'achève dans tout le corps, grâce au ventricule gauche par qui l'esprit vital est répandu dans les artères : *Ille spiritus vitalis a sinistro cordis ventriculo in arterias totius corporis deinde transfunditur.* Il est ensuite mêlé dans l'artère veineuse elle-même à l'air inspiré et (de nouveau) purgé, par l'expiration, de ses fuliginosités : *Deinde in ipsa arteria venosa inspirato aëre miscetur, expiratione a fuliginis repurgatur.* Les phénomènes physiologiques et chimiques de la respiration ne peuvent être mieux analysés et interprêtés; il n'y manque que les noms d'oxygène et d'acide carbonique. La métamorphose se complète dans le cerveau à l'origine des nerfs dans le réseau capillaire. Là, l'esprit vital devient esprit animal, lucide, jaillit et rayonne comme d'un foyer, par les nerfs, dans les yeux et les autres organes des sens : *Velut fonte, lucidus animus spiritus, veluti radius, per nervos effunditur in oculos et alia sensoria organa.* La question des courants, aussi bien dans les nerfs que dans les conducteurs du calorique et de l'électricité est loin d'être jugée. Mais l'innervation et sa dépendance immédiate de l'hématose sont des faits incontestables. La parenté de toutes choses est enfin tirée de leur forme substantielle qui est la lumière et de sa manière même spirituelle d'agir dans chaque chose : *Cognatio est ex omnium substantiali formâ quæ lux est et ex spiritali ipso in singulis agendi modo.* Premier mot des philosophes anciens et dernier mot de la science.

Évidemment tout cela n'est pas un tissu de rêves, mais autant d'intuitions de génie. Servet devance la chimie dans la connaissance des rapports de l'oxygène avec le sang et de l'hématose avec l'innervation, comme Van Helmont la devança par sa théorie des ferments et le rapprochement qu'il fit de leur action avec les nombreuses métamorphoses organiques si justement qualifiées de digestions, conceptions aboutissant à la commune

parenté de tous les agents avec la lumière et qui sont la synthèse presque immédiate de vérités lentement et péniblement induites des faits depuis leur révélation pour ainsi dire par Servet et Van Helmont.

A peine dégagés des nuages de la métaphysique et du mysticisme, et substantiellement déterminés, les esprits vitaux furent privés de tous leurs pouvoirs naturels, hormis de la faculté de communiquer le mouvement. Les physiciens, les mécaniciens, les mathématiciens, et les physiologistes eux-mêmes du XVIIe siècle ne virent en eux que des esclaves destinés à tourner la meule de l'organisme dont les savants se firent les ingénieurs. La circulation venait d'être découverte; les hydrauliciens lui demandèrent d'expliquer tous les phénomènes physiologiques et pathologiques. Borelli se représenta les muscles et tous les organes gorgés de sang par les vaisseaux, et ce liquide mis en ébullition par la chaleur propre des esprits vitaux, transmis du cerveau à toutes les parties à l'aide des nerfs. Les fulgurations intermittentes de l'âme sensitive déterminaient des dilatations du sang, entraînaient la contraction musculaire ou systole; aux intermittences correspondaient le relâchement ou diastole du cœur. Ainsi s'expliquaient les sécrétions et toutes les fonctions; les obstructions vasculaires devinrent les lésions communes aux fièvres, à toutes les affections aiguës et aux maladies chroniques.

Ardent propagateur de ce système, Boerhaave, pour enlever tout obstacle à l'immixtion des esprits avec les fluides de l'économie, les fit circuler avec eux et ne fit qu'un seul circuit des nerfs, des vaisseaux sanguins et des lymphatiques. « Le fluide qui a été filtré au travers de la substance corticale, dit-il, est poussé continuellement par l'action du cœur et des artères dans les nerfs, et au moyen de canaux nerveux dans toutes les parties du corps : circulation aussi réelle et aussi constante que celle du sang et de la lymphe... Cette humeur est si simple, si mobile et si parfaitement volatile, qu'on l'appelle l'esprit nerveux, lequel se divise en naturel, vital et animal. Mais comme la sécrétion des esprits n'est jamais interrompue, qu'il s'en refait toujours de nouveaux pour réparer ce qui s'en perd ou s'en consume, il paraît que ceux qui ont entièrement rempli leur emploi, passent des derniers filaments des nerfs dans les petites veines

lymphatiques; de là ils sont portés dans d'autres veines un peu plus grandes, puis dans les vaisseaux lymphatiques communs d'où ils se rendent au cœur par les veines sanguifères, et ainsi ce fluide subtile circule incessamment dans les vaisseaux, comme les autres humeurs (1). » Cette mécanique grossière où les esprits étaient multipliés et assimilés à des liquides, n'était au fond que du galénisme. Le liquide et les vaisseaux nerveux dont parle Boerhaave sont une hypothèse gratuite, comme la circulation imaginaire de la pituite cérébrale. Le nouveau dogmatisme avait emprunté un air de précision aux mathématiques qui ne pouvaient que le compromettre, car, s'il est vrai, comme le dit Van Helmont, que l'homme ne mesure pas la nature, *homo non metitur naturam,* mais qu'elle dépasse sa mesure ; *Sed ipsa se,* il était évident, *à fortiori,* que de pures spéculations ne pourraient prétendre à l'exactitude des chiffres. Ce système, à vrai dire plus physique que physiologique, n'eut de crédit que celui qu'il tint de Boerhaave et des esprits vitaux.

Boerhaave se préoccupa plus des canaux et des fluides de l'organisme que de ce qui les met en jeu ; Willis, au contraire, plus chimiste que physicien, accorda, quoique savant anatomiste, plus d'importance aux agents qu'aux organes. Il ne regarda pas les esprits vitaux comme une sécrétion cérébrale, mais comme le produit des réactions opérées entre les solides et les liquides de l'encéphale par l'intermédiaire des ferments. Les causes morbifiques et les remèdes agissaient, suivant lui, chimiquement sur les esprits, desquels dépendaient les lésions organiques. Dans ce système où la vie était identifiée avec les forces chimiques, l'âme ne jouait qu'un rôle passif.

Les droits de la physiologie furent revendiqués par F. Hoffman. Voici ce que j'entends par la vie, écrit cet auteur : « c'est un mouvement de circulation du sang et des autres humeurs produit par la systole et la diastole du cœur et des artères, ou pour mieux dire, de tous les vaisseaux, de toutes les fibres, entretenus par l'abord du sang et des esprits et qui, au moyen des sécrétions et des excrétions, préserve le corps de toute corruption et entretient les fonctions de toutes les parties. La circulation est, en effet,

(1) *Institut de médecine*, trad. de Lamétrie.

un mouvement vital qui préserve le sang de la putréfaction à laquelle il est entièrement sujet. C'est d'elle que dépendent la chaleur, les forces, l'agilité, la fermeté, la tension.... C'est d'elle que dépendent les différentes inclinations des hommes, les mœurs, les qualités de l'esprit et même la sagesse et la folie.

« Le but de la médecine est de maintenir ou de ramener la circulation en équilibre. La cause des mouvements du cœur est le principe éthéré sécrété par le cerveau et mêlé au sang.

« Toutes les fibres dont les parties organiques sont composées, ont naturellement beaucoup de ressort, lequel, étant bandé par l'influx des liqueurs, non-seulement se resserre et se remet en même état, mais encore passe d'un point de resserrement trop considérable à l'état où il doit être naturellement, et réciproquement. Ainsi la machine du cœur est le mouvement perpétuel cherché vainement depuis un temps si considérable, car le sang meut le cœur qui donne le mouvement au sang et par cette mécanique la cause produit un effet d'où dépend la reproduction de la cause même (1). »

Quand la tension des vaisseaux transmise aux tissus est au-dessus de la normale, elle constitue l'état spasmodique, dans le cas contraire c'est l'atonie. De là deux genres de maladies auxquels correspondent deux catégories de remèdes : les antispasmodiques et les toniques.

Ainsi donc, une fois le branle donné au cœur par le principe éthéré sécrété par le cerveau et mêlé au sang, Hoffman rentre dans l'hydrostatique avec Borelli et Boerhaave. Toutes les fonctions et dispositions physiques ou morales, comme toutes les maladies, résultent des variations de l'équilibre circulatoire. Le sang n'échappe même à la putréfaction que grâce au mouvement qui est la cause de la chaleur vitale. Les solides sont réduits aux seules propriétés élastiques. Dans ce système, où les oscillations du cœur et de l'organisme rappellent celles du pendule, la pathologie est simplifiée ainsi que la thérapeutique par cette dichotomie où les organes et le sang ne sont susceptibles que de deux sortes d'altérations; mais cette division arbitraire, pastiche de l'ancien méthodisme, méconnaît complétement les facultés multiples de la vie et fait de l'homme un automate à ressort.

(1) *Médecine raisonnée d'Hoffman*, trad. BRUHIER, Paris, 1739. — Préface.

Les systématiques descendent de Galien et de Thémison; les doctrinaires sont de la lignée d'Hippocrate. Les premiers, vêtus de la livrée des sciences occultes au XVIe siècle, ne la quittèrent, le siècle suivant, grâce aux efforts émancipateurs de Van Helmont, que pour accepter le nouveau despotisme de la circulation d'Harvey. Ils empruntèrent au médecin de Vilvorde les esprits, princes de sa monarchie vitale, pour les mettre au service de leur vision hydraulique. Les organes usurpèrent ainsi les droits des agents qui les forment et qui les animent. La vie ne fut plus qu'une force aveugle, un simple moteur, et la tradition si heureusement renouée par Van Helmont eût été compromise sans le concours des cliniciens. Les systématiques représentent la jeunesse de l'esprit humain : leur imagination s'allume à toutes les nouveautés scientifiques, philosophiques ou religieuses; ils subissent les lois et les caprices de la mode dans le monde des idées. Les praticiens, au contraire, semblent être la raison humaine parvenue à maturité. Éclairés par l'expérience, ils se passionnent difficilement; aussi lents à se détacher d'une opinion que lents à accueillir une idée nouvelle, ils sont surtout conservateurs. Moins aventureux que les premiers et plus hardis que les seconds, Van Helmont ne fut suivi ni des uns ni des autres. Mais les continuateurs d'Hippocrate s'éloignèrent moins de lui que les modernes galénistes, comme on va le voir par Sydenham.

§ II.

CLINICIENS.

SYDENHAM.

L'histoire a fait de Sydenham la personnification de la médecine clinique dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Ce jugement équitable nous permettra de ne chercher que dans ses œuvres le progrès accompli par la médecine pratique, depuis Van Helmont jusqu'à lui. Mais autant la gloire du médecin anglais nous apparaîtra légitime, autant éclatera l'injustice dont le médecin de Vilvorde a été l'objet. Car, s'il y avait grand mérite à faire une bonne application du naturisme et de l'induction, il y en avait un

bien plus grand, surtout au temps de foi absolue en l'autorité, à aller plus loin qu'Hippocrate dans la science de la vie et à voir plus juste que Bacon dans la science des méthodes philosophiques.

Sydenham expose ses principes avant de commencer ses admirables descriptions nosologiques; nous procéderons comme lui et choisirons parmi les maladies dont il s'est occupé les fièvres, la peste et la goutte, afin que le parallèle de ses doctrines avec celles de Van Helmont repose sur les mêmes espèces.

« Il est nécessaire, pour l'avancement de la médecine, lisons-nous, 1° d'avoir une histoire ou description de toutes les maladies, la plus exacte et la plus fidèle qu'il est possible; 2° d'avoir une méthode sûre et constante pour les traiter... En premier lieu il faut réduire toutes les maladies à des espèces précises et déterminées avec le même soin et la même exactitude que les botanistes ont fait dans leurs traités sur les plantes. En second lieu, celui qui voudra donner une histoire des maladies, doit renoncer à toute hypothèse et à tout système de philosophie... Par quel autre moyen pourrait-on découvrir les causes morbifiques qu'il s'agit de combattre ou trouver les indications curatives, si ce n'est dans une connaissance claire, distincte des symptômes particuliers? La plupart des auteurs n'ont regardé les maladies que comme des productions confuses et irrégulières d'une nature affaiblie et déconcertée... J'ai pensé plusieurs fois que si je connaissais parfaitement l'histoire de chaque maladie, je serais toujours en état de la guérir, parce que ses différents phénomènes me montreraient la route que je dois tenir... C'est par de tels moyens que l'incomparable Hippocrate est arrivé à un si haut point de réputation... Aussi ne demande-t-il au médecin que de secourir la nature lorsqu'elle tombe, de la retenir lorsqu'elle s'égare, et de la ramener dans le cercle qu'elle vient d'abandonner... La médecine, sur le pied qu'elle s'exerce aujourd'hui, est plutôt un art de discourir que de guérir, n'étant appuyée que sur de vains systèmes... Les causes éloignées dont la recherche fait l'unique occupation de ces hommes curieux qui, par de vaines spéculations, se flattent de pouvoir les découvrir sont entièrement incompréhensibles et impénétrables; les causes prochaines et conjointes ou immédiates étant les seules que nous pouvons connaître, sont

aussi les seules qui peuvent nous fournir des indications curatives...Toute maladie spécifique est une affection qui provient d'une exaltation ou altération spécifique de quelqu'une des liqueurs du corps animé... On peut comprendre, sous ce genre, la plupart des maladies qui gardent un type constant et uniforme. En effet, la nature, en les produisant et en les terminant, ne suit pas moins une méthode fixe que lorsqu'elle produit des plantes ou des animaux. A l'exception d'un très-petit nombre, les espèces des maladies dépendent des humeurs qui les produisent... Quoique la méthode me paraisse entièrement convenable dans le traitement des maladies aiguës, parce que la nature emploie toujours quelque évacuation pour les guérir, il serait à souhaiter qu'on pût guérir les maladies plus promptement au moyen des spécifiques, s'il était possible d'en trouver... Un vrai médecin est celui qui guérit radicalement une maladie chronique, en détruisant, par un remède particulier, l'espèce de la maladie... Nous n'avons de vrai spécifique que le quinquina, à moins qu'on ne prouve que le mercure a guéri la vérole, sans exciter la salivation. Je regarde les plantes comme la plus excellente portion de la matière médicale ; et c'est dans le règne végétal qu'il y a le plus d'espérance de pouvoir découvrir les remèdes spécifiques...Je n'ai pas eu le bonheur de faire dans cette matière aucune découverte que je puisse proposer au public... La médecine pratique consiste plutôt à connaître les véritables indications qu'à imaginer des remèdes propres à les remplir. Tout ce qui est utile est nécessairement bon : Hippocrate employant l'usage du soufflet pour guérir la colique n'a pas moins rendu service à la médecine, que s'il avait rempli tous ses ouvrages de vaines formules... En donnant l'histoire et la curation des maladies aiguës, je vois bien que je vais livrer, à des esprits paresseux et ignorants, tout le fruit d'un travail assidu de corps et d'esprit, que j'ai essuyé pendant la meilleure partie de ma vie ; et je connais assez la méchanceté de notre siècle pour n'espérer d'autre récompense de mon travail que des reproches et des injures ; mais tout cela m'est égal, ce n'est pas ici-bas que j'attends ma récompense (1). »

La méthode de Sydenham est celle des naturalistes : il fuit également

(1) *Médecine pratique* de THOMAS SYDENHAM, trad par A.-F. JANET.

les systèmes philosophiques et les hypothèses, et se borne aux descriptions nosologiques. Les maladies étant des espèces, il pense que leur histoire doit fournir des indications au médecin dont le rôle se borne à secourir la nature. Le chiffre des espèces morbides varie en raison du nombre des altérations humorales, altérations produites par des causes matérielles, dites prochaines, les seules qu'on puisse connaître. Les maladies spécifiques reconnaissent des causes spécifiques et réclament un traitement spécifique; mais les remèdes de cet ordre sont rares. Il ne faut pas, toutefois, reculer devant la difficulté de leur recherche, ni mépriser aucun moyen de guérison. En attendant que la science possède des antidotes pour toutes les maladies, le médecin doit se borner à la thérapeutique rationnelle des indications.

Van Helmont admet aussi les espèces nosologiques, les causes spécifiques, les médicaments du même nom et les médications rationnelles; mais sous cette analogie de principes se cachent de profondes différences. Quoique ennemi des systèmes spéculatifs, les apparences phénoménales ne constituent pas, pour lui, la science. Il cherche, sous les symptômes, l'essence vitale, et sous les causes extérieures le principe de leur action. La maladie n'est à ses yeux, ni une altération du sang, ni une lésion des solides, c'est une modification morbide de la vie dont les troubles organiques sont les effets. Sans doute, dans beaucoup de cas, le traitement sera le même, qu'on tire les indications des phénomènes pathologiques ou de l'état des forces vitales, parce qu'ils sont ordinairement dans une étroite corrélation; mais, quand il en est autrement, quand l'affection est latente ou à peine trahie par la prédisposition, qu'elle se manifeste dynamiquement comme dans les névroses, il faut bien avoir, devant l'esprit, ce qu'on ne peut mettre sous les yeux, à moins de renoncer à toute thérapeutique rationnelle. Sans la notion de l'essence vitale et la connaissance de ses rapports immédiats avec les causes physiques ou morales, le médecin, réduit à une étiologie grossière et à des indications matérielles, ne verrait et ne traiterait que les lésions organiques et leurs symptômes, langage habituel, mais non constant de la nature malade dont il serait l'interprète infidèle. Entre le naturisme de Sydenham et le vitalisme de Van Helmont

il y a la distance qui sépare l'effet de sa cause, les sens de l'intelligence, l'opinion, comme disait Platon, de la science. Mais, si l'horizon de l'observation est borné, si elle ne pénètre pas les arcanes, elle ne se perd pas dans les nues et n'est jamais fort éloignée de la vérité, parce qu'elle a toujours les yeux fixés sur les objets qui la contiennent. La nosologie spéciale de Sydenham en est la preuve.

Il écrit sur les fièvres des années 1661, 1662, 1663 et 1664 : « Le mouvement irrégulier du sang qui est la cause de la fièvre continue, ou qui l'accompagne, est excité par la nature, soit pour séparer une matière hétérogène et nuisible qu'il renferme, soit pour donner au sang quelque nouvelle disposition. Le terme général de mouvement me plaît davantage en cette matière que celui de fermentation ou d'ébullition, parce qu'il ôte toute occasion de chicane sur les mots. Quoi qu'il en soit, je ne veux point entrer dans de semblables disputes et comme les termes de fermentation et d'ébullition sont fort en usage chez les médecins modernes, je ne ferai point difficulté de m'en servir quelquefois pour expliquer plus clairement ce que j'ai à dire dans ce traité. Toutes les fièvres qui sont accompagnées d'éruption, montrent que le mouvement fébrile n'est excité par la nature, dans le sang, que pour en séparer une matière hétérogène et nuisible. Il me paraît aussi que le mouvement fébrile du sang ne tend souvent à autre chose qu'à procurer à ce liquide un nouvel état et une nouvelle disposition... comme lorsqu'il est arrivé quelque changement considérable dans l'air, la nourriture et les autres choses naturelles. Cette fièvre ne vient nullement d'une irritation causée par des particules vicieuses qu'on supposerait séjourner dans le sang. Cela ne doit pas surprendre davantage que la corruption et la puanteur que contractent certaines portions des aliments après qu'elles ont subi une altération considérable dans le corps, et qu'elles se sont séparées des autres... Lorsque j'ai affaire à des sujets dont le sang est faible, comme il est ordinairement chez les enfants, ou n'a pas une suffisante quantité d'esprit comme chez les vieillards, ou même chez les jeunes gens qui ont été longtemps malades, je m'abstiens de la saignée... Lorsque j'ai à traiter des malades dont le sang est spiritueux, comme il est d'ordinaire dans les jeunes gens vigoureux et

d'un tempérament sanguin, je commence par la saignée... J'ai toujours soin de ne pas donner de cordiaux lorsqu'il n'y a que peu ou point de sang tiré ou lorsque le malade est encore dans la vigueur de l'âge... Un tel sang est, lui-même, son propre cordial. Quant aux remèdes propres à aider la coction, je pense que la fièvre est l'instrument dont se sert la nature pour séparer les parties impures du sang d'avec les parties pures... Le défaut de purger après les fièvres d'automne produit un plus grand nombre de maladies que toute autre cause quelle qu'elle soit... Quand les malades restaient sans force et dans un abattement extrême, j'ai essayé de ranimer la chaleur des malades en faisant coucher des jeunes gens auprès d'eux, ce qui m'a très-bien réussi ; on comprend facilement qu'un corps sain et vigoureux transmet une grande quantité de corpuscules spiritueux dans le corps épuisé des malades... Je n'ai pas honte de faire mention d'un tel remède, quoi qu'il doive, peut-être m'exposer aux railleries de certains esprits fiers et hautains qui regardent, avec un souverain mépris, les choses communes... Les fièvres intermittentes diffèrent beaucoup des continues, et les unes des autres par rapport à leur espèce et leur nature. Mais en observant avec soin la méthode que la nature emploie d'ordinaire, pour débarrasser de la maladie, il faut se régler là-dessus afin d'achever la fermentation commencée, ou bien en découvrant la cause spécifique des fièvres, il faudrait les combattre par des remèdes efficaces et spécifiques. »

La division des causes fébriles naturelles et hétérogènes, les qualités indigestes des unes et des autres, le travail de fermentation ou de coction qui sépare les matières nuisibles, l'effort fébrile de la nature pour les éliminer, la tendance salutaire des maladies, et l'état des forces d'où découlent les indications thérapeutiques, tous ces principes tirés de l'observation par Hippocrate et transmis par la tradition avaient été épurés et rétablis par Van Helmont, quand Sydenham leur donna la sanction de son expérience. Quoi qu'il prît pour modèle le père de la médecine, il ne dédaigna pas les théories chimiques et vitales de l'Hippocrate de Vilvorde. Mais il était trop Baconien pour avoir une conception nette du vitalisme. Il ne sait, par exemple, comment qualifier le mouvement irrégulier du sang, il lui est indifférent de le comparer à une fermentation ou à une ébullition ; il ignore

s'il est l'effet ou la cause de la pyrexie; il lui suffit de savoir qu'il l'accompagne. Les esprits vitaux n'ont, sous sa plume, qu'une vague signification. La vie est pour lui la nature, c'est-à-dire un pouvoir mystérieux ou plutôt une sorte de fétiche dont les signes sont des ordres et dont l'essence lui est inconnue. En un mot, Sydenham est un naturiste et Van Helmont un vitaliste. Cette différence réelle et importante s'atténue parfois, mais jamais au point de disparaître.

Sydenham place, par exemple, dans l'atmosphère la cause spécifique de la peste, explique ses effets généraux par la viciation du sang, et essaie de la guérir en secondant les crises naturelles. Mais il ne sait pas distinguer les indications des abcès de celles de la sueur. Les altérations du sang et les symptômes sont, pour lui, toute la maladie. Il se préoccupe peu de leurs causes essentielles et ne les soupçonne pas; il ne connaît ni la peste morale ni les rapports de l'élément mental de la peste ordinaire avec l'affection vitale proprement dite. Toutefois, quoique incomplète, vague et trop humorale, sa doctrine offre, avec celle de Van Helmont, de frappantes analogies. Voici comment il s'exprime à propos des fièvres pestilentielles de 1665 et 1666 :

« Outre une certaine constitution de l'air qui est, en quelque manière, une cause générale, il faut encore une cause particulière, c'est-à-dire un miasme ou virus qui soit communiqué par quelque corps pestiféré, et qui soit reçu immédiatement et par une cause personnelle ou médiatement par un foyer, et si cela arrive pendant la constitution de l'air dont nous avons parlé, une petite étincelle produit bientôt un horrible incendie... La peste est une fièvre d'un genre particulier et qui vient d'une *inflammation des particules les plus spiritueuses du sang,* lesquelles, à raison de leur ténacité, semblent être proportionnées à la nature très-subtile de cette maladie. Si donc le virus particulier se trouve au plus haut point de subtilité, comme on voit dans le commencement et dans la force d'une constitution épidémique, il *dissipe,* tout à coup, *la chalèur naturelle,* et enlève promptement les malades... *La vapeur de la peste est beaucoup plus puissante et plus active que celle de l'érysipèle ; elle pénètre comme un éclair, par son extrême subtilité, les endroits du corps les plus reculés.* Elle

détruit tout à coup les esprits du sang et cause quelquefois une entière dissolution de cette liqueur, avant que la nature accablée d'un mal imprévu ait eu le temps d'exciter l'ébullition fébrile, qui est le moyen ordinaire dont elle se sert pour débarrasser le sang de ce qui lui est nuisible... » Oscillant entre la saignée, les sudorifiques et les alexipharmaques, il s'efforce de suivre, comme il dit, le penchant de la nature, mais sa thérapeutique est trop incertaine et il néglige trop le traitement moral pour qu'il puisse disputer à Van Helmont le nom d'*Hippocrates redivivus*.

Son traité de la goutte, qui est bien le meilleur de ses écrits, est justement admiré par l'exactitude de sa description. Cependant, comparé au traité correspondant de Van Helmont, si nous trouvons dans ce dernier une peinture moins détaillée des symptômes, nous y découvrons l'essentiel, c'est-à-dire la théorie de l'origine et de la nature de la podagre; théorie que Sydenham n'a fait que reproduire en l'affaiblissant et en l'altérant.

« La goutte, dit-il, attaque le plus souvent les vieillards qui, après avoir passé la meilleure partie de leur vie dans la mollesse, les plaisirs et la bonne chère, dans les excès de vin et d'autres liqueurs spiritueuses, étant ensuite appesantis par l'âge, ont abandonné entièrement les exercices du corps auxquels ils étaient accoutumés dès leur jeunesse... Le mal a été quelquefois augmenté par l'étude ou par une application qui détourne les esprits animaux et les empêche de fournir aux différentes coctions d'une manière convenable... La trop grande abondance de nourriture et les excès du vin corrompent les levains digestifs, précipitent les coctions, surchargent le sang d'une abondance excessive d'humeurs, causent des engorgements dans les viscères, affaiblissent et accablent les esprits animaux. La goutte n'attaque presque que les gens les plus robustes et du meilleur tempérament; mais cela n'arrive que quand le défaut de chaleur et l'épuisement ou l'affaiblissement des esprits ont occasionné le vice des digestions et l'accumulation des humeurs nuisibles... Ces humeurs crues s'accumulent dans le sang, y séjournent et y acquièrent une chaleur et une âcreté particulières, et comme les vaisseaux affaiblis et relâchés ne peuvent plus les contenir dans leur direction naturelle, elles se jettent sur les articulations et causent, dans les ligaments et le périoste, des douleurs très-violentes...

La nature dans cette maladie se débarrasse de la matière nuisible, et pour cela elle la dépose sur les articulations et la dissipe ensuite, par la transpiration insensible... d'où il suit que ni la saignée, ni les purgations, ni les sueurs ne réussissent jamais... On ne doit purger, dit Hippocrate, que les matières qui ont subi une coction suffisante et non pas celles qui sont encore crues... il faut principalement attaquer deux causes, la première est la cause *antécédente,* c'est-à-dire l'indigestion des humeurs produite par un défaut de chaleur et des esprits... la seconde est la cause conjointe, c'est-à-dire la chaleur et l'inflammation des mêmes humeurs lorsque, ayant séjourné trop longtemps dans le sang à raison de leur crudité, elles se sont *alcalinisées* et sont devenues âcres... Il en suit que l'indication principale consiste à rétablir les digestions à l'aide de remèdes fortifiant l'estomac... Je nomme digestifs tous ces remèdes... Les remèdes externes, tels que les moxas, ne sont que palliatifs. »

On sent sous ces phrases quelque chose de l'esprit de Van Helmont, mais cet esprit est voilé, faussé même dans ses principes et ses conséquences. Sa théorie des digestions et des indigestions est suivie, mais superficiellement, et infidèlement interprétée. Sans doute, la matière de la goutte résulte d'un vice de digestion, mais non d'une indigestion gastrique; la crudité des humeurs reconnaît une autre cause; les dépôts articulaires sont-ils alcalins et favorisés, dans le choix des organes, par le relâchement des tissus? Les digestifs sont-ils les véritables remèdes de la podagre? Il est évident que l'hérédité de cette affection chez les sujets même les moins robustes et menant la vie la plus ascétique est un problème au-dessus de la doctrine de Sydenham; elle est terre à terre; physique, chimique et humorale, sans force ni lumière vitale. Les symptômes et les lésions sont encore ici confondus avec l'essence de la maladie; l'acidité des humeurs n'est ni vue ni appréciée; la nature des concrétions et leur cause est méconnue si bien que les indications sont tirées de la faiblesse des organes digestifs, au lieu de l'être de la qualité des aliments et de la perversion vitale. L'observateur muni d'une saine doctrine s'égare donc quand il ne la comprend pas. Que serait-ce si, sans appui, il prétendait surprendre les secrets de la nature en se bornant à en épier les mouvements? il faut le fil

d'Ariane pour sortir du labyrinthe de la pathologie. Van Helmont, en possession de ce fil, l'a vainement offert aux cliniciens de son siècle, ce fil était trop délié pour leurs esprits et trop ténu pour leurs yeux; aussi tombèrent-ils, Sydenham à leur tête, dans l'ornière de l'observation. Trompés par la méthode descriptive, ils prirent l'écorce des choses pour la science et confondirent le masque de la physiologie avec la vie elle-même.

CHAPITRE TROISIÈME.

STAHL.

Stahl identifie l'âme sensitive ou vitale de Van Helmont avec l'âme intellectuelle, et réagit à la fois contre le principe des naturistes et contre les physiciens, les chimistes, les mathématiciens et les mécaniciens qui ne voyaient, dans l'économie humaine, qu'un automate agité par les esprits animaux. Il fonda la physiologie et la médecine entière sur la psychologie. L'animisme fut aussi radical, théoriquement du moins, que les systèmes qui le suscitèrent. Stahl comprit mieux que Van Helmont l'unité vitale, et donna d'excellentes preuves contre la distinction arbitraire des deux âmes. Mais la vie avait été douée, par le médecin de Vilvorde, de tant de facultés qu'elle ne différait de l'âme immortelle que par son infériorité intellectuelle. L'âme sensitive avait des idées, des sentiments aussi bien que des sensations et des perceptions; de l'imagination et de la volonté comme des instincts et des penchants; de sorte que la barrière illusoire qui les séparait était facile à enlever. Ce fut cependant le plus grand mérite de Stahl! Car une fois l'unité de l'âme démontrée, il s'en sert, à la manière des mécaniciens, comme d'un agent mieux doué, il est vrai, que les esprits animaux, puisqu'il distingue, choisit, classe et dispose les molécules dont se compose l'organisme, mais qui n'a, avec les matériaux dont il se sert, que des rapports d'architecte. Stahl ne s'occupe pas du commerce intime qui se passe entre l'âme et les aliments, les remèdes et les causes morbifiques; il ignore pourquoi et comment ils peuvent s'assimiler, s'impressionner et s'affecter. Il ne connaît pas enfin le *circulus* dynamique posé

par Aristote, si bien compris et étudié par Van Helmont. Cette lacune est telle que la médecine de Stahl n'offre qu'une médiocre différence, comme on va voir, avec celle des naturistes et des organiciens.

« Les mots mécanisme, mécanicien, machine et forces mécaniques sont aujourd'hui en très-grande vogue, bien plus, ils sont partout perpétuellement et absolument usités, » lisons-nous dans l'important traité ayant pour titre : *De la différence d'un organisme et d'un mécanisme : Maximo hodie imo passim perpetuo et absoluto in usu est appellatio mechanismi, mechania, machina, potestatum mechanicarum* (1). Mais qui ne sait que tout système mécanique suppose une force motrice? *Vis motoria.* Les anciens admettaient, dans tous les êtres naturels, l'existence d'une cause efficiente sans laquelle ils ne pouvaient tendre à leur fin, ni même exister. L'âme est la cause efficiente du corps humain; les organes sont, par elle, appropriés à ses facultés. C'est même une erreur de prétendre que les brutes sont simplement et absolument des machines : *bruta esse nudas et absolutas quasdam machinas.* La composition mixte du corps le livrerait à la décomposition, si l'âme ne conservait réunis les éléments hétéroclytes qui le constituent. L'âme est un être actif, moteur et intelligent. Ses facultés sensorielles, perceptives, son imagination, sa mémoire, ses idées, ses conceptions, son attention, sa volonté, l'usage qu'elle fait des sens, ses habitudes, ses mœurs, son éducation, traduisent son essence. Ceux qui ne voient dans le corps qu'un mécanisme ajoutent qu'il se fait et qu'il se meut lui-même. L'exemple le plus vulgaire rend cette théorie invraisemblable. Qu'un avare entende tomber un fragment de métal, ce métal lui rappelle aussitôt une pièce d'argent et le sollicite à mille mouvements divers jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'objet sonore. Est-il possible d'expliquer une pantomime si compliquée par un simple arrangement moléculaire? Quelle efficace des particules!... *Quanta hæc est efficacia particularum!...* même impossibilité pour rendre compte de l'appétit qui, à une heure donnée, pousse les pigeons hors du colombier, les dirige vers tel ou tel champ dans la campagne et vers un grain de leur choix dont ils prennent une quantité déterminée; leur repos après le repas, leur vol et

(1) Georg.-Ern. Stahlii theoria medica vera. Edict. Lugd-Chouland. Lipsiæ, 1833, t. I, p. 17.

leurs ébats avec d'autres pigeons qui les sollicitent vainement à changer d'habitation; les mille circuits qu'ils dessinent dans l'air avant de s'abattre sur le toit qui cache leur couvée; tous ces actes, réglés par l'instinct et variés à l'infini, diffèrent essentiellement des mouvements automatiques. La spontanéité comme les conceptions métaphysiques peuvent-elles être attribuées à des machines? Singulière machine qui se ploie d'elle-même aux mouvements complexes de la musique, de la danse, de l'escrime, des métiers, des arts divers! Tous les actes du corps humain sont déterminés par une force substantielle distincte des espèces physiques. Les anciens la nommaient Φυχη, ou Φυσεχη, qui vient de εχων Φυειν. L'âme produit et dirige les actes organiques comme les mouvements volontaires. On objecte l'inconscience des premiers qui ne laissent aucune trace dans la mémoire, tandis qu'on a conscience et on se souvient des seconds. Or, l'action consciente de l'âme sur certains viscères, la vessie, les poumons, est incontestable. Celle qu'elle exerce sur le cœur, l'estomac, etc., dans les passions, n'est pas douteuse, et le moindre dérangement des fonctions organiques fixe aussitôt l'attention. Et puis que de mouvements instinctifs, d'habitudes professionnelles échappent à la conscience! Qui analyse les contractions des divers muscles dans la marche, la course; les mouvements de la langue et de la respiration dans le discours? La succession des idées est-elle toujours volontaire? est-elle toujours consciente dans la méditation? Les actes physiques et automatiques du sommeil ont évidemment le même principe que ceux de l'état de veille; l'âme en a-t-elle toujours la conscience? en garde-t-elle toujours le souvenir? Il en est de même dans la folie : l'activité de l'âme peut donc se déployer également avec ou sans conscience. Dans divers cas, tantôt l'action de l'âme est immédiate, simple, c'est la raison intuitive, le λογος; tantôt elle raisonne, sa connaissance est lente, successive, c'est le λογισμον. Il faut donc distinguer entre le λογον et le λογισμον; entre la raison et le raisonnement. *Distinctio inter* λογον *et* λογισμον, *rationem et ratiocinationem.*

La santé, la maladie et la mort ne se comprennent pas avec un corps machine. — Comment expliquer les fonctions normales, les réactions morbides variées à l'infini, sans un agent doué d'intelligence, de sensibilité

et d'activité? Sans cette solide et certaine théorie de la constitution de l'organisme, non-seulement dans la physiologie elle-même et la pathologie, mais conséquemment dans la méthode rationnelle elle-même de guérir, on n'aperçoit jamais aucun vestige de lien véritable et, bien plus, de la vérité elle-même des choses : *Sine solida atque certa organici habitus theoria, non solum, in ipsa rationale methodo medendi, nullum usque vestigium veri nexus, imo ipsius rerum veritatis compareat.* Ceux qui croient le corps capable d'existence spontanée, non-seulement oublient ce qui est, mais imaginent l'impossible. Ce sont erreurs d'anatomistes, de physiciens et de chimistes qui ignorent l'histoire ; leur théorie est à la fois étrangère et dangereuse à la médecine. Cette plaie est presque incurable ; *hœc labes quasi perpetua manserit.*

L'âme est donc l'agent de tous les phénomènes vitaux. Les archées de Van Helmont ne représentent que l'âme sensitive des anciens, laissant à tort l'intelligence hors de la vie, dit Stahl avec raison. Mais comment l'âme entretient-elle le corps et le défend-elle de la corruption ? Au moyen du sang, les vaisseaux reçoivent, d'une part, de la digestion, les matériaux réparateurs; de l'autre, les organes y versent les produits de leur excrétion. La circulation est indispensable tant pour la crase des humeurs en particulier que pour l'affaire entière de la vie en général : *Tam in crasim humorum singulatim quam ud negotium vitale totum universum.* L'âme est le principe actif qui comprend et règle chaque temps des actes de l'organisme, bien plus, elle gouverne toute action et la poursuit jusqu'à sa fin désirée : *Anima sit illud principium activum quod omnia et singula hœc actionum momenta, intelligat, regat, in totam actionem gerat, et ad optatam finem exsequatur.* La circulation du sang est la cause de la chaleur vitale, son foyer est le poumon parce qu'il se meut plus qu'aucun autre organe; d'où il suit que tous les animaux qui respirent ont le sang chaud : *Quœcumque animalia respirant calidum sanguinem habeant.* Le froid comme la chaleur de la fièvre s'expliquent, selon Stahl, par les variations de la circulation.

Cette théorie physique est peu d'accord avec les principes de l'animisme. Stahl continue de déserter sa propre doctrine dans la physio-

logie de la digestion, qui n'a rien de vital ni même de chimique, et qui n'est qu'une sorte d'opération purement mécanique. La salive, les liquides gastriques ne servent, suivant lui, qu'à délayer les aliments divisés par la mastication; la bile et le suc pancréatique ne font que favoriser l'expulsion des féces. Pour les ferments digestifs, ce sont des mythes; personne ne les a vus; on ne sait d'où ils proviendraient; leur spécificité est aussi illusoire que leur existence; et leur nombre prouve leur superfétation. Les écoles de médecine établissent, dit-il, d'après Van Helmont, que la dissolution des aliments dans le ventricule s'opère au moyen de la fermentation : *Post Helmontium statuent scholæ medicæ, quod resolutio ciborum, in ventriculo fiat per modum fermentationis.* Van Helmont est un grand spéculateur, mais assurément d'une liberté effrénée : *Magnus speculator, sed certe liberrimus.* L'abus de la spéculation poussé jusqu'à la licence est, au contraire, le fait de Stahl. On ne comprend pas pourquoi l'âme est si oisive dans la digestion quand elle est si active dans l'assimilation, qu'elle accomplit sans organe et qui est l'acte ultime et formel de la nutrition : *Ultimus atque formalis actus nutritionis, vulgo assimilatio dictus sit vere inorganicus.*

Le mouvement s'opère par l'âme à l'aide des nerfs secondés des muscles et des os. L'action de l'âme, sur les nerfs, est rendue manifeste au moyen de ligatures qui en paralysent la sensibilité et la motricité. Les mouvements sont locaux ou volontaires et toniques et diffus. A l'appui de l'origine des forces nerveuses dans l'âme, il cite la durée et l'énergie des mouvements des maniaques, et la guérison spontanée de paralytiques dans des incendies. Toute activité, non pas tant du corps que dans le corps et par le corps, a pour foyer l'âme elle-même. *Ipsa mente recolenda constitutio illa activitatis universa, non tam corporis quam in corpore et per corpus.*

Stahl fonde la pathologie sur ses principes physiologiques et sur les causes morbides; il accepte la division classique des causes, en prédisposantes ou proéguméniques, occasionnelles et continentes ou immédiates. Cette dernière catégorie impose l'effet, l'importe et bien plus l'accomplit : *Effectum ponit, infert, imo patrat.* Pour lui comme pour Van Helmont, la

maladie est une perturbation mentale du régime de l'économie animale : *Perturbata idœa regiminis œconomiœ animalis* (1).

L'homme étant composé de matières tendant sans cesse à la dissolution, et de l'âme qui le conserve, il en découle deux causes générales de maladies, les lésions de structure et les lésions de fonctions, *lœsiones structurœ, lœsiones fonctionum aut actionum.* Les causes de mort agissent, tantôt primitivement sur les organes, tantôt sur l'âme, mais, en définitive, c'est toujours elle qui donne la mort comme elle donne la vie. Tu meurs, non parce que tu es malade, mais parce que tu vis, a écrit Sénèque : *Morieris non quia œgrotas, sed quia vivis.*

La plupart des maladies viennent des altérations du sang, d'où proviennent les congestions, les inflammations, ou des nerfs qui donnent lieu, tantôt à l'atonie, tantôt aux spasmes et aux convulsions. La faiblesse des mouvements, *defectus motuum,* vient de l'affaiblissement des forces, *defectus virium.*

Ces données de pathologie générale sont appliquées aux espèces nosologiques. La fièvre est définie une altération du sang avec augmentation des sensations de froid et de chaleur, affaiblissement des mouvements volontaires et trouble général des fonctions, y compris la nutrition. Les causes internes et externes des fièvres sont longuement énumérées sans omettre les causes spécifiques. La cause particulière, très-spéciale, de certaines fièvres est, d'abord, la communication d'un contage spécial éminemment apte et habile, en général, à introduire la corruption putride et à détruire la composition des corps : *Peculiaris specialissima causa certarum imprimis febrium est communicatio contagii specialis; generaliter tamen ad destruendam mixtionem corporis et corruptelam putredinosam inducendam quam maxime apti atque habilis.* Stahl résume ainsi sa théorie générale des fièvres; les actes fébriles vrais et sincères tendant, par des sécrétions successives, proportionnées; par des excrétions opportunes et, à la faveur de ces dernières, par l'expulsion efficace de la matière morbide, à une issue salutaire et conservatrice de la vie, non-seulement doivent être tolérés mais encore observés, gouvernés et, de

(1) T. II, p. 27.

toute façon, plutôt favorisés et provoqués, qu'en aucune manière négligés de peur qu'ils ne se pervertissent : *Veræ atque sinceræ febriles actiones, per successivas secretiones, proportionatas et tempestivas excretiones et, mediantibus his, per morbidæ materiæ efficacem depulsionem ad salutarem vitæ conservationem exitum pertendentes, non solum tolerandæ, sed etiam observandæ, gubernandæ et quoquo modo juvandæ potius atque promovendæ sint, quam ullo modo negligendæ nedum pervertendæ, hæc est illa mea generalis febrium theoria.*

On peut rapprocher le traité de Stahl sur la toux, de celui de Van Helmont sur l'asthme; autant le premier est remarquable par les qualités dogmatiques et descriptives, autant le second se distingue par la profondeur des vues et l'originalité de la doctrine. L'animisme de Stahl se résout dans le naturisme classique et reste à la surface des phénomènes dont Van Helmont démontre les essences variées.

Le parallèle est plus inégal encore entre les traités de ces deux auteurs sur la néphritis et les calculs rénaux et vésicaux. Le professeur de l'Université de Halle étudie les spasmes, les congestions et les hémorragies, en général, avant d'aborder la néphritis. Le sang, dit-il, est épuisé par les produits des premières voies et de la première coction elle-même : *Primarum viarum et coctionis ipsius primæ onerationibus.* Cet épaississement du sang vient, tant du froid et des vicissitudes atmosphériques, que des aliments grossiers et avant tout des boissons : *Illa spissior sanguinis, tam a frigore et temperiei vicissitudinibus quam a crassiore victu et ante omnia potu.* Il explique la formation des calculs par la congestion, l'inflammation et l'ulcération des reins : les calculs découlent, dit-il : 1° de l'afflux anormal du sang aux reins; 2° non-seulement une stase inflammatoire en est la conséquence, mais encore 3° quelquefois, enfin, un apostème nuisible par l'émanation d'une sanie ulcéreuse; de là, finalement, provient 4° la matière ulcéro-glutineuse : *Calculi fluant 1° a redundantia sanguinis insolentiore ad renes; 2° non solum stasis inflammatoria exoriatur, sed ex hoc etiam : 3° aliquando tandem, apostema ulcerosæ saniei manatione post hac obnoxium; formatur hinc denique tandem; 4° ex hoc ulceroso-glutinosa materia.* Son

erreur va jusqu'à opposer sa théorie humorale à la doctrine vitaliste de Van Helmont : si chaque pierre spéciale, dit-il, est l'ouvrage d'un artisan ou archée spécifique, n'y a-t-il pas inconvénient à en admettre autant qu'il y a d'espèces calculeuses? Cette objection semblait prouver que Stahl ignorait le nombre des archées ou facultés vitales et les produits multiples que chacune d'elles peut donner suivant la diversité des matériaux qui lui sont soumis, ou suivant la disposition normale ou pathologique dans laquelle elle se trouve.

Il ne soupçonne pas l'existence de l'hydropisie *inconnue* ou rénale de Van Helmont et professe la vieille et excellente, mais incomplète doctrine des obstructions hépatiques. Les hydropisies auraient, presque exclusivement, pour cause l'imperméabilité du foie ou des glandes mésaraïques par engorgement ou constriction : *Nempe oppletiva magisque vel constrictiva hepatis et mesaraicarum glandularum obstipatio* (1).

Les venins, et il entend sous cette dénomination générique les poisons minéraux, végétaux et les venins proprement dits, ne sont, de sa part, l'objet d'aucune interprétation dynamique. Il se borne à constater leurs prompts et redoutables effets : il dit avec Molière, il en est ainsi parce qu'il en est ainsi ; cela arrive parce que cela arrive, cela et non autre chose fait cela parce qu'il le fait... un point ! — *Est quia est; fit quia fit, hoc et non aliud facit hoc, quia facit... punctum !*

Qu'il y a loin de cet aveu sous forme de modestie, aux féconds rapprochements faits par Van Helmont entre les produits éminemment délétères, élaborés par les animaux et les végétaux, les ferments septiques et la vie. La lutte des archées ou forces de tous les règnes satisfait pleinement la science actuelle, tandis que la fausse sagesse de Stahl ne fait éclater que l'impuissance de son esprit. Infériorité d'autant plus grande que les principes de l'animisme contiennent la théorie vraie aussi bien des phénomènes toxiques que des autres affections pathologiques. L'hydropisie rénale ne réclamait, pour être reconnue de Stahl, que de l'observation et de la critique ; mais il respectait trop la tradition pour élever un doute sur le dogme classique. Il est si peu émancipé qu'il accepte dans sa pathologie

(1) *Ibid.*, t. III, p. 191.

spéciale les théories systématiques des humoristes et des organiciens. Il prête à l'âme le rôle de la divinité dans le théâtre antique. C'est un personnage effacé dans la plupart des scènes de la vie et qui ne semble intervenir, sur l'évocation de l'auteur, que pour le tirer de difficultés insurmontables. Dans la néphritis et les fièvres il ne s'occupe que des lésions organiques et des altérations du sang; l'action vitale n'est même pas mentionnée. Théoriquement, il rapporte tout à l'âme et, dans la pratique, il explique à peu près tout par les agents extérieurs et leurs effets matériels. La définition de la fièvre est d'un mécanicien. Il parle de causes spécifiques fébriles parce qu'elles sont admises par les écoles, mais il n'insiste pas sur les fermentations putrides, par antipathie sans doute, pour les ferments digestifs. Pour échapper à la chimie, il se jette dans la physique et rapporte la chaleur vitale au frottement du sang dans les vaisseaux. Ces oscillations, pour ne pas dire ces contradictions, trahissent le défaut de logique et d'originalité de son esprit; et, en effet, s'il a le premier prononcé le nom d'animisme en médecine, il n'a fait que renouveler, en l'affaiblissant, le vitalisme de Van Helmont sous une dénomination tirée des Pères de l'Église; comme quand il parle de forces, d'atonie et de spasme, il emprunte le vocabulaire de F. Hoffman sans changement aucun. L'âme est bien, pour lui, une entité, mais cet être qui touche et ajuste les éléments qui traversent l'organisme n'en fait que des instruments et reste étranger à toute déperdition et à tout recrutement de forces; l'assimilation est synonyme de construction, en un mot, aucune relation immédiate et substantielle n'existe entre l'esprit et la matière : l'abîme creusé par Descartes est supprimé sans être comblé. L'animisme de Stahl, fondé sur la psychologie pure, n'est donc qu'un système théorique. En médecine, il est classique, dogmatique, naturiste et naturaliste comme les grands cliniciens de son temps, tout en partageant la plupart des opinions des mécaniciens. Philosophe systématique et médecin éclectique, tels sont les deux aspects opposés sous lesquels il apparaît. Malgré ces imperfections, on doit lui reconnaître le talent et le mérite d'avoir senti et formulé l'unité vitale et psychique, et d'avoir élevé la voix contre le débordement des systèmes. Peu admirateur de Van Helmont, auquel il doit tant et n'a pas assez

emprunté, il lui ressemble par ses goûts philosophiques, ses aspirations dynamiques, sa fidélité à Hippocrate et surtout par sa piété. Mais ils diffèrent autant par la portée du génie que par la trempe du caractère. Stahl fut réactionnaire sous la robe du professeur, partant, conservateur malgré lui. Van Helmont, au contraire, fit la guerre aux écoles et, laissant à d'autres le soin de l'enseignement, se livra tout entier à l'ingrate et difficile, mais glorieuse entreprise de réformer les sciences médicales.

CHAPITRE QUATRIÈME.

HALLER.

Pendant que Stahl rallumait dans le corps humain le souffle éteint par les systématiques, en énumérant les différences qui distinguent l'organisme d'une machine, Haller fixait dans les tissus la vie au point de la matérialiser, comme s'il était impossible, même aux plus grands esprits, de concevoir les forces comme terme moyen entre les pures abstractions et la matière sensible et pondérable. Toutefois le vitalisme organique valait mieux que les hypothèses sans consistance qui pullulaient dans le champ de la physiologie et de la pathologie; il reposait sur l'observation et ne pouvait, par conséquent, s'écarter de la vérité que dans une certaine mesure. Nous nous arrêterons donc devant Haller, non-seulement en raison de l'importance de ses travaux, mais à cause de ses rapports étroits avec Bichat. Ils sont issus l'un de l'autre, de même que Bordeu et Barthez descendent de Van Helmont et de Stahl. Dans Haller et Bichat sont les origines des doctrines médicales qui ont prévalu et prévalent encore, il faut donc les connaître avant de les comparer aux doctrines véritables qui, avec raison, ne leur ont jamais cédé le terrain sans combat.

Dans le discours préliminaire de sa traduction des mémoires de Haller, Tissot dit : « Nous devons la physique à l'Angleterre, on devra la physiologie à la Suisse et le mémoire sur l'irritabilité en sera la base immuable (1). » L'histoire doit rectifier en partie le jugement de Tissot.

(1) *Mémoires de Haller*, trad. de Tissot. Lausanne, 1756, t. I. — 2° *Ib.*, p. 7. — 3° *Ib.*, p. 25.

« J'appelle partie irritable du corps humain, écrit Haller, celle qui devient plus courte quand quelque corps étranger la touche un peu fortement. J'appelle fibre sensible, dans l'homme, celle qui, étant touchée, transmet à l'âme l'impression de ce contact. Dans les animaux, sur l'âme desquels nous n'avons pas de certitude, l'on appellera fibre sensible celle dont l'irritation occasionne chez eux des signes évidents de douleur et d'incommodité. Les médecins italiens et tous les autres qui nient l'existence des esprits animaux, Gohl surtout, conçoivent les nerfs comme des cordes tendues que les impressions des objets mettent en mouvement et qui communiquent leurs vibrations aux méninges qu'ils regardent comme l'organe des sensations. J'ai réfuté cette théorie par plusieurs arguments et je vois que les sectaires les plus modernes de l'organisme admettent les esprits. »

Il démontre expérimentalement l'insensibilité de la dure-mère, de la pie-mère, des séreuses, des tendons et des aponévroses, en les piquant, les lacérant et les détruisant par les caustiques. Les glandes ne devraient leur sensibilité qu'à de rares filets nerveux, dit Haller, « et il est bien surprenant que M. du Bordeu, censeur assez vif des écrits des autres, ait posé comme axiôme que les glandes reçoivent beaucoup de nerfs, et ait fondé là-dessus un système pour expliquer le mécanisme de leurs fonctions, dans lequel il prétend que ce n'est point la compression mais l'irritation qui fait qu'elles déchargent leurs liquides. Il est cependant aisé de prouver que le thymus et les glandes les plus considérables ne reçoivent aucun nerf qui soit connu... D'ailleurs, qu'on ouvre la bouche, lors même qu'on n'a aucun appétit, on verra saillir un ruisseau de salive par la seule compression du digastrique... Il n'y a que les nerfs sensibles par eux-mêmes, et toute leur sensibilité réside dans la partie médullaire qui est la substance interne du cerveau, à laquelle la dure-mère fournit une enveloppe. Je viens à l'irritabilité ; elle est si différente de la sensibilité que les parties les plus irritables ne sont point sensibles et que les plus sensibles ne sont point irritables ; les nerfs mêmes, qui sont l'organe de toutes les sensations, n'ont aucune irritabilité... L'irritation d'un nerf ne communique de mouvement qu'aux muscles auxquels le nerf va se rendre ; elle n'ébranle point ceux qui

tirent leurs nerfs d'ailleurs. J'ai aussi remarqué constamment que la convulsion d'un muscle avait lieu quand on l'irritait avec le scalpel. Mais pendant qu'on irrite les fibres charnues du muscle, il n'arrive point de contraction dans le tronc du nerf... Les intestins séparés du cerveau conservent leur mouvement péristaltique. Dans une anguille le cœur continue, pendant des heures entières, ses mouvements avec la plus grande régularité, quand même il est arraché de la poitrine. J'ai vu le cœur divisé en plusieurs parties petites et chacune se mouvoir sur la table. M. Lups a trouvé dans les membranes de l'œuf des quadrupèdes, une irritabilité qu'elles ne tiennent pas des nerfs, puisqu'il n'y en a point. — Baglivi a employé les mêmes arguments pour établir l'existence de l'irritabilité dans les solides; et nous devons bien prendre garde à ne point employer l'analogie des insectes qui sont irritables et sensibles partout. En soutenant qu'il n'y avait, dans notre corps, de mouvement que par l'âme, M. Whytt s'est trouvé réduit à admettre la divisibilité de l'âme, qu'il croit séparable en autant de parties que le corps... L'âme est cet être qui sent, qui se représente son corps et par le moyen de son corps l'universalité des choses. Un morceau de chair enlevé à une jambe n'a aucune liaison avec moi, je ne sens aucun de ses changements, ils ne peuvent me faire éprouver ni idée, ni sensation, il n'est donc pas habité par mon âme, ni par quelqu'une des parties de mon âme... L'irritabilité est indépendante de l'âme et de la volonté... L'irritabilité du tissu cellulaire est précisément la même que celle des fibres de chair morte; quand on la touche elle cède, si on la presse elle plie, si on l'abandonne elle se remet, et si on la coupe elle se retire de part et d'autre et laisse un vide... Les ligaments, le périoste, les méninges et toutes les membranes étant composées de la toile celluleuse sont destituées d'irritabilité... Les expériences faites ne prouvent point encore l'irritabilité des artères... Je ne l'accorderai pas, avec plus de facilité, dans les veines... Si l'on touche les vaisseaux lactés avec l'huile de vitriol, ils se resserrent, se vident absolument et se contractent si fort qu'on ne peut plus y découvrir de cavité. Les différents conduits excrétoires n'ont pas plus d'irritabilité que les veines. En piquant la vessie, avec un scalpel, je l'ai vue, non pas toujours mais très-souvent, se resserrer

considérablement... L'estomac a une irritabilité assez considérable... Les intestins, tant les gros que les grêles, sont extrêmement irritables. Il dit, en 1739, dans un commentaire sur les institutions de Boerhaave : le cœur est mû par quelque cause inconnue qui ne dépend ni du cerveau ni des artères et qui est cachée dans la fabrique même du cœur. La nature de la chose m'obligea à abandonner l'idée de mon maître. Trois ans après, j'annonçai que toute fibre animale irritée se contractait, que ce caractère la distinguait de la fibre végétale, et que la seule *perpétuité* de l'irritation était la cause de la continuité du mouvement dans les organes vitaux... Depuis que le célèbre M. Whytt attribue tous les mouvements du corps humain à la force du *stimulus,* il attribue l'irritabilité à l'âme qui, sentant l'impression de l'irritation, occasionne la contraction de la fibre. Donc, puisque l'irritabilité subsiste après la mort, qu'elle a lieu dans les parties séparées du corps et soustraites à l'empire de l'âme, puisqu'on la trouve dans toutes les fibres musculaires, qu'elle est indépendante des nerfs, qui sont les satellites de l'âme, et que, par conséquent, l'âme n'est point l'irritabilité... Les esprits ne paraissent eux-mêmes être que des *stimulus,* et une cause irritante comme la matière électrique en est une autre, et comme il y en a plusieurs encore. Mais comme la force de l'irritabilité subsiste sans la matière électrique et sans l'irritation d'une aiguille ou d'un poison, elle subsiste de même sans celle des esprits. Si les esprits étaient l'unique cause qui produisît dans les muscles une irritation capable de produire du mouvement, l'irritabilité des parties du corps humain devrait être dans la même raison que le nombre de leurs nerfs. On a la preuve du contraire. Le cœur a moins de nerfs que l'œil et la langue, lui qui est le plus irritable des muscles (1). »

L'abbé Fontana défend le système de Haller dans une lettre datée de Boulogne, 1757, écrite contre Laghi qui expliquait l'irritabilité par les esprits animaux. « M. Laghi, dit-il, regarde les esprits animaux et la matière électrique comme la même matière ; pour moi, je ne sais pas accorder cette identité avec les expériences de physique les plus exactes... Dans tous les cas, la matière électrique doit être dans les nerfs et dans les

(1) T. III, p. 479.

muscles dans une proportion inégale, puisque aucun mouvement n'en résulterait si la quantité était égale. Elle paraît pourtant l'être, puisque les nerfs et les muscles sont électrisables par communication... Posé encore que la tête soit le globe que l'âme fait rouler, que les nerfs forment la chaîne, que les canaux des esprits animaux sont encastrés dans de la résine, que les esprits sont eux-mêmes des boules de verre et des corps électriques par eux-mêmes; arrangeons tout cela pour développer la vapeur électrique, renversons-nous par là le système de Haller? On n'y parviendra qu'en démontrant que l'irritabilité dépend de la matière électrique et que cette matière est la cause efficiente de la contraction des muscles; démonstration qu'on n'a jamais offerte et qu'on ne tentera peut-être jamais (1). »

Quoi qu'en dise le savant abbé Fontana, si l'irritabilité, les esprits animaux et l'électricité ne sont pas identiques, ils ont entre eux plus qu'un rapport de stimulants et d'agents; ils sont dans une relation de substance, sinon de mode. Whytt et les Stahliens identifient, avec raison, l'irritabilité, la sensibilité et l'âme, mais nous leur reprochons d'avoir fait des esprits animaux, des êtres distincts différant à la fois de la nature de l'âme et de celle de l'électricité. Toutes les propriétés vitales sont les facultés d'un même principe qui dispose des forces physiques et chimiques pénétrant dans l'organisme avec les matières alimentaires, tantôt comme instruments, tantôt comme aliments dynamiques. Les forces sont métamorphosées et assimilées par lui comme les matériaux solides le sont pour la formation et l'entretien des tissus et des organes. L'éther, substance ou atmosphère commune des forces, est la substance du principe de vie, et ce principe existe entier dans toute molécule organique. La greffe de parties complétement détachées du corps démontre la persistance, en elles, de la vie. La réunion immédiate des plaies n'est-elle pas opérée par le mariage, une à une, des cellules rapprochées; copulation plastique qui ne diffère pas de la conjugaison normale qui lie les divers éléments histologiques. Les *acini* des glandes et les cellules élémentaires des différents organes ont une vie particulière; les fonctions d'un viscère

(1) T. III, p. 206.

ne sont que les fonctions additionnées de ses éléments constitutifs; chacun d'eux est pourvu d'une âme entière, mais chez l'un la sensibilité est la seule faculté actuelle, les autres facultés étant à l'état potentiel; dans l'autre, l'âme se manifeste seulement par la faculté motrice; chez un autre, toutes les facultés sont latentes, excepté l'irritabilité; les facultés intellectuelles sont actives dans certaines parties du cerveau privées de sensibilité, de contractilité, etc... Autant de fonctions, autant de facultés, autant d'âmes. Dans l'embryon, les facultés organiques et végétatives sont seules en activité; dans l'adulte, certaines fibres de l'encéphale voient s'ajouter, à leurs fonctions nutritives, les fonctions intellectuelles et morales; l'actualité et la virtualité sont des lois tantôt absolues et permanentes, tantôt passagères et partielles, imposées aux éléments physiques et anatomiques qui composent l'être humain. La faculté génératrice est la première et la dernière qui se manifeste dans l'homme; c'est elle qui multiplie les cellules et les âmes qui entrent dans l'édifice individuel, elle le construit et le conserve, comme elle perpétue et conserve l'espèce en la multipliant.

Le développement de l'individu et du genre humain reconnaît une loi identique; l'unité vitale n'est pas cette unité étroite et fausse aussi incapable de comprendre l'assimilation et l'identification de deux âmes qui en procréent une troisième que l'alimentation dynamique, intellectuelle et morale. La multiplication par scissiparité, par bouture, par greffe et par graine est un problème insoluble dans le système de l'unité vitale absolue. La véritable unité vitale est un concert d'âmes harmoniques par l'identité de leurs facultés potentielles ou actuelles.

Quand Haller reproche à Whytt sa division de l'âme en autant de parties qu'il peut faire de parcelles irritables du cœur, il réfute l'animisme imparfait des Stahliens sans expliquer l'irritabilité. Il est vrai, en effet, que si l'âme est une et que si elle explique les propriétés de tous les tissus et toutes les fonctions, il faut renoncer à son unité, car la divisibilité des tissus et des êtres avec persistance de leurs facultés vitales est un fait incontestable; ce fait oblige de reconnaître l'existence de l'âme partout où existent ses facultés, dans la fibre musculaire la plus déliée aussi bien que dans la plus délicate fibre nerveuse, dans les liquides comme dans le

blastème embryonnaire et les globules du sang. La pluralité des âmes, dans chaque individu est telle que leur nombre fait songer à celui des astres du firmament; il peut être comparé au chiffre des hommes qui peuvent sortir d'un seul couple par la succession indéfinie des générations. Un homme, à ce point de vue, non-seulement équivaut à un peuple, mais presque à l'humanité. Et nous n'émettons pas de pures hypothèses. Personne ne conteste la vie propre à chaque cellule, et il est impossible de concevoir dans l'organisme un atome privé de vie. La génération ne prouve-t-elle pas que l'âme entière se transmet par une molécule microscopique?

Haller avait donc raison d'objecter la divisibilité de l'âme stahlienne pour la défense de sa thèse. Mais en isolant l'irritabilité de son principe, il en faisait une propriété de tissu absolument inintelligible et en elle-même, et dans sa cause et dans ses rapports avec l'âme. Haller et Stahl n'eussent pas commis, l'un et l'autre, une erreur aussi radicale s'ils avaient compris, comme Van Helmont, l'essence de la vie. S'il eût connu lui-même la théorie cellulaire, peut-être eût-il multiplié ses archées autant qu'il y a d'espèces de cellules et posé la doctrine de l'avenir à peine ébauchée en ce moment. On ne peut nier toutefois qu'elle ne découle de ses principes sur la vie multiple, et que le *circulus* vital, aujourd'hui en faveur, parmi les chimistes, ne soit un pastiche de ses métamorphoses de la vie moyenne.

Haller est moins mécanicien que ceux qui ne voient dans les nerfs que des cordes vibrantes, et que Hoffman lui-même, qui n'admet dans les tissus que des propriétés de *chair morte,* mais quoique l'irritabilité soit un progrès très-important, elle dichotomise la physiologie qui oscille entre l'irritation et l'ab-irritation, comme dit plus tard Broussais; entre la contraction et le relâchement, laissant dans l'oubli la plupart des autres actes vitaux. Tout inspiré de la philosophie de son temps, il a revendiqué au nom de la méthode expérimentale les droits légitimes des tissus à la vie, localisée presque exclusivement dans les nerfs sous le nom d'esprits animaux, mais l'expérimentation l'a réduit à de nombreuses et inévitables erreurs. Il devait nier ce qu'il ne voyait pas; aussi nia-t-il la sensibilité et la contractilité des glandes et des vaisseaux parce qu'il n'y découvrit pas

des nerfs en proportion suffisante. Ainsi faisait-il des membranes embryonnaires et des liquides qui, privés de sensibilité et d'irritabilité, devaient être privés de vie. Aussi fut-il bien inférieur à Van Helmont et à Bordeu sur les points de physiologie ou l'observation fonctionnelle éclaire plus que l'expérimentation. Haller est un *vitaliste organicien;* Bordeu reconnaît la vie dans tous les organes, tous les liquides et toutes les fonctions. Hostiles l'un et l'autre aux prétentions de la physique, ils le sont inégalement comme Stahl et Van Helmont. Haller, ainsi que Stahl, fait des concessions involontaires; il explique mécaniquement les excrétions, de même que Stahl expliquait la chaleur animale par le frottement du sang dans les vaisseaux. Ils étaient, l'un et l'autre, mécaniciens quand même. Comment y échapper avec le *solidisme Hallérien,* et avec une doctrine où une seule âme condamnée à tout faire dans l'organisme n'y peut suffire, même hypothétiquement, que grâce à la complication et à la perfection des instruments qu'elle manie. Les archées de Van Helmont et l'essaim vital de Bordeu résolvent les problèmes insolubles à la grossière et matérielle mécanique, en appliquant à la physiologie la loi la plus générale et la plus importante de la nature par laquelle les plus grands effets sont produits par les agents les plus ténus et les plus nombreux. Vérité absolue dans le monde des êtres vivants comme dans celui des impondérables.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CLINICIENS DU XVIIIe SIÈCLE.

BAGLIVI, STOLL, HUXHAM ET CULLEN.

Le système de Haller prouve combien sont complexes les influences exercées sur la science et la pratique de la médecine. L'irritabilité vengeait les tissus du rôle physique que leur avaient imposé les systèmes fondés sur la circulation et les esprits vitaux, et représentait en même temps la réaction de la physiologie expérimentale contre les méthodes spéculatives, en ouvrant l'ère de la physiologie et de la pathologie anatomiques. La science

devint par lui plus précise, mais il borna son horizon. La vie réduite aux propriétés des nerfs et des muscles, laisse à l'écart les vaisseaux, les glandes, les autres tissus et organes et tous les liquides. Ainsi tronquée, elle perd son essence avec la plupart de ses facultés. L'organisme n'est plus qu'une machine privée même d'ingénieur; les lésions sont aussi incompréhensibles que les réparations et l'on ne sait pas pourquoi il y aurait des tendances et une fin dans un système où tout est inerte, où tout n'est que réaction, où la spontanéité est absente, car l'âme n'a rien à voir dans l'édification et la conservation de l'organisme; l'animisme et le vitalisme sont exclus du même coup. La sensibilité et la motricité des nerfs, l'irritabilité et la contractilité des muscles ne font que remplacer la tonicité des tissus mise en jeu par l'hydraulique circulatoire et les esprits animaux. Elles sont cependant un progrès réel et considérable, car si elles ne donnent pas la cause essentielle des mouvements et phénomènes organiques, la vie est impliquée sinon sous-entendue dans la différence établie entre les propriétés de chair vive et les propriétés de chair morte. Les erreurs de l'école physiologique expérimentale furent, du reste, facilement relevées et corrigées par la clinique. Pendant que Haller semblait exclure de la vie les humeurs, leurs droits étaient défendus par les praticiens au nom du naturisme. Plus sages que les systématiques, ils accueillaient les récentes découvertes de la physiologie et de l'anatomie et en faisaient profiter la médecine sans lui imposer aucun sacrifice. — Baglivi, malgré son amour pour la fibre motrice, ne négligeait pas les altérations du sang; Stoll les complétait par les dépravations biliaires, Huxham analysait la putridité en chimiste, et le vitaliste Cullen rendait aux vaisseaux capillaires les propriétés dont ils avaient été déshérités par Haller, et, contrairement à F. Hoffman, expliquait les mouvements spasmodiques par l'atonie et non par le ton. Les liquides et les forces reparaissaient avec les solides dans le dogme physiologique et pathologique, grâce aux enseignements de la pratique et au culte de la tradition. Quoiqu'il fut rarement mentionné, à peine lu et compris dans un temps où les sens étaient plus ouverts que l'intelligence, le vitalisme de Van Helmont ne cessait d'inspirer sinon les systèmes et les amphithéâtres, du moins les écoles et les clini-

ciens. Il suffit, pour en avoir la certitude, d'interroger les grands praticiens dont nous avons choisi les noms parmi les plus illustres.

BAGLIVI.

Comme les cliniciens postérieurs à Bacon, Baglivi est naturaliste; mais il est de plus naturiste. Il admet dans l'organisme une cause réelle, quoique mal définie, de tous les phénomènes physiologiques et pathologiques. Il ne s'appuie, il est vrai, que rarement sur ce principe; son étiologie est plus anatomique que dynamique; il en est ainsi de sa nosologie et de sa thérapeutique. Mais quoique son vitalisme manque de précision, il est aussi peu partisan de l'organicisme que des logomachies médicales, qui ne sont, dit-il, que discours de vieillards oisifs à des jeunes gens inexpérimentés : *Verba otiosorum senum ad imperitos juvenes.* Il admet avec Fernel et Hippocrate un élément occulte dans les maladies quelles qu'elles soient; il y a, dit-il, quelque chose d'occulte presque incompréhensible par les spéculations humaines dans les productions, soit des maladies aiguës, soit des affections chroniques : *In morbis enim sive acutis, sive chronicis producendis viget occultum quid, per humanas speculationes fere incomprehensibile.* Mais là s'arrête sa science dynamique. Il distingue, avec les classiques, les causes internes et les causes externes, et tient compte de l'une et l'autre origine dans le traitement. Nous devons traiter autrement, dit-il, la fièvre produite par un froid intempestif, autrement celle qui provient de la crapule, de Vénus, de l'insolation, des passions de l'âme et des autres causes : *Aliter enim tractare debemus febrim ab intempestivo frigore, aliter a crapula, venere, insolatione, animi pathematibus, aliisque causis productam.* Les influences morales ne sont pas, comme on le voit, négligées, et l'on peut leur appliquer, aussi bien qu'aux agents physiques sa définition de la cause immédiate; posée, la maladie est posée, enlevée, la maladie est enlevée : *Quâ positâ, ponitur morbus, ablatâ, aufertur.* Toutefois, sa cause prochaine n'est, en réalité, qu'un effet de la cause procathartique ou éloignée, une lésion anatomique et non vitale. Sa cause proéguménique ou prédisposante que rend effective la

précédente, et qui tantôt est sensible, tantôt occulte, *quæ causam proximam ad actum reducat, dispositio hæc quandoque nostris sensibus obvia est, quandoque occulta ;* cette prédisposition est un véritable mode pathologique de la vie, et de cet état à la maladie, il n'y a qu'une différence de degré. — Mais Baglivi ne va pas jusque-là ; il ne cherche pas à pénétrer ce qu'il y a d'occulte dans la disposition morbide, et prend pour cause immédiate des fièvres malignes, par exemple, les altérations des viscères, du sang, des humeurs des premières voies : « J'ai observé que les fièvres malignes provenaient surtout de deux causes : l'inflammation des viscères et la crudité des liquides des premières voies, leur dépravation ou celle de la masse du sang : *A duabus potissimùm causis, malignas has febres observavi, inflammatione viscerum et ab apparatu pravorum crudorumque humorum in primis viis, vel in massa sanguinis.* De cette étiologie découle sa thérapeutique. — J'institue aussitôt les purgatifs... Gardez-vous de l'émission du sang comme de la peste : *Statim purgationes instituo... Cave a sanguinis missione tanquam peste.* Il ne néglige ni les solides ni les liquides, ni les forces dans le traitement. J'administre le quinquina, dit-il, afin qu'il donne et restitue le ton, la force et l'activité aux solides et aux liquides relâchés par la longue durée de la maladie : *Ut tonum, vim ac robur det et restituat solidis ac fluidis longo morbo relaxatis.* L'élément occulte éclaire son esprit sur l'insuffisance des signes sensoriels, si bien qu'il tire une excellente thérapeutique de la conciliation des lésions avec leur génie malin.

STOLL.

Nous lisons dans la préface de la *Médecine pratique* de Stoll : « Ceux-là sont dignes d'éloge dont les efforts nous amènent à de nouvelles découvertes ; mais je pense aussi que ceux-là ne perdent pas leur temps qui examinent les notions que nous ont transmises nos prédécesseurs, les comparent, les étendent et les ratifient. Les premiers découvrent des pays inconnus, les seconds apprennent à tirer parti de

l'héritage paternel, avec moins de gloire à la vérité, mais avec un égal avantage (1). »

L'auteur se place, avec raison, au nombre des médecins de la seconde catégorie : il est de son temps et de la lignée d'Hippocrate. Quoique auteur d'une théorie systématique sur les affections bilieuses, il est avant tout observateur et clinicien. Quand il parle d'héritage, il ne regarde pas comme tel les legs de Van Helmont, des systématiques, et de Haller lui-même ; son souci est de continuer après Sydenham la tradition Hippocratique et de lui donner la consécration de ses propres travaux : la voie de ses recherches est toute tracée : la bile a été détrônée par le sang, il s'applique à restaurer son ancienne suprématie par l'étude des constitutions médicales bilieuses. Il abuse sans doute de cette forme réelle et remarquable des phlegmasies et des fièvres qui se succèdent, dans son service de la Sainte-Trinité, à Vienne ; mais à sa théorie près, qui absorbe le génie même des fièvres malignes dans l'altération primitive de la sécrétion biliaire, sa nosologie et sa thérapeutique sont inspirées de l'esprit du naturisme. Son biliosisme n'est pas exclusif, il explore avec soin les organes, et ses nécropsies exactes des intestins, des poumons et du cerveau montrent qu'il n'avait pas sacrifié les solides aux humeurs. Pendant qu'il renouvelle la science des constitutions morbides de l'atmosphère, il étudie les intempéries du sang, si j'ose ainsi parler, dans leurs rapports avec les organes. Il ne va pas jusqu'à interroger la cause des hydropisies, par exemple : privé d'érudition, il ne soupçonne même pas l'existence de l'hydropisie rénale découverte par Van Helmont, mais il donne une théorie mécanique satisfaisante de l'hydropisie pléthorique : « Comme dans les derniers temps de la grossesse, la compression des veines iliaques occasionne une surabondance d'humeurs dans les parties inférieures ou une pléthore topique, et de là forme une hydropisie des jambes, des cuisses et des parties honteuses, de même chez les pléthoriques, la colonne de sang trop considérable pour pouvoir être contenue convenablement dans les vaisseaux, et être rapportée avec facilité vers le cœur, produit l'hydropisie. »

(1) Préface de la deuxième partie de la *Médecine pratique* de Maximilien Stoll, par Jacques Terrier. Bordeaux.

La pléthore dont il s'agit est évidemment celle qui résulte des affections organiques du cœur; il ne manquait à Stoll que la connaissance des lésions de ce viscère pour compléter sa théorie mécanique de l'hydropisie par stase sanguine. Pendant donc que de hardis chercheurs allaient à la découverte de la circulation, de l'essence vitale, des propriétés ou facultés spéciales des tissus, les produits de leur chasse à travers le vaste champ de la science étaient passés au creuset de l'expérience clinique par Sydenham, Baglivi, Stoll et leurs émules.

HUXAM.

Huxam fut un de ces maîtres qui essayèrent de concilier le vieux dogme avec les vérités nouvelles. Mais Descartes et Bacon favorisaient tant les théories mécaniques, qu'il céda au courant et compromit ainsi son naturisme. L'indépendance qui conduit à la vérité n'appartient qu'aux génies vraiment originaux et supérieurs qui, comme Van Helmont, voient au delà de l'horizon philosophique et scientifique de leur temps. Quoique grand clinicien, Huxam n'atteignait pas ce niveau. Aussi accepta-t-il la doctrine classique qui explique la fièvre par le frottement mutuel du sang et des organes circulatoires. « La fièvre la plus simple, dit-il, dans son essai, est produite par la seule augmentation des solides sur les fluides, et la réaction de ceux-ci sur les premiers. Cette fièvre s'évanouit par la cessation du mouvement et du violent exercice (1). »

Une telle erreur de la part d'un si profond observateur prouve que la médecine privée de principes physiologiques positifs vacille au plus léger souffle des systèmes. Sa définition de la fièvre inflammatoire n'a rien de vital et rappelle Hoffman et Borelli : « La trop grande tension des fibres, etc., lisons-nous, accompagne nécessairement la grande vitesse, la chaleur et la densité du sang, symptômes inséparables ou plutôt qui constituent la fièvre inflammatoire (2). » La saignée, les délayants et les sudorifiques produisent une détente et un relâchement qui expliquent le

(1) *Essai sur les fièvres* par HUXAM. *Encyclopédie des sciences médicales*. Paris, 1836, p. 365.
(2) *Ibid.*, p. 367.

soulagement qu'en éprouvent les malades. Huxam est le plus théoricien des praticiens, il ne laisse passer aucun phénomène sans en donner l'explication. Il applique à la fièvre lente ou nerveuse la théorie des esprits animaux, « le sang appauvri et visqueux ne peut, dit-il, fournir qu'une petite quantité d'esprits animaux qui se séparent et se distribuent d'une manière irrégulière, ce qui produit les phénomènes nerveux qui ont fait donner à cette fièvre le nom de nerveuse (1). »

Les fièvres intermittentes sont produites par des exhalaisons marécageuses qui rendent le sang visqueux, « d'où résultent des obstructions et une stagnation dans les derniers rameaux des artères sanguines; c'est ce que prouvent le froid, la pâleur, la lividité des doigts et des lèvres, etc., qui précèdent immédiatement le frisson d'un accès de fièvre intermittente. Le sang reflue alors vers le cœur et la *nature* fait tous ses efforts pour écarter les obstructions qui sont bientôt écartées par la chaleur qui survient, et la matière morbifique s'évacue par les sueurs, les urines, etc. (2).— Que la nature fait une pâle figure au milieu de ces trucs d'obstruction et de chaleur. Ce *deus ex machinâ* n'est invoqué que parce que la machine seule ne peut ni vivre ni souffrir. » Les naturistes organiciens, comme Huxam, n'y ont recours que par nécessité. Il pense que la doctrine du *strictum* et du *laxum* des anciens méthodistes, bien entendue, peut être d'une très-grande utilité dans la pratique de la médecine, et ajoute : « Boerhaave a fait sur les maladies qui reconnaissent pour cause les fibres trop lâches et trop tendues d'excellentes observations qui sont d'un très-grand usage dans la pratique (3). » — Mais il ne peut, malgré ce ressort animé par Hoffman et Haller, se rendre compte des efforts de la nature tendant à éliminer la matière morbifique; aussi est-il obligé de faire intervenir la nature. C'est, au fond, *un vitaliste aveugle,* et malgré lui. Il a parfaitement étudié la couenne dans les fièvres inflammatoires, dans la pleuro-pneumonie, par exemple, mais il ne se présente pas à son esprit que cette altération puisse être un phénomène vital. La lymphe coagulée par la *chaleur* fébrile

(1) Huxam, p. 370.
(2) *Ibid.*, p. 374.
(3) *Ibid.*

donne la couenne, comme la chaleur résulte du frottement du sang et des vaisseaux. « La douleur elle-même n'est qu'un *stimulus* qui augmente considérablement le mouvement, le frottement et la chaleur, elle doit épaissir la sérosité à proportion de sa violence ; » le défaut de coagulation du sang des scorbutiques qui offre l'aspect d'une gelée sanieuse ; sa fluidité si favorable aux hémorragies ; la dissolution des globules du sang dans les fièvres malignes, sa putridité tendant à l'alcalinité et à la putréfaction, effet attribué aux miasmes spécifiques comparé aux vapeurs ammoniacales ; le traitement successivement évacuant et tonique appliqué à ces fièvres dont les phases sont suivies avec soin et non brusquées, tout cela est un mélange de clinique et de théorie. Ce qui est d'observation pure est exact, le reste a la valeur des systèmes auxquels l'auteur l'a emprunté. La physique, la chimie et la mécanique y tiennent si bien la nature sous leur loi que cette sujétion fait sentir toute l'importance de la régénération de l'Hippocratisme opérée par Van Helmont.

CULLEN.

Cullen place dans le cerveau le principe des mouvements physiologiques et pathologiques, il lui donne le gouvernement des solides et des liquides ; les vaisseaux se contractent sous son influence ; par eux est modifié l'état du sang et des humeurs. Les altérations des fluides agissent à leur tour sur l'innervation ; de sorte que le système nerveux ou plutôt l'influx qui le parcourt est l'instrument immédiat de la vie. Les agents spécifiques sont qualifiés de ferments ; la malignité des miasmes contagieux, par exemple, est due à leur action dynamique sur la force nerveuse. Toutes les maladies se réduisent, en dernière analyse, à des lésions d'innervation soit directe comme les affections mentales et beaucoup d'affections toxiques, soit indirecte, lorsque les fonctions nerveuses sont troublées par les lésions des autres organes. Trois indications générales s'offrent en conséquence à la thérapeutique : l'éloignement des causes extérieures, le traitement des lésions qu'elles ont produites, et le rétablissement des forces. — C'est de la médecine physiologique, s'il en fut ; et nous n'en saurions blâmer

Cullen. Le seul reproche que nous lui adressions est sa dichotomie méthodique à laquelle échappent une foule de phénomènes physiologiques et morbides. Il a rendu, avec raison, aux vaisseaux la contractilité que leur refusait Haller; et justement subordonné la contractilité à la motricité nerveuse; mais, en localisant la vie dans le cerveau, il lui a tracé un cercle trop étroit. Loin d'être indispensables à la vie, les nerfs sont organisés par elle comme elle organise tous les systèmes et les liquides eux-mêmes. La physiologie de Cullen est donc systématique. Mais si elle est moins complète et moins profonde que celle de Van Helmont, combien ne l'emporte-t-elle pas sur l'*organicisme de Huxam,* le solidisme de Haller, et l'humorisme de Stoll. Cullen est *aussi naturiste* que Sydenham et plus physiologiste; il représente plus qu'Hoffman l'école dynamiste parmi les mécaniciens. La physiologie n'avait pas fait accomplir, avant lui, un aussi grand progrès à la médecine depuis Van Helmont. Voici la preuve de ce que nous avançons : « Les causes éloignées des fièvres sont certaines puissances sédatives, appliquées au système nerveux, qui diminuent l'énergie du cerveau, produisent, en conséquence, la faiblesse dans toutes les fonctions et particulièrement dans l'action des petits vaisseaux de la surface du corps... Il serait plus exact de dire qu'elles affectent le cerveau sans spécifier si c'est en produisant l'atonie. Les influences sont aussi variables que les causes, les sujets et les circonstances divers qui entourent les phénomènes réactionnels, que les périodes mêmes de l'affection. C'est là l'erreur des systèmes, mais en se tenant plus haut, à un point de vue moins exclusif, les troubles fébriles sont bien la conséquence de l'action d'un agent sur le système nerveux. Les causes de la fièvre sont celles de la mort, et celle-ci consiste dans la destruction entière de l'excitement ou dans l'affaiblissement total du cerveau... Cet organe est le siége du principe vital. Cet organe agit par le fluide subtil qu'il contient; ce fluide communique le mouvement; suivant qu'il agit ou non, il y a excitement ou *collapsus;* les parties les plus éloignées du système nerveux communiquent entre elles... La cause de la mort, dans les fièvres, peut être un poison, c'est-à-dire une puissance capable de détruire le principe vital; et le poison est ou le miasme (non contagieux), ou la contagion qui

était la cause éloignée de la fièvre... Il est aujourd'hui généralement reconnu que les vapeurs qui s'élèvent continuellement du corps de l'homme vivant, longtemps retenues dans un même lieu, sans être dispersées dans l'atmosphère, acquièrent une *virulence* singulière, et que si elles sont appliquées dans cet état au corps de l'homme, elles deviennent la cause d'une fièvre très-contagieuse... Différents états du corps disposent à l'action des miasmes et de la contagion. Comme ils sont d'une nature septique, il y a apparence qu'ils agissent comme des ferments; car la première action est faible, et ils paraissent se multiplier en raison de la disposition des fluides à la fermentation putride. Tout ce qui favorise cette disposition rend l'homme plus sujet à être affecté dans les maladies épidémiques... Plusieurs médecins, Van Helmont entre autres, s'étaient imaginé que la peur et la contagion étaient une seule et même chose. Didier, Chyconneau et Bailly, qui furent envoyés à Marseille lorsque la peste y faisait les plus grands ravages, prouvèrent qu'un des moyens les plus sûrs de résister à la contagion était de ne pas la redouter. Ils échappèrent au fléau qu'ils bravèrent dans mille circonstances, grâce, peut-être, à leur courage... Le corps s'accoutume à toutes les impressions auxquelles il est longtemps exposé et devient même, par là, capable de résister à celles qui tendent le plus à lui nuire... Dans toute fièvre, il survient certains mouvements qui tendent à prévenir les effets de la puissance nuisible ou à les corriger et à les détruire. — On doit considérer ces deux espèces de mouvements comme constituant la maladie. Mais le premier est, peut-être strictement, l'état morbifique, et le dernier doit être considéré comme l'effet de la force médicatrice de la nature dont la tendance est salutaire. J'appellerai, par la suite, ces mouvements la réaction du système (1). »

Cullen repousse la médecine expectante, qu'il nomme la pathologie des paresseux, *pathologia pigrorum.* Il s'applique à modérer la violence de la réaction, à corriger ou à éviter les dispositions des fluides à la putréfaction et à dissiper les causes ou à prévenir les effets de la faiblesse.

(1) *Éléments de médecine pratique* de Cullen. Trad. du docteur Bosquillon. Paris, 1785, p. 26, 85, 87, 57, 77, 75, 77, 35, 121.

Le vitalisme est, comme on voit, le fond de la doctrine de Cullen. La nature médicatrice est bien pour lui une force. Le fluide nerveux remplace le *stimulus* des esprits animaux, et sur lui porte toute l'action des agents morbifiques et curatifs. La virulence des miasmes contagieux, leur multiplication à la manière des ferments, la disposition putride des solides et des liquides et leur influence qui s'exerce surtout sur les centres nerveux, l'acclimatement et la réfraction dus aux dispositions individuelles physiques et morales; les indications thérapeutiques tirées à la fois des causes éloignées, des désordres organiques et de l'état du système des forces; ces divers principes étaient en partie oubliés depuis Van Helmont. Cette renaissance vitaliste succéda au naturisme organicien, comme les naturistes avaient succédé aux mécaniciens, par voie de réaction. Cullen et Bordeu font revivre Van Helmont à la fin du XVIIIe siècle, comme il avait fait revivre Hippocrate (*Hippocrates redivivus*) au commencement du XVIIe. Ce sont les parrains de l'école de Montpellier. Bordeu est, en outre, celui de Bichat, qui est le père du néo-organicisme dont Paris fut le berceau.

CHAPITRE SIXIÈME.

BORDEU.

Bordeu est un Van Helmont français. Son génie est moins original et moins philosophique que celui de son ancêtre de Vilvorde; il a moins d'envergure et plane moins haut, mais il a le même instinct qui dirige vers les régions du vrai, la même pénétration et la même sûreté de coup d'œil. Bordeu jeta, dans ses recherches sur le tissu cellulaire, les semences de l'anatomie générale; il fixa, comme Cullen, l'importance primordiale du système nerveux sur les autres solides et les liquides; il éleva la sensibilité et la motricité au rang de *facultés* vitales, et lia l'âme à la vie de telle sorte que leurs affections devinrent indivisibles. Il professa sur les rapports des causes morbifiques et des agents thérapeutiques avec l'économie une doctrine aussi profonde et aussi vraie que celle qu'il formula sur l'hématose et la nutrition; ces dernières théories, émanées de

Servet et de Van Helmont, semblent, sous sa plume, perfectionnées par Lavoisier. Les œuvres de Bordeu sont une mine féconde où les plus grands physiologistes et cliniciens du XIXe siècle ont puisé une foule d'excellentes idées. Rival de Barthez, nons verrons combien il lui est supérieur, et si, depuis Van Helmont, quelqu'un a mieux compris que lui les énigmes de la vie. N'ayant pas besoin de diminuer la taille de ses ancêtres pour se grandir, sa piété filiale pour le père du vitalisme contraste avec l'irrévérence de Stahl qui ne voit en lui qu'un grand spéculateur.

« Van Helmont vécut, écrit Bordeu, je dirais presque il régna, dans le XVIe siècle... Il acheva de réduire en poussière le monstre (le galénisme) abattu par Paracelse... Il mit au jour une nouvelle médecine... inconnue à ses plus proches voisins dans la ville qu'il habitait ; il faisait trembler les vieux professeurs de toutes les facultés... Il est certain que le Stahlianisme dut sa naissance à Van Helmont... On ne peut nier que ceux qui font de chaque partie du corps un organe ou une espèce d'être ou d'animal qui a ses mouvements, son action, son département, ses goûts, sa sensibilité particulière, n'aient puisé dans la même source que les Stahliens. Ceux qui sont pénétrés, comme on doit l'être, des effets singuliers que l'âme fait sur le corps, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie, ceux à qui la pratique de la médecine et l'étude de l'homme apprennent que le physique est essentiellement lié au moral dans la plupart des fonctions de la vie, ces médecins philosophes peuvent mettre Van Helmont à leur tête (1). »

Ce jugement est le seul éclairé et équitable que nous ayons rencontré dans notre examen historique. On se demande avec étonnement comment, après une si éclatante réhabilitation, Van Helmont est encore resté sous le coup de l'ignorance ou de l'injustice des historiens (2). Mais on peut tout

(1) OEuvres complètes de BORDEU. Paris, 1818, t. I, p. 670.

(2) Ne lisons-nous pas dans l'*Examen du système du docteur Bukner*, par PAUL JANET, membre de l'Institut, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, 1864. Germer Baillière, p. 93, 94 : « Van Helmont décrit le moyen de faire naître des souris, d'autres auteurs, l'art de produire des grenouilles et des anguilles. Une expérience décisive de Redi porta un coup mortel à ces ridicules superstitions.

s'expliquer quand on voit le nom de Bordeu plus honoré que celui de Van Helmont, quoiqu'il l'ait hautement proclamé son maître! Bordeu n'a pas seulement lu et compris Van Helmont, il a montré, par ses propres œuvres, combien la médecine a perdu par la légère appréciation des historiens, ses prédécesseurs. La loi la plus générale de l'avancement des sciences est la réaction; Bordeu a prouvé que le développement des bons principes est une autre loi du progrès. On va s'en convaincre par l'exposé succinct de ses recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action; de son analyse médicale du sang et de ses études sur les maladies chroniques.

Les anatomistes, dit Bordeu, sont divisés sur la question de savoir si les glandes sont vasculeuses, spongieuses ou parenchymateuses, ou composées de follicules, mais les physiologistes s'accordent à expliquer l'excrétion de la glande parotide par la compression des muscles qui l'entourent. Il oppose à cette théorie mécanique des expériences qui la renversent, et objecte l'exemple des reins, des testicules, des mamelles, qui prouve que l'excrétion glandulaire est une fonction active et non passive. « Concluons, dit-il, que l'excrétion des glandes ne se fait pas par la compression du corps glanduleux, mais par l'*action propre de l'organe;* action que certaines circonstances augmentent, comme les *irritations, les secousses* et les dispositions des vaisseaux du même organe. »

Ainsi sont rectifiées et complétées la mécanique et l'irritabilité de Haller. La simple observation éclairée d'une saine doctrine permet à Bordeu de redresser les erreurs de la physiologie expérimentale. Il n'hésite pas à affirmer que les sécrétions dépendent surtout des nerfs qui se trouvent dans la glande, et que la sécrétion est, tout comme l'excrétion, de la part de l'organe une action particulière. Claude Bernard devait, un demi-siècle plus tard, démontrer par l'expérience la justesse de cette vue. Bordeu attribuait comme lui les sécrétions à l'activité de la circulation des glandes par l'irritation nerveuse. « La sécrétion se réduit, lisons-nous, à une espèce de *sensation,* si on peut s'exprimer ainsi; les parties propres à exciter telle sensation passeront, et les autres seront rejetées; chaque glande, chaque orifice aura, pour ainsi dire, son goût particulier... » Bordeu

avait disséqué les nerfs qui se distribuent aux glandes, s'était assuré que leur section paralyse les fonctions glandulaires; l'observation, enfin, lui avait appris combien elles dépendaient des influences morales. Les nerfs des sphincters des follicules sont *attentifs,* dit-il, et distinguent ce qui les intéresse de ce qui leur est indifférent. Le larynx qui laisse passer l'air, repousse les liquides, de même de tous les sphincters. Stahl prétendait que l'âme dirigeait tout dans le corps animal, écrit Bordeu, qui n'ose pas se déclarer animiste. « Quoi qu'il en soit, on peut dire que toutes les parties qui vivent sont dirigées par une force conservatrice qui veille sans cesse. » C'est cette force qui préside aux mues osseuses rendues visibles par la garance dans les expériences de M. Flourens. Bordeu déclare, avec modestie, qu'il n'est pas l'auteur de la théorie de la sensibilité élective que nous venons d'indiquer, il la rapporte au docteur Parade, de Montpellier, qui en fit l'objet de sa thèse inaugurale en 1746. Elle n'est, à vrai dire, que l'application d'une des facultés de l'âme sensitive de Van Helmont.

Bordeu supposait que les humeurs étaient contenues *formellement* dans le sang mais il reconnaissait que les chimistes qui admettent un ferment particulier, fabricateur de l'humeur à séparer avaient quelque raison pour eux. « Il serait bien utile, ajoute-t-il, qu'on décidât ces questions une fois pour toutes. » S'il ne se fut pas écarté des ferments spécifiques vitaux de Van Helmont, il n'eût pas commis sur l'origine des humeurs diverses une hypothèse plus digne d'un physicien que d'un vitaliste. Cette dissidence est d'autant plus extraordinaire qu'il ne craint pas d'avouer « qu'il y a vers l'estomac un *organe* pour ainsi dire *général* qui influe, à certains égards, sur tous les autres, et qui les modifie jusqu'à un certain point, suivant qu'il est diversement modifié lui-même. » Il rappelle, à ce propos, le système des archées et fait cette réflexion pleine d'actualité : « Van Helmont et tant d'autres praticiens qui ont examiné les choses comme il faut, c'est-à-dire sur les malades, en apprendraient plus que nous n'en pourrions dire; mais qui se donnera la peine de lire des auteurs qui s'écartent des systèmes communément reçus (1).

(1) *Ibid.*, t. I, p. 174.

Il continue : « La circulation générale a une circulation particulière suivant qu'elle est en action ou qu'elle n'y est pas; les autres parties qui se ressentent de son action sont du département de son cercle. Ainsi la moindre partie peut être considérée comme faisant, pour ainsi dire, corps à part... On n'a pas trouvé mauvais qu'un célèbre ancien ait dit d'un des viscères du bas-ventre, que c'était un animal dans un animal : *Animal in animali*. Chaque partie n'est pas un animal, sans doute, mais une espèce de machine à part qui concourt, à sa façon, à la vie générale du corps. Ainsi, pour suivre la comparaison de la grappe d'abeilles, elle est un tout collé à une branche d'arbre par l'action de bien des abeilles qui doivent agir ensemble pour se bien tenir... L'application est aisée; les organes sont liés les uns avec les autres; ils ont chacun leur district et leur action; les rapports de ces actions, l'harmonie qui en résulte font la santé... Les anciens disaient que les organes attiraient, retenaient, rejetaient; ainsi fait l'estomac, ainsi font les glandes. »

Après avoir passé pour surannée et métaphysique, la doctrine de la vie multiple a si bien refleuri qu'on la croirait aujourd'hui nouvelle. Elle a trouvé dans l'organicisme un appui involontaire mais précieux. L'anatomie a multiplié les centres nerveux, les follicules et les cellules sont devenues des faits si évidents, que la grappe d'abeilles est aujourd'hui une grappe d'*acini*. La *moindre partie* peut être considérée comme faisant, pour ainsi dire, *corps à part*. On comprend que le corps humain pourrait n'avoir que des dimensions microscopiques sans perdre aucune de ses facultés, s'il était réduit à une seule cellule élémentaire pour chacun de ses départements organiques. Après avoir méprisé les archées, la science n'a fait qu'en multiplier le nombre en multipliant les tissus et leurs propriétés, les foyers d'innervation et leurs cellules nerveuses, les organes et leurs éléments constitutifs. La vérité de la vie multiple a reçu enfin la sanction de l'anatomie pathologique : qui peut nier qu'une partie enflammée ne fasse corps à part, cercle à part; qu'elle ne ressemble à une glande dont les vaisseaux sont en érection, et que les torrents qui affluent, dans l'un et l'autre cas, n'aient la plus grande analogie? Les fonctions morbides ressemblent aux fonctions normales par leur individualité.

Il n'est pas jusqu'aux produits pathologiques, solides ou liquides qui n'aient leur caractère spécial correspondant à une aberration vitale particulière, à l'affection d'une faculté ou d'une archée déterminée.

L'influence des passions sur l'organisme cliniquement étudiée, surtout par les aliénistes, donne un nouvel appui à la doctrine de Van Helmont et de Stahl, reproduite en ces termes par Bordeu : « Il en est des passions comme des autres fonctions particulières qui, lorsqu'elles s'exercent, en suspendent d'autres. Les unes suspendent la digestion, les autres font couler les larmes; il y en a qui augmentent la sécrétion de la semence; d'autres font que la salive inonde la bouche; la seule idée de l'eau éveille la soif et excite, dans certains cas, la sécrétion urinaire; l'idée du vomissement fait soulever l'estomac; peut-être même si l'on examinait attentivement, trouverait-on que chaque passion a un rapport particulier avec quelque organe qu'elle excite ou qu'elle relâche. » Incontestablement, il en est ainsi, il suffit de s'analyser dans un état passionnel quelconque pour constater là ou là une sensation correspondante. Une passion intense non-seulement peut troubler telle fonction cérébrale ou telle autre, mais produire la syncope et la mort.

ANALYSE MÉDICALE DU SANG.

« Pour pénétrer dans la composition de la chair fondue ou liquide qui roule dans les vaisseaux des animaux, dit Bordeu, nous suivrons une marche bien simple et bien naturelle... Quant aux matières que le corps vivant absorbe pour en faire son propre, nous ne serons pas démentis en assurant que l'air, travaillé dans le poumon, est un de ses matériaux, soit qu'il entre lui-même dans le sang, soit qu'il lui envoie quelque substance ignée, éthérée, connue des anciens sous le nom d'esprits vitaux. Il n'est point d'animal qui n'imite Prométhée en volant et attirant à lui le feu céleste répandu dans l'atmosphère. Le sang se vivifie de cette manière et vit d'air, le feu qui l'anime a besoin de cette ventilation, de ce renouvellement comme celui de nos foyers. Comment cet air (composé ou élémentaire) agit-il sur le sang? Comment le fait-il brûler du feu vital modéré

qu'exige la nature? On le saura lorsqu'on aura déterminé la manière dont la chaleur vivifie, sous la poule, l'œuf fécondé, tandis qu'elle pourrit ceux qui ne le sont pas. La médecine ne peut s'empêcher de considérer, dans cette sorte d'attraction par laquelle la vie est pompée de l'atmosphère, combien cette fonction tient, du côté de l'animal qui respire, à un fond de sensibilité attentive et industrieuse des organes. » La chimie a démontré que tous les animaux sont des Prométhées qui empruntent leur chaleur au feu céleste; mais les chimistes ne distinguent pas la chaleur animale du calorique dont ils disposent; et les vitalistes se tiennent, d'autre part, dans des régions si élevées que l'éther calorifique et l'éther vital ne peuvent avoir rien de commun. La métamorphose des forces atmosphériques et alimentaires par la vie en son propre principe semble, aux uns et aux autres, une pure hypothèse, et cependant, l'alimentation des forces vitales n'est-elle pas aussi évidente que celle des organes? Depuis Van Helmont la digestion et l'assimilation des forces physiques n'avaient pas été remises en telle lumière. Il ne manque aux lignes suivantes que les mots de *vie moyenne,* de ferments et d'archées pour paraître extraites de l'*Ortus medicinæ novus :* « Des aliments, proprement dits, ont déjà tâté de la vie; ce sont des débris ou des matériaux désunis du tout vivant qu'ils composaient. Ils contiennent, plus ou moins, de cette partie nutritive (vrai aliment des corps organisés) répandue dans la nature entière qui compose et vivifie les végétaux, qui fait la base ou le fond de l'animalité : c'est à elle que l'esprit vital aime à se joindre, elle mérite seule d'être animée et de devenir le sujet de la sensibilité et de la mobilité que l'âme immortelle honore et éclaire dans l'homme... La salive les dispose à une plus forte dose d'animalité qu'ils vont recevoir dans l'estomac... Les parties nutritives arrivent dans le sang après avoir été nourries et incorporées à des humeurs qui font partie du tout, tant la nature craint ce qui est étranger (1). »

Bordeu a édifié, sur sa théorie de l'existence *formelle* des humeurs dans le sang, sa doctrine des cachexies, qui est un mélange d'erreurs et de vérités. Toutes les sécrétions, le lait, le sperme, l'urine peuvent refluer,

(1) *Ibid.*, t. II, p. 940.

pense-t-il, dans le sang. Ce liquide a aussi ses propres cachexies suivant que la fibrine ou les globules sont rares ou abondants. On retrouve Fernel et Van Helmont dans ce passage : un monde invisible sujet à des lois particulières dirige le monde visible... Il y a des maladies qui fixent entièrement les idées sur cet objet. Ces maladies (qui ne sont pas du ressort des anatomistes et des chimistes) sont dues à des corpuscules invisibles et d'une nature fixe et inconnue autrement que par l'observation médicale. Telles sont les cachexies variolique, dartreuse, vénérienne, écrouelleuse, scorbutique, galeuse, cancéreuse, goutteuse et autres de cette espèce. Leur miasme séminal est généralement avoué. L'histoire de ce miasme, sa germination dans le corps vivant, et ses autres effets, éclairent surtout les cachexies. Il en résulte que la présence ou l'absence de tels ou tels corpuscules amènent dans l'individu des révolutions notables dans le physique comme dans le moral. Ces révolutions décèlent les ressorts par lesquels les forces naturelles se conduisent... De même que chaque fonction a ses organes spéciaux, ainsi les miasmes maladifs ont leurs organes marqués et prédisposés pour leur germination... » Suivent les exemples de la goutte, de la syphilis, des scrofules, de la gale, etc., etc.

Nous ne pouvons qu'accorder à ces considérations une entière approbation. Les espèces nosologiques héréditaires ou contagieuses répondent à des ferments morbifiques ou semences réelles. La micrographie ne fait que commencer à explorer la faune et la flore parasitaires. Elle confirmera la doctrine des causes occasionnelles cachées, comme elle confirme celle de la vie multiple et harmonique.

L'étiologie dynamique de Van Helmont se retrouve chez Bordeu jusque dans les effets toxiques des minéraux : « Ce n'est pas qu'il y ait des poisons qui, de leur nature, ne sont que des masses de matière brute, dit-il, il y a aussi quelques médicaments de cette espèce ; mais quelle que puisse être leur constitution, on a toujours recours, pour expliquer leur action, à la force de la vie qui s'irrite plus ou moins contre eux, qui unit ses forces aux leurs pour les faire ressortir. *Notre petit monde animal invisible, reconnaissable par ses effets, est inconnu et irréductible à la chimie.* » Nous aurions pu prendre ces lignes pour épigraphe de ce travail.

RECHERCHES SUR LES MALADIES CHRONIQUES.

« Le corps vivant est un assemblage de plusieurs organes qui vivent chacun à leur manière, qui sentent plus ou moins et qui se meuvent, agissent ou se reposent dans des temps marqués ; car, suivant Hippocrate, toutes les parties des animaux sont animées. Les parties qui composent cet assemblage sont liées entre elles par une substance spongieuse, muqueuse cellulaire au sein de laquelle les organes, qui sont autant d'expansions des nerfs, sont logés et implantés, comme les fleurs et les fruits le sont dans leurs boutons. La vie générale qui est la somme de toutes les vies particulières, consiste dans un flux de mouvements réglés et mesurés qui se fait successivement dans chaque partie, détermine l'exercice de ses fonctions, et forme la trame entière de notre vie. C'est ainsi que toutes les parties sont causes, principes et causes finales... Le cerveau, le cœur et le ventricule sont le *triumvirat*, le trépied de la vie. »

Bichat et les physiologistes du XIXe siècle ont trouvé dans ce passage l'ébauche de l'anatomie générale et les principes de l'histologie, et les naturalistes les fondements de leurs classifications zoologiques. Nous y trouvons, nous, la formule de notre conception de l'organisme. Nous verrons bientôt Claude Bernard traduire, dans le langage de la science actuelle, cet autre passage : « Le corps vivant n'est qu'un édifice spongieux nageant dans la sérosité de partout et en tous sens... Cette pénétrabilité du corps animal fait qu'il est sans cesse rempli ou traversé par des torrents de chaleur et d'eau jusqu'à ses parties les plus intimes. . . .

. . . .

. . . . »

Bordeu rappelle que les affections chroniques ont leurs révolutions comme les maladies aiguës, et retrempe le naturisme dans sa théorie des sécrétions. Il entend par inflammation, « un amas de feu, de sang ou de chaleur et de forces dans une partie, lequel s'est fait par le moyen des nerfs et des vaisseaux qui le composent. » Les fonctions morbides réclament, comme les fonctions normales, une intervention modérée de l'âme et des

nerfs. Quand l'inverse a lieu, les affections prennent le caractère malin. » « Cette considération sert à distinguer dans la pratique les maladies bénignes des malignes, les longues des courtes, etc. » Barthez n'explique pas autrement la difficulté des crises dans les fièvres continues graves. Toute la médecine de Bordeu repose sur sa doctrine de la fibre sensible et motrice. Son névrosisme n'a aucune parenté avec le spasme tonique de F. Hoffman, le spasme atonique de Cullen, encore moins avec l'irritabilité Hallérienne. Il diffère des sympathies et du système des forces de Barthez par la réalité du principe dont il dépend, réalité supérieure à l'x Barthésien, et plus substantielle que l'âme de Stahl. Le vitalisme de Bordeu anime les tissus et les organes de son essence sensitive et dynamique sans s'identifier avec eux comme dans la doctrine de Haller, mais en s'en distinguant, au contraire, comme le magnétisme se distingue du fer auquel on donne ou l'on retire les propriétés de l'aimant. Toutefois, la conception de Bordeu scinde trop la vie en l'incarnant dans une seule fibre, bien qu'elle jouisse de toutes les propriétés du système nerveux. Quelle que soit son importance, il ne fait pas oublier combien de fonctions lui sont antérieures et en sont indépendantes.

Mais laissons parler l'auteur : « En poussant plus loin les recherches sur la vie, on voit qu'elle consiste dans la faculté qu'a la fibre animale de sentir et de se mouvoir elle-même. Cette faculté innée dans les éléments du corps vivant n'est pas plus étrange que ne le sont la gravité, l'attraction et la mobilité qui appartiennent à divers corps. Les parties actives, dont nous parlons, sont les vrais fondements de l'animalité. Elles tiennent elles-mêmes le principe de leur vie d'un filament nerveux qui leur sert de base, ou plutôt il n'y a, dans l'animal, qu'un seul nerf qui anime ses parties. Ce nerf sensible et actif qu'on peut concevoir aussi petit qu'un atome est subordonné à l'empire de l'âme... Nous sommes demeurés attachés à ce dogme mixte qui a été du goût de beaucoup de bonnes têtes et qu'on désigna autrefois du nom de secte électrique... Nous nous sommes restreints à la considération du monde animal, invisible, inaccessible aux physiciens, où se préparent et s'exécutent les opérations de la vie par l'action, le concours et les rapports réciproques des parties solides, sensibles,

nerveuses, primitives, avec les miasmes, les semences, les éléments des humeurs. Cette vie et cette sensibilité des solides, nous ne pouvions que la lier aux principes des naturalistes qui remontent jusqu'à l'école de Cos et qui firent de la nature un être particulier veillant à la conservation du corps... Nous avons essayé d'imiter l'abeille qui compose son miel des sucs combinés des différentes fleurs. »

Tel est bien le génie de Bordeu. Il n'est pas de ceux qui « s'échauffent de leur propre feu » pour emprunter ses expressions ; mais peu d'abeilles ont tiré de la flore médicale un miel plus exquis que le sien. M. Flourens le loue d'avoir clos la discussion sur les esprits animaux, mais il faut distinguer dans la thèse inaugurale de Bordeu ce qui s'adresse aux théories qui font jouer aux nerfs le rôle de cordes vibrantes ou qui attribuent les phénomènes d'innervation aux propriétés du prétendu suc nerveux ou autres théories *ejusdem farinæ,* comme il dit lui-même, de sa doctrine du principe vital ou éthéré, agent de la sensibilité et de la motricité nerveuses. Sa thèse est une œuvre de jeunesse où sont développées les idées de son père; des traits incisifs et d'une robuste logique y sont au service d'une érudition rare chez un jeune homme. Son esprit et son caractère s'y trahissent, à chaque instant, par exemple lorsqu'il déplore ironiquement la noyade des esprits animaux dans l'hydrocéphalie et qu'il s'écrie : *submergantur miserrimi!* Mais sa critique inspirée par une réaction juvénile lui fait sacrifier ce qu'il restaurera plus tard. Trop hardi dans sa thèse, et trop électrique dans son âge mûr, il subit, en dernier lieu, l'influence de l'esprit conciliateur qui donna le jour à l'école de Montpellier. Fizos et Sauvage étaient les champions, le premier, des mécaniciens, le second, de l'aninisme. Les juges du camp en conclurent le vitalisme. Barthez imagina un principe distinct des organes et de l'âme, et Bordeu une faculté nerveuse aussi étroitement liée à l'âme qu'aux tissus sensibles, mais indécise dans son essence, quoiqu'il affirme son entité.

Toutefois, l'indécision de sa doctrine générale s'arrête à sa thérapeutique. Le naturisme n'avait jamais été proclamé avec un accent plus autorisé et plus convaincu. « J'ai honte, dit-il, d'avoir tant insisté, tantôt sur les

saignées, tantôt sur les purgatifs et les émétiques... Il me semble entendre crier la nature : ne vous pressez point; laissez-moi faire; les drogues ne guérissent point, surtout lorsque vous les entassez dans le corps des malades ; c'est moi seule qui guéris. Les mouvements qui vous paraissent les plus orageux sont ceux où je me sauve le mieux si vous ne m'avez pas ôté mes forces. Il vaut mieux que vous m'abandonniez toute la besogne que d'essayer des remèdes douteux. » Il n'est pas de praticien observateur, de quelque école qu'il soit, qui ne sente la sagesse de ces préceptes.

Ce que nous avons dit de Bordeu ne suffit peut-être pas pour justifier le jugement que nous avons exprimé au commencement de ce chapitre. Une telle appréciation exigerait l'analyse entière de ses œuvres, et donnerait satisfaction aux plus difficiles. Mais notre programme nous obligeait à nous renfermer dans une esquisse qui nous permît de reconnaître dans les traits de l'original ceux de ses aïeux en médecine. Nous avons surtout essayé de démontrer qu'il tenait la meilleure part de ses doctrines de Van Helmont. Leurs principes physiologiques sont identiques, car ils admettent sans pouvoir réellement les séparer, l'âme et la vie. L'essence vitale est dynamique pour tous les deux. La vie multiple, la vie moyenne, les archées, les fermentations digestives de Van Helmont se trouvent sous d'autres noms dans Bordeu. Ils interprètent en vitalistes, l'un et l'autre, l'action des agents morbifiques, toxiques et thérapeutiques. Le naturisme, enfin, les réunit dans une méditation attentive des tendances normales ou pathologiques de la vie soumise ou non à l'influence des remèdes, afin de découvrir les lois de ses mouvements. Ils considèrent les lésions et les symptômes comme des effets de la maladie et ne les confondent pas avec elle. Seulement Bordeu étudie plus particulièrement la vie dans ses manifestations, et Van Helmont dans son essence. Le premier, rappelant les fonctions des glandes, sépare, par une sorte de digestion intellectuelle, le suc de la vérité mêlé à la circulation de la science, si j'ose ainsi parler ; le second, personnifié dans l'archée, éclaire et vivifie directement la médecine des rayons de son esprit. Ils poursuivent avec la même liberté et les mêmes traits le troupeau errant de Galien, *pecus Galeni errans*. Leur style a une vivacité, une clarté, une profondeur, un naturel et une force

qui n'ont pas été égalés. Van Helmont avait ravi au ciel le feu vital, Bordeu se fit complice de ce larcin, mais il est resté sans imitateur, ou du moins, on ne reconnaît plus le flambeau tombé de ses mains tant il a perdu de son éclat.

CHAPITRE SEPTIÈME.

BARTHEZ.

Barthez et Bordeu furent suscités par la querelle des mécaniciens et des animistes. Praticiens et érudits, ils avaient les qualités et l'autorité nécessaires pour se prononcer dans un si haut et si difficile débat. Leurs tentatives de conciliation furent vaines, mais leur jugement est resté comme un des mémorables arrêts de la médecine. Imbus de la méthode des naturalistes, ils induisent la vie des fonctions et diffèrent en cela de Van Helmont, que leur vitalisme est plus logique que réel. L'éclectisme de Bordeu laisse l'essence et la nature de la vie un peu indécises entre l'âme et les propriétés des nerfs. Barthez ne voit entre une cause et son effet qu'un rapport de succession et n'attribue, en conséquence, au principe vital que la valeur d'un x. Il fonde aussi la physiologie et la pathologie sur le système nerveux, seulement autant Bordeu prête d'importance à la sensibilité, autant il en accorde à la motricité. Ces deux opinions non exclusives, d'ailleurs, se corrigent en partie l'une l'autre, mais la sensibilité élective, les synergies et les sympathies sont un système incomplet. Ces imperfections de doctrine accusent un culte encore trop grand pour les phénomènes jusque chez les représentants du vitalisme. Religion singulière qui aboutit à une abstraction ou au doute et qui conduit, par une logique plus étroite, à l'organisme pour n'avoir pas su découvrir l'entité vivante sous les apparences phénoménales. Bordeu est moins abstrait que Barthez, mais ils ne sont, l'un et l'autre, que les pâles et incorrectes copies de Van Helmont. C'est une source à laquelle il faut toujours revenir et dont on apprécie la pureté et la profondeur, surtout quand on puise, par comparaison, chez les plus grands écrivains de la médecine. Les *Éléments de la science de l'homme* vont nous en donner la preuve.

« Les phénomènes de la nature, dit Barthez, ne peuvent nous faire connaître la causalité ou l'action nécessaire des causes dont ils sont les effets ; mais seulement nous manifester l'ordre dans lequel ils se succèdent ; nous dire quelles sont les règles que suit la production de ces effets, et non ce qui constitue la nécessité de cette production... On ne peut donner que des assertions négatives, des doutes et des conjectures sur la nature du principe vital de l'homme... Il doit être conçu par des idées entièrement distinctes de celles qu'on peut avoir, soit du corps humain, soit de l'âme pensante... Il est impossible de décider si le principe vital existe par lui-même ou s'il n'est qu'un mode du corps humain vivant. Qu'on ne rapporte jamais les déterminations de ce principe à des affections tirées des facultés de prévoyance ou autres qu'on attribue à l'âme ni à des passions que l'on prête à l'archée. Or, c'est à cette condition essentielle que Van Helmont, Stahl et leurs sectateurs ont dérogé dans une infinité de cas, aussi bien que ceux qui ont employé avant ou après eux le nom de principe vital. » Sacrifier le principe de causalité à la loi de succession, c'est réduire la science à l'empirisme le plus grossier et repousser l'induction elle-même ; c'est renoncer à la connaissance de tout principe naturel, de l'âme aussi bien que de la vie, et les immoler, sans distinction, à un mode du corps humain, c'est-à-dire à une apparence. L'énormon, les entéléchies, les archées, les âmes non-seulement ne sont pas ce qu'en ont dit Hippocrate, Aristote, Van Helmont et Stahl, ce sont des impossibilités qu'il faut remplacer désormais par un mot vide de sens, de l'aveu même de Barthez (1) : « Il n'importe, dit-il, qu'on attribue ou qu'on refuse une existence particulière et propre à cet être que j'appelle principe vital, mais je suis dans la vraie méthode philosophique lorsque je considère les fonctions de la vie dans l'homme comme étant produites par les forces d'un principe vital et régies suivant ses lois primordiales. » Il n'est cependant pas indifférent de savoir si un principe existe quand on le qualifie d'être, et qu'on prétend en étudier les lois primordiales... Mais l'auteur ignore l'esprit de la métaphysique aussi bien qu'il en détourne le langage quand il parle de forces d'une

(1) *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, par P.-J. Barthez. Paris, 1806, t. I, p. 1, 5, 82, 95.

entité négative qui ne saurait avoir, tout au plus, que des facultés. Faire un monstrueux alliage de sensualisme et de nihilisme, voilà ce que Barthez appelle la vraie méthode de philosopher. Malgré ses perplexités, nous devrions dire ses contradictions, il se décide pour l'existence du principe de vie et en étudie ce qu'il appelle les forces : « Il faut distinguer, dit-il, dans le principe vital, les forces sensitives d'avec les forces motrices... » On a faussement attribué à l'école de Montpellier cette opinion, que c'est la sensibilité qui est le principe de la vie dans l'homme et dans les animaux ; c'est sans aucun fondement que l'on affirme que les mouvements du cœur, dès l'origine, ceux de la respiration, après la naissance, et autres qui sont nécessaires à la vie, sont toujours le produit des impressions que la sensibilité reçoit des causes irritantes. Rien ne prouve que ces mouvements vitaux, dans leur production primitive, continuellement répétée suivant un ordre constant, ne soient les effets de l'action directe et immédiate des forces motrices du principe vital, excitées et dirigées par des lois primordiales qui lui sont propres. » Supposons que les lois qui ne sont que des rapports, soient capables d'exciter des mouvements et que les forces cessent d'être des agents pour devenir des facultés ; on ne peut, plus formellement, reconnaître le principe de causalité, et partant, sortir du doute et de la négative, qu'en affirmant les effets de l'*action immédiate* des forces motrices du principe vital. Recueillons donc l'activité spontanée de la vie, opposée comme un argument à la doctrine de la sensibilité, soutenue par Bordeu, et rappelons que ce médecin ne séparait pas la sensibilité de la motricité dans la fibre nerveuse. Il fit jouer à la seconde le rôle d'un ressort par rapport à la première. Barthez avait-il bonne grâce à combattre cette opinion quand il écrivait lui-même : « La conservation de la vie est attachée aux sympathies des organes... La sympathie particulière de deux organes a lieu lorsqu'une affection de l'un occasionne, sensiblement et fréquemment, une affection correspondante de l'autre, sans que cette affection puisse être rapportée au hasard, au mécanisme des organes, ni à leur concours d'action dans une forme générique de fonction ou d'affection du corps vivant... » Si les sympathies ne sont, au fond, que le jeu réciproque de deux affections, elles entrent, avec les synergies, dans

la théorie de Bordeu, et Barthez ne fait que se l'approprier quand il dit magistralement : « La grande et maîtresse vue de la science de l'homme est de se considérer comme un être essentiellement animé par des forces vitales dont l'action est soumise à des lois primordiales de sympathie et de synergie. » Il repousse, avec raison, l'opinion d'Astruc, Boerhaave et Whytt par laquelle toutes les sympathies dépendraient d'une affection intermédiaire du *sensorium commune*. L'explication du sentiment et du mouvement par un courant nerveux ou par les esprits animaux lui semble, à juste titre, aussi une hypothèse. Il est frappé de la division de la vie chez la tortue, par exemple, que Redi a vue vivre six mois après qu'il l'eût décapitée. Malgré sa prédilection pour les forces nerveuses, il n'absorbe pas la vie en elles : « Il est des organes, dit-il, où les fonctions ne cessent point aussitôt, mais se perpétuent quelque temps après qu'on a détruit la sympathie de leurs nerfs avec tout le reste du système nerveux. » Le repos des muscles de la vie animale, et l'activité des organes de la circulation et de la respiration, pendant le sommeil, sont, pour lui, des exemples de l'indépendance relative de certaines fonctions. Ces vues rappellent, moins la précision, les cercles vitaux de Bordeu et les départements de la monarchie de Van Helmont. Barthez distingue, avec raison, les forces agissantes des forces radicales ou potentielles ; mais il ne s'explique ni sur leur nature ni sur leur réparation ; et ce qu'il dit de leur nombre et de leurs rapports ne se comprend guère dans la doctrine de l'unité vitale absolue : « L'ensemble ou l'agrégat de ces deux sortes de forces, dit-il, constitue ce que j'appelle le système entier des forces du principe vital. » Cette formule s'appliquerait mieux à l'unité harmonique de la vie multiple dont elle est évidemment un souvenir. La théorie des états actuel et potentiel du principe vital est aussi un emprunt fait à Van Helmont, mais il n'en faudrait pas faire *deux sortes de forces,* car celles qui sont dépensées sont identiques à celles qui restent pour en recruter de nouvelles. Si l'auteur eût moins méprisé les archées et leur alimentation, suivant la loi du *magnum oportet,* c'est-à-dire leur réfociliation, comme dit Bordeu, par les forces alimentaires, il eut donné plus de réalité, d'exactitude et de précision à son système dynamique. Ici « la résolution des forces radicales

semble être, à Barthez, ce qui constitue les maladies malignes. » Un peu plus loin il déclare que « le système des forces du principe vital se trouve affaibli dans ces affections par une véritable résolution des forces de tous les organes. » Ces propositions contradictoires viennent de la séparation trop radicale qu'il établit entre les forces dépensées et les forces restantes. Il est évident que la malignité ne s'explique pas par cette distinction, mais par l'étendue et l'intensité de l'intoxication... C'est une lutte d'archées ; la victoire est aux plus forts et aux plus nombreux. La *résolution* et l'*oppression* sont des états plus distincts et plus réels. Le danger est plus grand, en effet, quand tout un système est directement frappé et abattu que lorsqu'il n'est que sympathiquement tenu en échec, opprimé par une affection primitive, ayant pour siége un organe déterminé. On pourrait, avec plus de propriété que ne l'a fait Barthez, nommer radicales les maladies latentes héréditaires et diathésiques. Elles représentent une sourde anarchie, tendant, sous de fausses apparences, à la dissolution de l'économie vitale ; tandis que les maladies aiguës ressemblent à une guerre vive et courte après laquelle on trouve le repos et la santé. Mais dans les deux cas, que la lutte soit longue ou brève, manifeste ou cachée, toutes les forces vitales sont mises à contribution, tous les archées sans exception sont soldats.

En résumé, après avoir déclaré impossible la démonstration d'aucune cause, Barthez admet un principe vital, mais il connaît aussi peu sa substance que son essence, et quand il parle de forces auxquelles il ne peut pas croire, s'il est logique, il est évident qu'il entend parler de mouvements. Sa philosophie étant empirique, sa science est purement phénoménale malgré son vêtement métaphysique. Sa méthode lui a fait observer la prééminence des fonctions nerveuses, l'importance et le mécanisme des synergies et des sympathies, la persistance de la vie en l'absence de tout lien sympathique entre les organes, et l'indépendance relative de certains d'entre eux ; il a vu que dans le commerce de la vie il y a des dépenses et des réserves, et qu'elle est moins compromise par un trouble général, sympathique, que par une affection directe de tout le système des forces. Tout cela est vrai, mais manque d'originalité et de profondeur. — Bordeu,

Stahl et Van Helmont l'avaient dit avant lui et mieux que lui. On doit louer Barthez de l'inconséquence qui l'a fait s'éloigner des mécaniciens dont il suivait la méthode philosophique; mais comment ne pas le blâmer de n'avoir pas senti qu'il trahissait la cause du vitalisme en déclarant la connaissance de son principe au-dessus de l'esprit humain et le livrant ainsi à la risée des organiciens... La suprématie de l'école de Paris date de la défection de Barthez. Le culte qu'on lui a voué à Montpellier s'adresserait cent fois mieux à Van Helmont. Si les générations d'hommes intelligents et instruits qui se sont usées, depuis bientôt un siècle, à démontrer la relation du corps humain avec un x, avaient continué l'œuvre du médecin de Vilvorde, on ne disputerait nulle part, à cette heure, sur l'existence du principe de vie; sa nature, qui est celle de l'âme, ne serait pas abandonnée comme un arcane insoluble; les rapports de l'homme avec tous les agents seraient aussi clairs et positifs que les notions de la chimie; la physiologie verserait enfin sa lumière sur l'universalité des sciences humaines. Les nombreux faits entassés inertes par les pionniers de la médecine, attendent qu'on les interroge pour témoigner de ce que nous avançons.

CHAPITRE HUITIÈME.

TABLEAU DES DOCTRINES MÉDICALES A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU XIXe.

Le naturisme, rajeuni par Bordeu et compromis par Barthez, vint expirer dans les mains de Pinel sous les coups de Broussais. Ce puissant et audacieux logicien tira de la philosophie sensualiste les véritables conséquences qu'elle contenait. Les uns, comme Bichat, fécondèrent et développèrent si bien les principes d'anatomie générale et de physiologie pris à Bordeu, Stahl, Haller et Van Helmont qu'on ne reconnut plus leurs origines. Les autres, et ce fut le plus grand nombre, renièrent leurs ancêtres et jetèrent au vent leur héritage pour s'incliner devant l'anatomie qui n'exigeait pas tant de sacrifices. Pendant que s'accomplissait, en France, une réaction radicale contre le vitalisme relégué au rang des

préjugés scientifiques, un mouvement opposé s'opérait en Angleterre. Quoique le Baconisme y fleurît, ce ne fut pas un courant philosophique qui souleva l'orage; un seul homme y fit la loi, parce qu'il lui plut de se créer une personnalité rivale de celle de Cullen. Brown ne prend pas même la peine d'innover, il emprunte l'atonie de son maître, la décore du nom d'asthénie, remplace l'excitabilité nerveuse par l'incitabilité et crie bien haut, pour trouver des partisans de l'autre côté du détroit, que ce n'est point une entité, mais un mot vide de sens comme celui de principe vital. L'incitation et les incitants absorbent la physiologie et la médecine entières. Rien n'est plus simple qu'un système où il suffit, pour entretenir la vie, de l'inciter. L'ancien méthodisme était excusable alors que la science ne possédait que quelques vérités sommaires; le dichotomisme d'Édimbourg est une preuve du délire où peut tomber une génération médicale qui ne sait pas apprécier ses richesses, et se livre aux spéculations d'un esprit aventureux. L'épidémie dichotomique se propagea d'Allemagne où elle avait gagné l'Angleterre, en Italie où Rasori, non moins ingénieux que Brown, se borna à prendre le contrepied de sa thèse et à vanter les contre-stimulants, prétendant que les maladies ne provenaient pas d'un défaut d'incitabilité, mais s'accompagnaient, au contraire, le plus souvent, d'une réaction qu'il fallait modérer. De telles gageures furent prises au sérieux et par ceux qui les soutenaient et par Broussais lui-même; et l'on vit ce nouveau Goliath prendre des armes dans les amphithéâtres pour combattre ces nouveaux Philistins. Comme il s'appuyait sur les solides et que ses antagonistes n'étaient que de simples spéculateurs, il eut facilement raison d'eux. Quoiqu'il fut loin de la vérité, sa fureur une fois allumée, il voulut, à son tour, seul avoir raison. Pinel qui cherchait à sauver quelques lambeaux des vieilles doctrines sous le couvert de l'humorisme, fut traité sans merci. Le principe vital fut banni de tous les tissus, de tous les systèmes, et le naturisme honni jusque dans la personne d'Hippocrate. On se justifia d'ignorer les arcanes de la vie en disant, après Meïbomius et Werlof que l'ignorance est l'érudition, *erudita est inscitia,* et l'on ne chercha plus les secrets de la physiologie et de la pathologie qu'à l'amphithéâtre. Cependant il fallait bien simuler, sinon expliquer, les fonctions

normales et morbides; l'irritabilité et l'irritation tinrent lieu de tout. Mais le système était ainsi trop compliqué encore, il eût fallu s'occuper d'autant de sièges qu'il y avait de points pris d'irritation, et Broussais fit à l'estomac le plus grand honneur qu'il fit jamais à personne, il reconnut son autorité. Les nerfs et leurs sympathies aidant, tout l'organisme marcha sous ce nouveau maître. Si on n'avait l'histoire devant les yeux, on croirait à une fantaisie ou à une mystification. L'archée gastrique et son autocratie furent restaurés par le dictateur Broussais. S'il eût soupçonné qu'il ne faisait que l'œuvre d'un copiste, peut-être eût-il déchiré sa toile, mais Van Helmont était si loin de son esprit et des esprits de ce siècle, il était si méprisable et si méprisé qu'on eût pu lui emprunter davantage sans réclamation. La construction de Broussais fut faite des pièces du nervosisme allemand, anglais et français. Des cordes sympathiques transmettant du ventricule irrité, l'irritation à tous les organes parut un système aussi ingénieux que nouveau, et les disciples, entraînés par l'éloquence du maître, acclamèrent son génie, croyant acclamer la vérité. Que devint, au milieu de ce chaos, la pratique de la médecine? Elle subit la fortune de la science: les toniques, les contre-stimulants et les antiphlogistiques se disputèrent la vie humaine. Les systématiques des temps antérieurs avaient été moins excessifs; ils sacrifiaient moins à leurs théories... On doit reconnaître, à l'honneur des naturistes, des vitalistes et des animistes, qu'ils firent exception à l'entraînement commun et que la thérapeutique fut toujours respectée dans leurs mains.

Pendant que Broussais, croyant avoir soumis les esprits à l'étranger et en France, se reposait satisfait et menaçant sur ses trophées, les humoristes ouvrirent une campagne qui montra bientôt l'insuffisance du solidisme. Bretonneau releva le drapeau de l'ontologie, en qualifiant la gastro-entérite typhoïde de variole intestinale ou dothinentérie. Les phlegmasies se retrouvèrent aux prises avec l'essentialité que Broussais croyait avoir tuée et qui reparaissait comme un spectre. Les adeptes de l'école physiologique, M. Bouillaud lui-même, reconnurent un empoisonnement du sang, secondaire, il est vrai, et d'origine intestinale, mais le mot d'infection était sorti du camp des solidistes. Les esprits, libres de toute solidarité scolaire,

inclinaient chaque jour davantage devant la septicité typhoïde, quand Louis entreprit de juger le différend. Jamais inventaire plus complet, plus attentif, on ne peut pas dire plus désintéressé, n'avait été fait. Ses conclusions furent ce qu'elles devaient être de la part d'un partisan de l'école physiologique. Son *criterium* étant le scalpel, tout ce qui échappa à son contrôle fut négligé et nié; les lésions anatomiques furent seules affirmées; et malgré la contradiction des faits où l'autopsie n'expliquait nullement la mort, le solidisme eut gain de cause. La clinique fut immolée à l'amphithéâtre, la raison aux organes des sens, les causes aux phénomènes, la thérapeutique à l'esprit de système. La solennité de l'arrêt n'empêcha pas les protestations : Chomel, Andral, pour ne nommer que les plus hautes autorités, soutinrent la cause de l'infection générale d'emblée. L'essentialité fit de nouveau partie du dogme de la faculté de Paris et les efforts de Forget, loin de l'ébranler, en démontrèrent la solidité. La réaction humoriste ne revendiqua pas seulement la spécificité des fièvres continues, mais celle des affections diathésiques. La phthisie, les scrofules, la syphilis, les dartres, etc. sortirent du cadre des maladies inflammatoires. La grande et importante classe des névroses reconquit son indépendance au nom de l'essentialité. L'étude des affections mentales prit un essort qui ne peut être comparé qu'aux progrès de l'anatomie pathologique et de la chimie. Le sang et les humeurs furent soumis aux investigations physiques et chimiques les plus actives; et la médecine, dépouillée par Broussais de toutes ses branches, réduite à son tronc, l'anatomie, vit repousser et fleurir de nombreux et vigoureux rameaux. La vie, infusée de nouveau dans sa sève, fit abandonner l'organicisme pour l'organo-vitalisme, doctrine actuellement professée à la Faculté de Paris et dont l'esprit règne à l'Académie de médecine.

Cependant, fatigués de tant de vicissitudes et frappés de l'insuffisance des doctrines contemporaines, d'excellents esprits demandèrent au passé le mot du présent et de l'avenir. L'animisme, supplanté et proscrit par Barthez et Bichat, reparut, reprochant à l'un son duodynamisme et la superfétation au moins de l'un de ses principes, à l'autre l'absence de tout principe et la négation de la vie comme cause de l'organisme. De sorte

que nous aurons à étudier les rapports des doctrines de Van Helmont avec celles des trois écoles qui se disputent aujourd'hui le champ de la médecine. Pour rendre notre jugement aussi impartial que possible, nous examinerons d'abord la science contemporaine au point de vue du vitalisme du médecin de Vilvorde, et nous soumettrons ensuite sa nosologie au contrôle de la clinique actuelle.

CHAPITRE NEUVIÈME.

EXAMEN DES DOCTRINES MÉDICALES CONTEMPORAINES AU POINT DE VUE DU VITALISME DE VAN HELMONT.

Avant d'interroger les auteurs, entrons à l'Académie de médecine, le 17 juillet 1860, par exemple, et écoutons : « Je crois, dit M. Trousseau, que la matière vivante, animale ou végétale, a des manifestations qui lui sont propres, qui n'appartiennent qu'à elle. Je les appellerai, faute de mieux, forces vitales ou propriétés vitales. Je suis donc vitaliste. » — L'orateur est aussi organicien, « parce que toute manifestation vitale suppose un organe; » et s'il n'est pas animiste, c'est que « le principe immatériel et libre ne s'occupe pas du pot au feu de l'économie. »

L'histoire contemporaine impose des réserves que nous n'oublierons pas : les esprits les plus distingués et les plus convaincus peuvent se tromper et revenir à une opinion meilleure. Mais la critique a des devoirs auxquels elle ne doit jamais renoncer. Nous demandons donc à M. Trousseau, même après sa profession de foi, quelle est sa doctrine? De ce qu'il reconnaît à la matière vivante, animale ou végétale, des manifestations propres qu'il lui plaît d'appeler propriétés vitales, il se dit vitaliste. Nous voulons bien le croire sur parole, mais tout le monde est vitaliste à ce titre, car jamais personne n'a nié ni songé à nier la *propriété* des manifestations vitales. Nul non plus n'a prétendu, à moins qu'il ne fût magicien ou médium, que la vie peut se manifester sans organes. Et Stahl, lui-même, n'a pas pensé que l'intelligence et la volonté de l'âme présidassent au pot au feu de l'économie. On peut être animiste sans attribuer aux facultés intellec-

tuelles ce qui appartient aux facultés digestives et nutritives ; mais elles ne diffèrent pas à ce point qu'il faille les rapporter à des principes différents. La spontanéité instinctive, inconsciente, involontaire, l'automatisme, en un mot, ne s'impose-t-il pas souvent aux idées et aux sentiments comme aux viscères? Il n'est pas plus sérieux de repousser l'animisme pour de si légers motifs que de se déclarer organicien, pour cette seule raison que la vie ne se manifeste pas sans organes. M. Trousseau est, sans le dire explicitement, organicien ou vitaliste, ou ni l'un ni l'autre, comme il pourrait être animiste, après quelques explications, c'est-à-dire sans doctrine générale. Il nous dévoile, avec franchise, le doute profond de son esprit ; cet aveu l'honore et trahit l'impuissance de la science présente à le satisfaire.

La plupart des organo-vitalistes sont plus convaincus sinon plus éclairés. Ils croient avec Bichat que les propriétés des tissus sont le premier et le dernier mot de la physiologie et de la médecine. Pour ceux-là il n'est pas question de cause vitale. Ph. Bérard et Rostan prennent la machine telle qu'elle est, détraquée ou non. De machiniste ils n'ont nul souci. Ils ne voient, dans la vie, la maladie et la mort que des faits; toute leur ambition est de les enregistrer et d'en rechercher, comme ils disent, les conditions et les lois. Tels sont aussi les principes et le langage de l'école de Montpellier; c'est à ne pas croire leurs divergences, à les entendre à l'envi baconiser. Les disciples de Broussais, plus radicaux et plus logiques, ne faisant également que la médecine des lésions et des symptômes, nient les espèces morbides après avoir nié l'entité vitale. Les états organopathiques et les symptômes élémentaires de M. Piorry et de Forget sont les rigoureuses conséquences de la méthode d'observation dans toute sa pureté.

Le naturisme si non le vitalisme trouvent un avocat dans M. Bouillaud. Le jour même où M. Trousseau confessait son scepticisme ou son syncrétisme à l'Académie, « en dernière analyse, dit M. Bouillaud, il me reste une inconnue... Il y a dans l'homme quelque chose qui préside aux phénomènes de l'économie vivante et en particulier au fonctionnement de son système nerveux. Mais quel est cet agent suprême? Dans quels rapports précis se trouve-t-il placé à l'égard de l'organisme? Je l'ignore. » Ce retour à l'inconnu, à la recherche de cette chose qui préside aux phénomènes de

l'économie vivante, est un signe précieux de la part d'un disciple de Broussais; précieux dans le temps où nous vivons. On ne lui reprochera pas plus qu'à son maître sa condescendance pour l'ontologie; mais nous ne doutons pas que si sa grande intelligence était entrée en relation étroite avec celle de Van Helmont, il n'en serait pas à se demander ce qu'est la vie, et quels sont ses rapports avec l'organisme.

Malgaigne établissait plus explicitement, dans la séance académique du 24 du même mois de juillet, l'existence de cet agent dont la présence se trahit « dans l'acte d'assimilation et l'absence dans le cadavre; agent susceptible de s'accumuler dans l'organisme comme l'électricité dans les corps inertes. » Ce savant, qui avait appris de l'histoire l'inanité des systèmes exclusifs, jugeait, en outre, avec son autorité de clinicien, les prétentions exagérées des diverses branches de la médecine : « L'anatomie, la physiologie, la chimie, disait-il, peuvent apporter d'utiles secours à la pathologie, mais ne sauraient constituer la pathologie même; l'anatomie pathologique en fait partie, mais non pas même la partie la plus importante; en définitive, l'objet essentiel de la médecine étant l'homme vivant et malade, c'est l'homme vivant et malade qu'il faut, avant tout, après tout et par-dessus tout étudier. »

L'engouement de l'école physiologique une fois calmé, on entendit et on écouta la voix de la tradition dans Andral et Chomel. — « Ce serait avoir une idée inexacte de la maladie, lisons-nous, dans les *Éléments de pathologie générale* de ce dernier (1), que de croire qu'elle consiste uniquement dans les symptômes qui la signalent, ou même dans la lésion anatomique que nous constatons à l'ouverture du cadavre... Le phénomène qui les précède et qui les produit nous échappe... L'action intime des parties, non-seulement chez l'homme mais dans tous les êtres vivants, à quelque règne qu'ils appartiennent, est inaccessible à tous nos moyens d'investigation... La plupart des maladies, lisons-nous encore, sont susceptibles de guérir, sans traitement actif, par le seul effort de la nature... Aucune maladie ne peut guérir par les seuls secours de l'art... Nos moyens thérapeutiques n'agissent qu'en déterminant dans l'économie des modifica-

(1) 4e édit., p. 548, 565.

tions en vertu desquelles s'opère le changement favorable qui prépare et achève la guérison... » Cette renaissance du naturisme fait plaisir à voir, après un si long oubli, surtout quand les historiens vivants de la médecine déclarent indifférent le problème de la vie et renferment la science et la pratique dans le cercle étroit de l'empirisme.

« L'indifférence sur le dogme suprême de la physiologie est très-sage au point de vue de la pratique médicale, écrit M. Renouard, attendu que ce dogme ne peut et ne doit avoir aucune influence sur la pratique... Je dirais volontiers aux physiologistes et aux pathologistes, continue-t-il : observez les mouvements, étudiez les fonctions de l'organisme, tâchez d'en découvrir les lois, sans vous occuper de savoir si la force qui les produit est inhérente à la matière organisée ou distincte d'elle (1). » — L'inhérence de la vie à la matière organisée n'a jamais été en question, mais leur distinction ne peut être mise en doute que par ceux qui croient la matière capable de s'organiser spontanément. Pour ceux-là les fonctions intellectuelles comme les fonctions assimilatrices existent telles quelles dans les aliments ou sont des propriétés organiques. Mais les mouvements, quels qu'ils soient, supposent des forces, et les forces ne sont ni des propriétés ni des choses pondérables, ce sont des agents qui en sont essentiellement distincts et différents. M. Renouard tronque la science en la limitant à la connaissance des phénomènes et de leurs lois, il oublie que sans les causes il n'y aurait ni lois ni phénomènes. La valeur de tels principes se juge, du reste, par leurs conséquences ; comment ! le dogme ne peut et ne doit avoir aucune influence sur la pratique ? Et vous citez à l'appui de cette opinion la fièvre intermittente qui est traitée par le sulfate de quinine quelle que soit la doctrine générale ! Sans doute l'empirisme est quelquefois une heureuse nécessité quand on dispose d'un antidote comme le quinquina, mais, à quelques exceptions près, il n'est pas indifférent d'avoir une doctrine. A moins de fermer les yeux sur l'histoire, il n'est pas permis de dire que les fièvres continues ont toujours été traitées de la même manière. Leur thérapeutique n'a-t-elle pas réfléchi au contraire fidèlement les meilleurs et les plus mauvais jours de la médecine dogma-

(1) Renouard. *Lettres sur la médecine au XIXe siècle*. Paris, 1861, p. 153-54.

tique? Quand M. Renouard dit : « La nature de la maladie, de son mode de formation, ne saurait conduire, sûrement, à la détermination du moyen de la guérir... On doit traiter chaque maladie avec les moyens qui ont le mieux réussi dans les cas semblables... L'expérience clinique est le criterium suprême... Il revendique les droits inattaquables et inattaqués de l'expérience dont personne n'a jamais repoussé la sanction, mais il enchaîne en même temps l'esprit à la pure observation des faits, de leurs conditions et de leurs lois. La thérapeutique, lui répondrons-nous avec M. Bouillaud, n'est véritablement qu'une déduction, un corollaire des idées qu'on s'est faites sur la nature de la maladie... Traiter les maladies sans avoir égard à leur nature est aussi absurde qu'impossible (1). »

Le fanatisme sensualiste et anatomique, quoi qu'encore trop florissant, voit en face de ses vieux et ardents défenseurs de puissants antagonistes. L'esprit critique s'infuse chaque jour davantage dans la génération présente; l'organo-vitalisme de M. Monneret, moins exclusif que l'organisme radical de Rostan, prépare le retour du naturisme, et peut-être ne sommes-nous pas loin d'une renaissance vitaliste. Ce pronostic offre beaucoup de probabilité si l'on juge du présent par le passé. Quand la réaction qui succède à un système exclusif est épuisée, comme il faut toujours une carrière à l'activité humaine, elle se déploie dans une direction contraire. Depuis trois quarts de siècle au moins, la vie a été dépossédée de ses droits par les organes, et le temps mieux qu'aucune cour de justice a montré l'inanité des efforts de ceux qui ont cru pouvoir trouver tout l'homme dans son organisation. Les anatomistes sont aujourd'hui à bout d'arguments comme l'étaient les mécaniciens au temps de Stahl; et les abstractions de l'école de Montpellier rappellent celles qui provoquèrent la colère et l'enfantement de Van Helmont. La médecine semble donc arrivée à l'heure d'un nouveau cycle. Nous devons la seconder sans passion et sans regrets, car ceux qui nous ont précédé ont accompli leur œuvre et une œuvre non méprisable. Sans l'énergie de leurs convictions, ils n'auraient pas enrichi la science de tant de faits qui, pour n'être pas la science elle-même, en sont les

(1) *Essais sur la philosophie médicale.* Paris, 1836, p. 302.

aliments, si j'ose ainsi parler. Comme l'organisme humain, elle assimile les uns et rejette les autres, grandissant en raison de ce qu'on lui offre et de ce qu'elle absorbe; grandissant toujours, même alors qu'on la croit à son déclin, car elle puise ses forces au foyer toujours jeune et intarissable des générations.

Si les vérités aperçues par Van Helmont, Stahl et Bordeu n'ont pas pénétré les amphithéâtres, c'est parce que le culte de l'observation a trop fait dédaigner l'histoire. On eût trouvé, dans les anciens, un tempérament et un correctif à une méthode philosophique incomplète, et peut-être n'eût-on pas commis cette erreur dont les jeunes gens sont excusables et non les maîtres, que la science peut dater d'un homme et d'une époque. L'école de Montpellier, malgré les apparences, a commis cette faute comme celle de Paris. Barthez est d'un côté ce qu'est Bichat de l'autre. Tous deux s'enrôlèrent sous le seul drapeau philosophique qui existât à la fin du XVIII[e] siècle. Seulement Bichat, libre de tout engagement avec le passé, se livra tout entier au nouveau courant qui emportait les esprits, et appliqua, sans restriction, à la médecine l'organe qui prétendait, sans rival, à l'exactitude scientifique, tandis que Barthez, ayant été témoin de la querelle des animistes et des iatro-mécaniciens, crut trouver la vérité dans un terme moyen qui rappelle le jugement de Salomon et qu'il couvrit vainement du nom de Bacon. Il mécontenta à la fois les organiciens purs et les stahliens, et n'édifia qu'un système incohérent, sensualiste à la base et couronné par une abstraction. Il recueillit en échange de l'abandon qu'il fit du principe réel de causalité, des phénomènes sans lien, une poussière de faits. Ne pouvant dissimuler son inconséquence, il s'en vanta; ses disciples le crurent sur parole, mais l'histoire lui a demandé compte du principe purement nominal, privé d'essence, auquel il prêta des facultés vitales, comme si un être de raison pouvait avoir une efficace quelconque. Il expiait ainsi une sorte d'impiété envers ses devanciers. Barthez n'était rien moins qu'un réformateur, et il en eut l'ambition. Il ne s'occupa de Stahl que pour en faire la critique et nomma à peine Van Helmont. Hippocrate seul fut digne d'être son ancêtre, et cependant, que fit-il autre chose que démembrer l'animisme? Son principe vital, dont il était si fier, et dont il faisait si

aisément le sacrifice, n'était que la moitié de l'âme de Stahl, c'est-à-dire l'âme sensitive de Van Helmont dénaturée jusqu'à perdre toute substance et toute existence. L'équité de l'histoire n'exclut pas les représailles ; elle interroge aujourd'hui Barthez sur sa substitution. Sa doctrine hybride est restée stérile ou, du moins, elle a eu cette funeste conséquence qu'il est resté, aux yeux de ses disciples, le véritable père du vitalisme. Or, le père véritable et légitime du dynamisme vital, du principe substantiel de vie, de la cause vivante, est Van Helmont. Il suffirait, pour changer de religion, de comparer un peu l'*Ortus Medicinæ* aux *Éléments de la science de l'homme,* mais l'école de Montpellier préfère réciter éternellement le *credo* de Barthez.

Aujourd'hui même, malgré le replâtrage imposé par les outrages de la critique, le monument de Barthez est sans solidité et sans unité. M. L. Peisse, dont le désintéressement et la compétence en philosophie médicale sont connus, ne juge pas autrement les doctrines qui nous occupent. « Le vitalisme métaphysique de Montpellier, dit-il, présente le principe vital sous la forme abstraite d'une entité idéale, hypothétiquement admise comme expression abrégée des lois suivant lesquelles s'opèrent les phénomènes propres aux corps organisés, à l'exclusion toutefois des phénomènes intellectuels et moraux qui relèvent d'un autre principe... Le principe vital de Barthez n'est que la moitié de l'âme stahlienne (1). »

Mais interrogeons les représentants du vitalisme à Montpellier. « En quoi consiste la force vitale, se demande M. Quissac, dans sa doctrine des éléments morbides, etc. ? Est-ce un fluide impondérable comme le calorique, l'électricité ? Est-ce un gaz ? Est-ce un liquide ? Nous n'en savons absolument rien. » Le doute ne peut être plus grand et plus voisin de l'ignorance. Quelque robuste foi qu'on ait pour l'autorité, comment croire que ces paroles soient le dernier mot de la science ? C'est faire injure à la physique et à la chimie autant qu'à la physiologie que de laisser, même en hypothèse, que la vie puisse être un liquide ou un gaz ; on sait, sans être médecin ni philosophe, que les liquides et les gaz ne sont pas des forces. S'il est vrai que les phénomènes qui se produisent dans les corps vivants

(1) *La médecine et les médecins*, par Peisse. Paris, 1857, t. I, p. 232 et 282.

ne sont nullement explicables par la physique et la chimie, comme le dit l'auteur, on ne saurait admettre, avec M. Lordat, « que la solution de continuité ou l'hiatus existant entre le dynamisme universel et le dynamisme vital, ne puisse être comblée. » Un tel aveu, qui laisse l'homme isolé au sein de la vie universelle, trahit le vice radical d'un système dans lequel les forces sont sans réalité puisqu'elles sont sans rapport possible. Qu'on parle après de pareilles déclarations, du pouvoir organisateur contenu dans l'ovule, ce ne sera qu'un vain langage aussi longtemps qu'existera, entre ce pouvoir et les forces alimentaires, un abîme infranchissable. Que peuvent être, en outre, des affections d'un principe qu'on ne connaît pas? Tout cela est factice comme les classifications des maladies en élémentaires ou capitales et en secondaires. Ce sont les mirages de la phénoménologie et des illusions métaphysiques. Nous désirons qu'on ne se méprenne pas sur le sentiment qui dicte notre critique; elle naît de notre sympathie pour une doctrine dont nous voudrions voir recouvrer l'autorité qu'elle a perdue, depuis qu'elle a cessé de s'inspirer de l'esprit de celui dont le *nom faisait trembler, dans leurs chaires, les vieux professeurs des facultés de son temps,* et sous l'égide duquel aurait dû se placer celle de Montpellier.

On pensait jusqu'à ces dernières années qu'il ne pouvait y avoir de vitalisme plus métaphysique que celui de Barthez. M. Chauffard a donné la preuve du contraire. De peur de se compromettre avec la méthode de Bacon, il la bannit absolument du domaine des sciences auxquelles il offre mieux qu'un organe, des principes immuables et infaillibles résolvant d'emblée les plus difficiles problèmes de la physiologie et de la pathologie. La vie qui échappe aux sens et au raisonnement, dit-il, est une vérité immédiate, nécessaire, universelle et innée. Elle est dans l'esprit comme toutes les causes secondes, parce que l'esprit participe de la cause première ou absolue. M. Chauffard croit aux archétypes; il prétend que l'homme ne découvre pas les sciences mais qu'il s'en ressouvient. Bien plus, les lois, les causes ne sont pas, suivant lui, dans la nature; elles sont dans l'âme humaine qui les conçoit et qui les crée. La vie est une de ces causes, elle est une forme de notre esprit et partant, son essence est spirituelle

L'entendement humain est la matière des sciences. Ceci posé, l'auteur promène le flambeau idéal de la vie dans toutes les avenues de la médecine et en éclaire les moindres détails. Mais ouvrons les *Principes de pathologie générale* de M. Chauffard (1), afin d'éviter tout malentendu. « Le contingent est l'effet absolu de notre pensée, vivant reflet de l'infini... Notre spontanéité intellectuelle contient en elle et engendre les vérités. Toute vérité comme toute science sont une création; elles ne sont pas dans les choses, elles sont créées sur les choses, par la seule force créatrice que possède l'homme, l'activité de l'entendement... Inventer une science, c'est se souvenir... La méthode de Laplace, qui consiste à s'élever par induction des phénomènes aux lois et des lois aux forces, n'est qu'une débile méthode qui n'a jamais conduit franchement à une notion synthétique, à la détermination d'une force ou d'une loi...Les sensualistes ôtent à la synthèse son sens réel... La synthèse est cette méthode qui va chercher dans le monde intérieur, étranger aux sens, l'immuable et le nécessaire, l'idée innée, les vérités premières, les principes évidents, pour concevoir par eux et en eux le monde extérieur perçu par la sensation. » — Tels sont les plus importants principes exposés dans le premier chapitre, intitulé : *De la constitution des sciences.*

L'innéité est aujourd'hui si complétement discréditée et évidemment si insoutenable, qu'on s'étonne de la voir reproduite au point d'en faire une méthode scientifique. On n'avait lu, jusque-là, que dans Platon « qu'inventer une science c'est se souvenir. » Personne n'ignore qu'il n'y a dans l'esprit, avant ses rapports avec le monde extérieur, que des facultés. Les principes nécessaires et, parmi eux, le principe de causalité, sont le produit de ces facultés excitées par les objets étrangers au moi, ou par des phénomènes intimes. La spontanéité de l'intelligence ne saurait enlever la vérité aux choses. Platon méprisait moins l'expérience que M. Chauffard, quoiqu'il mît la science, c'est-à-dire les principes au-dessus de l'opinion, c'est-à-dire des faits. Kant, lui-même, soumet au contrôle de l'intuition sensible les noumènes ou concepts de l'entendement. Les idéalistes allemands ont dit que l'âme humaine était une partie de l'âme du monde, mais aucun

(1) Voir p. 13, 21, 24, 27.

d'eux n'est allé jusqu'à écrire « que le contingent fut un effet absolu, » et ceux qui croient, comme M. Chauffard, qu'il n'y a de vérités que dans l'esprit humain, qui nient ou méconnaissent ce que Hégel appelle la dialectique des choses, et que les savants nomment des lois ou des causes, ceux-là, dis-je, courent risque de faire peu de prosélytes, tant que ne changeront pas la nature du monde et de la raison, de l'intelligible et de l'intelligence.

Quoique la vie dégagée de la pensée par intuition immédiate ne puisse être, tout au plus, que l'idée de la vie, une cause sans réalité ni force, voyons comment la conçoit M. Chauffard (1). « L'unité vitale, dit-il, est l'élément simple et causal de l'organisme ; la vie elle-même considérée en tant qu'une, l'être considéré en tant qu'individu... la vie est une, parce qu'elle n'occupe pas seulement une partie de l'organisme, mais parce qu'elle pénètre jusqu'aux derniers atomes... Cette invincible et mystérieuse union est la condition de toute unité et de toute substance, mais il ne nous est pas donné d'en sonder le comment et l'abîme... » L'union de la vie, principe idéal, avec l'organisme est plus qu'un mystère, c'est une radicale impossibilité. La raison ne peut ni comprendre ni admettre le mariage d'un pur concept avec la matière même organisée. « L'alliance de l'âme avec le corps est impossible et va contre la nature des choses, écrit M. Chauffard, l'âme principe simple et indépendant ne peut avoir une action sur une chose composée et multiple, l'organisme. » — Pourquoi la même raison ne creuse-t-elle pas un égal abîme entre l'organisme et la vie, son *élément causal simple et un?* Dès qu'on établit une répugnance absolue entre l'un, le simple, et le composé et le multiple, il faut, nécessairement, nier aussi bien l'union de la vie que celle de l'âme avec le corps. Mais l'évidence impose l'opinion contraire, et on sort d'embarras par le mot de mystère et en opposant une pure négation à l'action de l'âme sur les organes, comme si leurs rapports intimes n'éclataient pas au fond de la conscience. Telles sont les conséquences et les affirmations gratuites auxquelles entraîne l'abus de la métaphysique. La dernière et rigoureuse conséquence de l'unité et

(1) *Ibid.*, p. 152, 125.

de la simplicité, n'est pas seulement l'impossibilité de toute relation de l'âme et de la vie avec le corps, mais avec le monde; c'est la négation de toute science. La physiologie n'existant donc que par tolérance, M. Chauffard a dû l'envelopper du voile de l'abstraction. « L'excitation d'un organe retentit dans l'unité vitale, lisons-nous, et l'unité répond suivant l'impression qu'elle a reçue par tel ou tel organe proche ou éloigné (1). » Nous nous représentons assez mal les rapports des organes avec un être abstrait comme l'unité, mais voilà qui est plus quintessencié : « La vie en affirmation par rapport aux forces qui agitent le monde inanimé et celles-ci sont négatives vis-à-vis d'elle... La vie qui est plus ne peut céder devant la mort qui est moins. » Ces propositions nous paraissent si obscures que nous n'osons les discuter de peur de mal interpréter la pensée de l'auteur. — Passons à l'étiologie : « Les causes occasionnelles, lisons-nous, ne deviennent causes morbifiques que lorsqu'elles sont conçues par l'essence vivante, qu'elles sont réalisées en une impression vitale... La cause morbifique relève, dans son essence, de la spontanéité vitale et traduit cette spontanéité plutôt qu'elle ne traduit l'occasion extérieure... Une maladie est un fait vital. La vie seule détermine et cause tous les faits vitaux. Le fait extérieur peut exciter et non causer un acte organique... La cause morbifique est l'impression ressentie, par la vie, de telle ou telle des conditions ennemies, véritables occasions morbifiques. » Nous voilà, enfin, hors des nuages. Nous reconnaissons, avec plaisir, dans ces lignes, la claire et véritable doctrine vitaliste. Nous retrouvons du Van Helmont dans M. Chauffard. A Paris comme à Montpellier, partout où le vitalisme projette quelque lumière, on en découvre le foyer dans l'*Ortus Medicinæ*: Mais qui songe à lire un auteur dont les œuvres complètes se vendent, à Paris, un franc, aux enchères! Si l'histoire était moins méprisée, on aurait moins de hardiesse à construire de nouveaux systèmes. On trouverait dans le passé, si on y cherchait, des monuments capables de contenir les richesses présentes et les découvertes de l'avenir. Leur beauté et leur solidité éprouvées par le temps réclament à peine quelques réparations. M. Chauffard a eu l'ambition de créer un néo-vitalisme; il ne pouvait

(1) *Ibid.*, p. 195.

qu'échouer, car il n'est pas de système plausible qui n'ait été maintes fois proposé. Or, si le sien a quelque originalité, il pèche par la vraisemblance. Toutefois, on doit lui savoir gré de ses aspirations vitalistes et d'avoir le courage de les professer dans le temps où nous vivons. Son ouvrage est, du reste, tout à fait au niveau de la science contemporaine, et son style serait bien supérieur à celui de la plupart des traités classiques, s'il n'était obscurci et comme taché par sa nomenclature métaphysique.

A côté, ou plutôt au-dessus des doctrines vitalistes de toutes nuances, se place l'animisme (1). Il doit sa renaissance en France, à la *Revue médicale,* dont nous allons apprécier rapidement, les principaux articles (2). « Nous récusons que la vie c'est l'âme, répond M. Sales-Girons au docteur Cerise. La vie, en effet, n'est qu'une des grandes puissances de l'âme humaine. Telle est aussi notre opinion. Mais dans l'information intime et souveraine que l'âme fait du corps, les molécules de la matière employée ne perdent pas, absolument et totalement, les forces qui leur sont propres et qu'elles tiennent des lois de la physique et de la chimie, ni même celles qu'elles tiennent de l'organisation héréditaire. L'animiste n'admet pas que le corps humain, dans sa forme et sa vie, soit le produit de l'héritage. Il enseigne, au contraire, que la vie et la forme ne viennent pas des parents, mais de l'âme qui prend les matériaux fournis par les parents et les informe... Il faut que l'âme travaille sur les matériaux tels quels... Prenons un exemple. Un couple nègre lui fournit des éléments organiques de nègre; l'âme fera bien un homme, mais elle ne fera pas un blanc. De même, si la génération lui fournit des éléments grevés de scrofules, de cancer ou de pléthore, l'individu informé portera le germe de ces affections; ainsi de tout le reste... La preuve que c'est l'âme qui fait et qui domine dans cette information de l'individu, c'est que, parfois, d'un être impur elle fait un être pur... L'âme de chaque homme vient de Dieu. La matière du corps est fournie à l'âme par les parents et cette matière est organique et

(1) *Revue médicale*, t. I, 1865, p. 260-66.

(2) Il a trouvé d'illustres représentants parmi les philosophes contemporains, entre autres, dans MM. Bouiller et Tissot, mais sa renaissance en médecine laisse beaucoup plus à désirer.

vivante... » Que la vie ne soit pas indépendante des forces physiques et chimiques et qu'elle ne leur obéisse pas absolument, c'est une vérité aussi évidente en physiologie que l'hérédité des facultés vitales. Ce n'est rien prouver contre cette transmission que de dire que l'âme travaille sur les matériaux tels quels, et qu'elle fait d'un être impur un être pur. « Car si la matière fournie à l'âme par les parents est organique et *vivante,* » le principe qui est en elle peut se modifier sous certaines influences et corriger ses produits sans l'intervention de l'âme. Bien plus, si le germe est vivant, et si la vie est une faculté de l'âme, il n'est pas nécessaire que l'âme de chaque homme vienne de Dieu. Cette hypothèse est aussi inutile que gratuite et n'offre pas plus de vraisemblance que l'existence, dans le germe d'un couple nègre, de la couleur qui distingue le négrillon. Le pigment, la scrofule, la folie, la syphilis et les innombrables maladies ou formes physiologiques de l'hérédité ne sont pas et ne peuvent être matériellement représentées dans la semence, et cependant elles sont en elles et non dans l'âme venant de Dieu ; elles sont empreintes, avec toutes les variétés de caractères spécifiques et individuels dans la vie elle-même ; *son noyau spirituel dont la semence n'est que la silique,* pour parler comme Van Helmont, réfléchit ou plutôt photographie leur image. L'hérédité, quelle qu'elle soit, se résout en un mode actuel ou virtuel de la substance vitale. Le docteur Dunod, de St. Maclou, partisan de l'animisme restreint de M. Sales-Girons et de l'*activité de la substance matérielle quelle qu'elle soit,* s'explique ainsi : « La cause efficiente ou formelle du corps humain employant une matière qui n'est pas inerte, qui, au contraire, est douée d'activité, ainsi que le reconnaît le dynamisme, cette matière, cette cause matérielle aura une influence marquée sur le composé, et ce composé portera la trace de son origine (1). » — Sans doute toute substance est douée d'activité, la physique et la chimie en témoignent aussi bien que la physiologie ; mais pour qu'un composé conserve à l'état latent, au sein du tourbillon moléculaire d'un germe ou d'un individu, l'influence dynamique qu'a exercée sur lui une cause matérielle, il est indispensable que ce composé soit vivant, c'est-à-dire animé d'une essence capable de se maintenir et de se développer au

(1) *Ibid.*, t. II, 1863, p. 142.

milieu du conflit qui l'enveloppe. Il faut donc d'abord que la vie existe dans la semence pour courir tous les dangers des forces ennemies. Mais quand elle est sous la forme séminale, si son armure est bosselée, on ne comprend pas la nécessité de la tenir toujours sous le poids des traits qui l'ont atteinte; ce serait la condamner à un sort pire que celui de la biche qui ne peut détacher de son flanc le roseau mortel, *hœret lateri lethalis arundo.* Non, c'est blesser l'évidence et le principe même de l'animisme, que de nier la vie du germe ou de l'admettre, en la combinant, sans raison ni avantage, avec une âme sans individualité ni parenté, tombée du ciel, comme au hasard, et violant les lois formelles de l'hérédité saine et morbide. Tous les vitalistes et tous les observateurs reconnaissent, avec M. Milne-Edwards, que « le germe est le siége de la force organogénique qui détermine l'édification de l'être nouveau. « Il faut donc, si on est monodynamiste, renoncer à la création permanente des âmes ou au *créatianisme*, comme on dit. Mais, s'écrie M. Cerise, craignant de compromettre, j'allais dire de transmettre ses facultés intellectuelles par l'hérédité : « La personnalité ne peut, comme la vie, se transmettre des parents aux enfants... L'âme signifie une activité personnelle et libre (1). » — Je ne dirai pas à M. Cerise, qui combat l'animisme, que la personnalité et la liberté sont comme toutes les énergies vivantes des facultés de l'âme, et que l'identité de leur principe enchaîne indissolublement la vie, la conscience et le libre arbitre; il me répondrait par une distinction; mais je lui demanderai où est le principe de ces facultés avant qu'elles se soient manifestées, en quoi il diffère alors du principe des facultés vitales, dites inconscientes et involontaires et pourquoi il établit une séparation radicale et essentielle entre les fonctions soumises à une loi commune pendant les premiers mois de la vie, le sommeil, dans une foule d'actes physiologiques et morbides, et quand elles sont à ce point solidaires qu'elles ne sauraient s'exercer sans la lumière vitale. Le mariage et la génération des âmes est aussi admissible que la copulation des forces vitales. Les combinaisons et métamorphoses dynamiques qui sont du domaine de la physique conduiraient par l'analogie et l'induction à la doctrine la plus naturelle, si elle

(1) *Ibid.*, p. 265.

n'avait pour elle l'évidence des faits et de la conscience universelle. L'opinion de M. Dunod est moins sérieuse que celle de M. Cerise, elle n'exprime qu'un sentiment, pour ne pas dire un préjugé systématique, lorsqu'il dit : « Nous croyons à la propagation de la substance vitale chez les animaux et les végétaux... Mais lorsqu'il est question de l'homme, notre affirmation n'est plus la même, et nous sommes portés à nous arrêter; pourquoi? Parce que le sentiment qui admet une création spéciale pour chaque âme humaine, le créatianisme, en un mot, est la croyance la plus commune, la plus générale, et que nous préférons ordinairement les chemins les plus frayés, les routes les plus suivies (1). » « D'ailleurs, ajoute-t-il, l'homme est un être tout à fait à part dans la création visible. » Les purs sentiments et les routes frayées ont un même droit au respect, et ne se discutent pas, surtout quand on suppose qu'ils sont l'objet de la croyance la plus commune. Nous partageons surtout celle qui regarde l'homme comme un être tout à fait à part dans la création, mais il nous est impossible d'admettre qu'il soit au-dessus des lois de la vie, auxquelles obéissent tous les êtres vivants et dont la première est l'hérédité. L'animisme de la *Revue médicale*, avec sa pudeur ou sa vanité psychique, tombe fatalement dans le duodynamisme auquel il a la prétention de faire la guerre. Il confond la procréation avec la genèse biblique, et abandonne la physiologie sans se mettre d'accord avec Saint-Thomas qui a dit : « L'âme sensitive, nutritive, intellectuelle est, dans l'homme, numériquement la même (2). »

Le docteur Michel de Coligny distingue de la matière, les forces physiques et chimiques et les forces vitales, tandis que, pour M. Dunod, force matérielle ou matière c'est tout un. Mais la triplicité de l'un, aussi bien que la dualité de l'autre, laissent sans solution le problème de la reproduction et de l'assimilation. Le premier a beau dire : « La présence des agents impondérables dans l'accomplissement des actes de la vie doit développer, dans un sens nouveau, la théorie de la nature. » Pour toute la rédaction de la Revue animiste il n'y a pas de métamorphose, d'assimilation des forces alimentaires. Les combinaisons et changements d'état ne vont pas au delà

(1) *Ibid.*, p. 63-194.

(2) *Som. theol.*, I, art. 3.

des apparences matérielles, les éléments dynamiques, les agents, proprement dits, sont réfractaires à toute conjugaison vitale. Or, l'évidence physiologique et la raison protestent que la vie ne s'entretient et ne peut se transmettre que par les emprunts qu'elle fait au dehors et les tranformations qu'elle opère. L'animisme de M. Sales-Girons et de ses amis, tout substantiel qu'il est, pèche sur deux points essentiels; l'hérédité et l'assimilation dynamique.

M. Dupuy, dans son *Essai de philosophie médicale,* établit, lui aussi, une barrière infranchissable entre les espèces dynamiques (1); « certains rapports dans les phénomènes, lisons-nous, une certaine équivalence entre les effets physiques du calorique et de la pesanteur; la possibilité de convertir, suivant l'expression reçue, les effets physiques les uns dans les autres, ont fait admettre, par une synthèse précipitée, l'unité de forces au sein de la grande variété des manifestations dynamiques. Non-seulement cette unité a compromis les forces naturelles, mais on y a voulu faire entrer, bon gré mal gré l'ordre vital; les analogies constatées m'ont paru trop générales, et, par cela même, comme je le disais tout à l'heure, trop éloignées pour admettre l'existence d'une synthèse dont l'imagination fait tous les frais. » Nous verrons bientôt si ces assertions sont fondées; si l'équivalence et l'identité substantielle, nous ne disons pas essentielle des forces est imaginaire. « L'unité physiologique, dit l'auteur, éclate partout dans l'organisme. Ce n'est pas une conception de rapport, d'ordre, de forme, mais une notion substantielle de cause... Il y a un principe vital qui n'est pas la somme des vies partielles... » Cette dernière proposition nous paraît inacceptable, nous en donnerons tout à l'heure les raisons, mais nous partageons les idées de M. Dupuy lorsqu'il continue : « L'être que nous sommes est essentiellement constitué par la présence d'un dynamisme au sein de nos tissus, et pendant la vie ce dynamisme est incessamment sollicité et modifié par les agents divers qui nous entourent... Le dynamisme vital, en vertu de sa faculté perceptive, tire de lui-même une série d'actes dont l'impression venue du dehors, demeure l'occasion et nullement la cause directe... Prise dans son acception la plus

(1) *Essai de philosophie médicale*, par M. DUPUY. Paris, 1864, p. 42, 49, 171, 176, 188, 336.

générale, la maladie me paraît donc être une perversion dynamique. Telle et telle perversion, voilà les maladies spéciales... Dans toute maladie on distingue trois éléments réels ou possibles; des causes, des lésions et des symptômes. Je chercherai à démontrer que la maladie n'est aucun de ces trois termes... L'unité de la maladie n'est pas due à la cause morbifique, mais au principe de vie qui est une entité dynamique... La première condition que j'exige d'un médicament est une action dynamique... La matière est inerte par elle-même, mais elle sert de gangue et d'enveloppe à des énergies diverses. » — De tels principes rappellent involontairement celui qui les a le premier publiés, et dont le nom n'est même pas cité par ceux qui marchent dans les voies qu'il a tracées.

Dans la critique que nous venons de faire des doctrines organicienne, organo-vitaliste, vitaliste et animiste, nous n'avons fait qu'appliquer les principes suivants tirés de Van Helmont : 1° L'organisme reconnaît une cause qui le produit, le conserve et le perpétue par génération; 2° Cette cause, à essence spécifique et individuelle, est formée d'une substance analogue à celle des forces constitutives des autres êtres organisés ou inorganiques; 3° Elle est multiple dans l'homme et cette multiplicité compose une unité harmonique. — Voyons maintenant quelles preuves la science actuelle peut offrir en faveur de ces principes.

Nous prêtons à Van Helmont l'unité de cause dans l'homme, parce qu'il a vainement essayé de constituer une âme avec la seule intelligence et qu'il a accordé à l'âme sensitive avec les facultés vitales, la volonté, l'imagination, les sensations, les sentiments, les idées, les concepts, tout l'apanage de l'esprit.

Le dualisme dynamique est résulté des mutilations que Descartes, Condillac, de Biran et Jouffroy ont fait subir à l'âme successivement réduite à la pensée, à la sensibilité, à la volonté et à la conscience. L'autocratie absolue de ces diverses facultés entraînait nécessairement la répudiation de toute parenté avec le principe de vie. Et cependant ces pouvoirs de l'âme non-seulement n'en épuisent pas la notion, s'ils sont considérés isolément, mais ils ne composeraient qu'une partie de l'être humain sans les facultés vitales. L'âme est avant tout et par-dessus tout, une force; elle

apparaît comme telle au foyer de la conscience; c'est un sujet conscient, aussi bien de son énergie vitale que de son activité intellectuelle. La constitution de cet agent est telle qu'il induit immédiatement et nécessairement toutes les forces de la sienne propre. La puissance humaine, sous toutes ses formes et dans toutes ses applications, émane donc d'un seul et même principe que la conscience rend évident, mais qu'elle ne constitue pas plus, à elle seule, que la liberté, que la sensibilité, que la pensée qui n'en sont que des modes. La psychologie est une des branches de la dynamique universelle; les rapports de l'âme avec le monde des forces en est la preuve manifeste. L'âme est une force consciente d'elle-même, *vis sui conscia,* comme dit Leibnitz, tandis que les autres agents n'ont que la spontanéité du mouvement, *vis suî motrix;* telle est la différence et telle est l'analogie des esprits et des monades.

Les facultés supérieures sont comme les fleurs dont se couronne l'activité de l'âme; activité, toujours et fatalement déployée, de laquelle naissent les concepts nécessaires, les principes de toute science, à l'occasion de sensations perçues, entraînant dans un torrent également irrésistible, les idées et les éléments qui viennent composer le théâtre et le spectacle mobiles de l'organisme vivant. La liberté et la conscience ont leurs heures, leurs jours, leurs années; elles n'exercent qu'une courte et légère influence sur les acteurs de nos scènes intimes. Les plus beaux mouvements sont dus à l'inspiration; elle s'impose au génie comme l'instinct aux organes. Il ne faut pas se laisser illusionner par la variété des phénomènes; leur cause est la même quand ils sont marqués au sceau des mêmes lois, qu'ils sont réglés par une même intelligence. L'induction la plus étroite oblige à reconnaître un principe intelligent où notre esprit découvre des œuvres d'intelligence, de même que nous induisons les forces extérieures de notre propre activité. La conscience, ainsi que toute lumière, a des rayons directs et des rayons réfléchis; elle a ses clairs-obscurs et ses ombres. Elle perçoit ce qui la frappe vivement, mais ses perceptions s'affaiblissent et s'effacent à mesure que s'atténuent ses impressions; elles ressemblent à la grande voix de la mer qui ne serait plus entendue, si elle était réduite à un petit nombre de gouttes d'eau. — L'empire de la conscience et de la liberté est

aussi borné pour le monde des idées que pour les actes organiques. Que deviennent les impressions dont on a perdu le souvenir ou qui sommeillent sous l'œil de la conscience, sans qu'elle les voie et qu'elle puisse les éveiller? A-t-elle le catalogue de cette immense bibliothèque que contient la mémoire de certains savants? Et la volonté en dispose-t-elle à son gré? Que de choses qu'on croyait oubliées reviennent par pure association, ramenées comme par un coup de sonde, à la surface de l'abîme de mémoire et d'oubli!

La physiologie montre une foule de fonctions, en partie conscientes et libres, en partie instinctives et involontaires. Presque tous les besoins conservateurs de l'individu et de l'espèce en sont là. L'identité de principe de toutes les facultés éclate à chaque instant à la moindre émotion. Il n'est pas de sentiment qui n'entraîne à sa suite une ou plusieurs sensations viscérales. Il n'est pas, non plus, de sentiments sans idées préalables, et les idées se succèdent fatalement comme les flots. La solidarité qui lie les facultés morales aux facultés organiques reçoit une éclatante et triste sanction de la maladie : les causes morbifiques, de même que tous les agents, affectent, plus ou moins, telle ou telle partie, telle ou telle fonction, mais la souffrance physique gagne toujours et compromet le moral. Il n'y a pas de caractère qui ne subisse la loi des viscères : le cœur de Turenne tremblait dans sa poitrine, malgré son grand courage. — Comment conjurer et nier, à plus forte raison, l'influence des lésions vitales sur les facultés intellectuelles, conscientes et volontaires? La goutte d'alcool, qui accélère les fonctions circulatoires et respiratoires, agite aussi les idées et les sentiments. L'opium endort l'esprit d'abord et la vie ensuite, jusqu'à l'éteindre. L'hérédité enfin ne sculpte-t-elle pas, pour ainsi dire tantôt l'image de la santé, tantôt celle de la maladie, aussi bien dans le moral que dans le physique, et l'hérédité n'est-elle pas l'expression la plus haute de l'activité vitale? Cette reproduction inconsciente et involontaire d'un type n'est-elle pas l'analogue de la copie consciente et volontaire d'un portrait par un artiste? Les variétés individuelles ne trahissent-elles pas l'imagination de la vie? Si toute œuvre intelligente suppose un être intelligent, cet être existe dans l'homme; ses organes et ses fonctions en témoignent; il est en lui comme

dans les animaux : l'oiseau qui fait son nid rappelle la mère faisant la layette de son enfant. L'activité la moins réfléchie ne rend pas le travail moins parfait. L'instinct ressemble en cela aux habitudes. L'orateur ne réfléchit pas les syllabes de son discours, le musicien, les mouvements de ses doigts; nous ne comptons ni ne mesurons nos gestes et nos pas pendant une promenade mêlée de conversation. De ce que nous n'avons pas conscience de l'agitation de nos bras dans le sommeil et le délire, s'ensuit-il qu'elle dépende d'un autre principe que celui auquel ils obéissent pendant la veille et la santé? Il en est de même de tous les phénomènes; des actes intimes de l'âme comme de ceux qui se traduisent au dehors. Elle a le sentiment général du bon ou mauvais état de nos fonctions organiques et de la sérénité ou du malaise des facultés supérieures. Les viscères sont ses sens internes et rien ne lui échappe, au dedans et au dehors d'elle, de ce qui importe à sa conservation. Elle est sous la garde de la douleur et du plaisir. La métaphysique, la psychologie, la physiologie et la pathologie déposent en faveur de l'animisme, comme on vient de voir.

Examinons maintenant quelle relation de substance existe entre l'âme et les autres forces. Ceux qui nient l'existence des agents impondérables et n'admettent que la matière sensible, ressemblent à ceux qui croient aux forces physiques et chimiques et ne reconnaissent pas le principe de vie. Ils sont dupes, les uns et les autres, des apparences sensorielles et prêtent aux conditions que réclament les causes pour se manifester, les attributs des causes elles-mêmes. Cependant il est facile de distinguer la lumière et la chaleur de la matière, puisqu'elle est un obstacle à sa propagation. On sait que la répulsion et l'attraction, produites entre deux courants électro-dynamiques s'opèrent mieux à travers un tube dont on raréfie l'air que par l'intermédiaire de fils métalliques, et d'autant mieux que le vide est plus parfait. La matière pondérable n'est donc pour rien dans ces phénomènes qu'il faut nécessairement rapporter à un agent impondérable. Laplace avait compris et déterminé le rapport qui existe entre la chaleur et le mouvement, et Meyer a démontré qu'il y a équivalence mécanique entre la cause chaleur et son effet, le mouvement, c'est-à-dire que l'effet pouvait

reproduire intégralement sa cause; Grove a prouvé par un appareil ingénieux que la lumière se tranforme en chaleur, électricité, magnétisme et mouvement. On doit à Spiller la démonstration de la propagation de ces divers agents par l'intermédiaire de l'éther, leur commune atmosphère, suivant les lois des vibrations de l'air et des corps pondérables. Baumgartner conclut de son étude sur la dynamique, l'unité et la métamorphose des forces. Liebig étend cette doctrine à la physiologie : « La force du bras, dit-il, passe dans le poids soulevé, dans le ressort tendu. Nos machines ne produisent point de forces, elles dépensent celles qu'elles ont reçues. Le mouvement est la cause de la chaleur; de même que l'on peut convertir la chaleur en force motrice, on peut convertir l'électricité en chaleur. Dans la décomposition de l'eau, l'électricité dynamique se change en affinité chimique et en force de traction qui sépare les éléments de l'eau. Le calorique du courant est devenu latent dans l'oxygène et l'hydrogène et il devient libre par la combinaison de ces deux gaz, soulevant le même poids qu'eût soulevé l'électricité sous forme de traction magnétique. La force calorique des rayons solaires est latente dans les produits qu'elle engendre. Le bois dont nous nous chauffons dégage la chaleur solaire et la lumière prêtée par le soleil. Les effets mécaniques, produits dans le corps vivant, dépendent du mouvement organique intime qui, des molécules, passe dans la masse des muscles. La force, dans le corps de l'homme, provient des aliments qui sont eux-mêmes imprégnés de la chaleur solaire. » — C'est la formule exacte et identique de la dynamique de Van Helmont. Le *blas* céleste, la vie moyenne qui passe des aliments dans l'homme et entretient son activité; telle est la théorie vraie développée par Liebig.

Essayons de déduire des propositions émises par ce savant chimiste, quelques conséquences en faveur de notre thèse : nous avons la conscience du déploiement de notre activité physique, intellectuelle et morale; de la dépense, plus ou moins grande que nous en faisons, du repos et du ravitaillement nécessaires qui en réparent les pertes. Mais quoique ces faits soient d'observation universelle, ils sont considérés comme inexplicables par les psychologues et les physiologistes. Leur théorie est cependant aussi

claire que celle des phénomènes de la plus vulgaire mécanique, aussi exacte que celle qui rend compte des mouvements des corps célestes. Les actes de l'organisme, les rapports soutenus par l'âme vivante avec le monde, comme ceux que les autres êtres soutiennent avec elle, ont pour cause impressionnante ou impressionnée, un agent, et cet agent n'opère à distance que par un intermédiaire solide, liquide, vaporeux, gazeux ou éthéré. C'est dans un milieu que l'homme se développe, c'est par lui que les hommes communiquent entre eux et se transmettent, sous toutes leurs formes, leurs idées, leurs sentiments, leurs volontés. L'air transporte la pensée émanée du foyer d'énergie et d'intelligence de l'âme comme la flèche transporte la force et la direction qu'elle tient de l'œil et de la main. De même que le bras s'épuise à tendre l'arc, ainsi le cerveau s'épuise à penser. On sait bien que c'est l'âme qui agite les doigts du musicien, mais on ne remarque pas qu'elle s'incorpore dans la corde et dans l'air mis en vibration, comme elle est incorporée à notre propre corps, et qu'elle se répand ainsi, sous ses modes mélodiques et harmoniques. Quand un homme soutient le regard d'un autre homme, un commun mouvement s'établit entre leurs âmes, l'éther lumineux qui les sépare vibre des effluves qui proviennent du foyer de leur force intellectuelle et morale. L'ascendant de l'un peut soulever chez l'autre une tempête qui le fasse pâlir et s'évanouir; l'amour peut déterminer des flots contraires, sympathiques, qui s'attirent et entraînent les deux êtres, l'un vers l'autre, comme deux vents ou courants électriques entraînent les objets qu'ils pénètrent ou qui leur font obstacle. La parole et le geste de l'orateur et de l'acteur passe dans l'âme de ceux qui les écoutent et la modifient instinctivement, au point d'éveiller des idées semblables et d'exciter des mouvements identiques et involontaires. Les âmes se mettent à l'unisson par l'éther intermédiaire comme des cordes vibrantes ; avec cette différence que l'impression transmise est modifiée, métamorphosée, digérée par l'agent impressionné, de même qu'il transforme, assimile ou rejette les forces alimentaires par ses facultés nutritives. L'éducation intellectuelle et morale a les mêmes lois, le même mécanisme que l'éducation physique. Les idées, les sentiments se propagent réellement de l'esprit de l'instituteur à l'esprit de ses

élèves; ainsi, les pensées d'un auteur coulent de sa plume, se figurent et se fixent dans des lettres où nous les retrouvons; il en est de même pour le peintre, le sculpteur et tous les artistes. La force, quels que soient ses modes, passe de l'homme à l'homme par les divers milieux comme du piston de la locomotive aux waggons, comme du soleil aux astres qui sont dans son atmosphère dynamique. La puissance de l'âme volontaire se communique, des cellules cérébrales où elle est incarnée, aux cellules les plus éloignées, par les cellules intermédiaires, ou plutôt par les forces qu'elles contiennent, comme le soleil agit sur ses satellites par l'éther qui les sépare de lui. Ces conséquences des principes universels de la dynamique non-seulement sont vrais mais nécessaires, et Newton n'a pas craint de déclarer qu'il serait absurde de croire qu'une influence éloignée puisse être exercée sans agent intermédiaire : « La supposition d'une gravité innée, inhérente et essentielle à la matière, écrivait-il à Bentley, tellement qu'un corps puisse agir sur un autre à distance, et au travers du vide, sans aucun intermédiaire qui propage de l'un à l'autre leur force et leur action réciproque, cette supposition, dis-je, est pour moi une si grande absurdité, que je ne crois pas qu'un homme qui jouit d'une faculté ordinaire de méditer sur des objets physiques, puisse jamais l'admettre. La gravité doit être causée par un *agent* qui opère constamment selon ses lois... » Telle était aussi l'opinion d'Euler. Il faut être aveuglé par les préjugés pour ne pas sentir la nécessité de cette vérité, et, j'ajoute, pour penser que l'âme humaine, malgré ses facultés spécifiques, puisse faire exception aux lois qui s'imposent absolument à toutes les forces. On comprend, à présent, que Van Helmont ait pu dire : quelque rayon spirituel passe du magicien dans l'homme... Cet acte est naturel: *aliquis radius a sago abit in hominem... Actus iste naturalis.* Les objections opposées à Liebig par M. Maleschott sont sans valeur. Pour ce savant distingué force et matière sont identiques. Sans doute, la matière est une substance aussi bien que la force, mais comment ne pas distinguer les substances pondérables de celles qui ne le sont pas? Est-ce que l'échelle des corps qui s'offrent sous les états solides, liquides, vaporeux et gazeux, n'induit pas à admettre, n'eût-on pas de preuves directes, des agents, des substances plus ténus; pouvons-nous

avoir la prétention de tout voir et tout peser? Le dynamisme de M. Maleschott se résout dans l'atomisme du docteur Büchner. Aussi sa *Circulation de la vie,* ouvrage plein de science et fort bien écrit, n'est-elle autre chose que la circulation de la matière qui traverse les organismes vivants. Mais comme Muller, Burdach et M. Flourens l'ont remarqué, autant le tourbillon matériel qui entre dans la composition d'un être est instable, autant est relativement immuable la force, l'agent, la vie qui reçoit, choisit, rejette et dispose temporairement les molécules qui donnent aux organes et à l'organisme entier la forme qui convient aux individus, aux âges, aux sexes et aux espèces. Nous ne nous prévaudrons pas, quoique M. Littré l'ait reconnu lui-même, du nombre limité d'éléments chimiques qui peuvent devenir les hôtes de la vie. Les savants qui ont le plus rivalisé avec la chimie vitale, M. Berthelot pour n'en citer qu'un, distinguent les produits organiques de leurs laboratoires des produits organisés, tissus, liquides, sécrétions et autres. Les chimistes les plus audacieux vont moins loin que Ch. Vogt qui identifie l'organisation et la vie avec une conviction que nous ne pouvons partager : « Quoi, s'écrie-t-il, l'homme, tout comme l'animal, serait une machine; sa pensée, le résultat d'une organisation déterminée; la libre volonté détruite par conséquent! Chaque modification de la fonction supposerait dans l'organe un changement matériel qui la précéderait ou plutôt qui aurait lieu en même temps! Je ne puis répondre qu'en disant : en vérité c'est ainsi qu'il en est; il en est vraiment ainsi. » Que la conception de Goethe rappelant celle de Van Helmont, est plus élevée, plus large et satisfait mieux l'esprit! « Il y a des monades de mondes, dit-il, dans ses *Conversations,* comme des monades, des âmes de fourmis. Ces âmes si différentes sont, dans leur origine première, des essences sinon identiques, du moins parentes par leur nature. Chaque soleil, chaque planète, porte en soi-même une haute idée qui rend son développement aussi régulier et soumis à la même loi que le développement d'un rosier qui doit, tour à tour, être tige, feuille et corolle. Vous pouvez nommer cette puissance une idée, une monade, comme vous voudrez, pourvu que vous compreniez bien que cette idée, cette intention intérieure est invisible et antérieure au développement qui apparaît dans la nature et

qui émane d'elle. » — On dirait les lignes suivantes du grand poëte, du grand philosophe et naturaliste traduites de Van Helmont. « Que l'on me demande s'il est dans ma nature de révérer le soleil ; je réponds encore : oui certainement, car il est aussi une révélation de la divinité suprême et même la révélation la plus puissante qu'il nous soit donné de connaître, à nous, enfants de la terre. Je révère en lui la lumière et la force fécondante de Dieu par laquelle nous vivons, nous nous mouvons, nous sommes, nous, les plantes et les animaux avec nous. » Cette doctrine qui est la nôtre et celle de l'auteur où nous l'avons puisée a, enfin, inspiré ces belles et prophétiques paroles à M. Dumas, dans son rapport sur le concours du prix Volta. « Les physiciens devancés par les chimistes modernes, selon l'opinion desquels il n'y a dans aucun des phénomènes naturels étudiés jusqu'ici, ni perte, ni création de matière, constatent, à leur tour, qu'il n'y a dans aucun d'eux ni perte ni création de force. La chaleur, la lumière, le magnétisme et l'électricité deviennent des manifestations des divers états de l'éther en mouvement, et ces forces se transforment sans cesse l'une en l'autre avec une extrême facilité... La fin de ce siècle verra le développement de doctrines nouvelles sur la nature et la force. Envisagée d'un esprit plus libre, la force éternelle, indestructible deviendra, par ses transformations, l'instrument de ces découvertes rapides, inattendues, éclatantes, qui étendent le pouvoir de l'homme sur la nature et qui multiplient ses jouissances tout en élevant son intelligence vers une contemplation plus sereine et plus haute de l'ordre de l'univers et des lois de la création. »

La troisième proposition enfin, que nous avons posée avec Van Helmont, est celle de la vie multiple, de la multiplicité harmonique de la vie dans l'homme. Quoique la plupart des animistes, tous les spiritualistes et les matérialistes la repoussent, elle nous paraît non-seulement vraie et de la plus haute importance, mais seule capable de résoudre les difficultés devant lesquelles s'arrêtent nos antagonistes. Comment, en effet, répondre aux faits de division de la vie par génération, scissiparité, graine ou bouture? Multipliez à l'envi les bourgeons, les embryons, les ganglions nerveux et les zoospermes, vous multiplierez d'autant les foyers vivants; mais ce n'est pas assez, passez des ganglions aux fibres, des fibres aux

cellules, des cellules aux noyaux; de ceux-ci à la poussière nucléaire, et vous n'aurez pas encore assez multiplié les centres vivants, car les liquides où baignent les cellules et les noyaux, le sang et ses globules, tout cela vit, et vit individuellement. Les rapports de nutrition que soutiennent entre eux les éléments organiques les plus microscopiques sont de nature identique à ceux qui lient les organes eux-mêmes. Les fonctions de toutes sortes n'existent et ne s'harmonisent que grâce aux multitudes d'agents qui y coopèrent. La théorie cellulaire, en allongeant la portée de nos sens, ne peut laisser en arrière celle de notre esprit. Pour tout dynamiste la vie est dans un ciron comme dans une baleine; nous ajoutons, une baleine et un homme sont des composés d'âmes spécifiques multipliées autant qu'il y a en eux de cirons, c'est-à-dire de cellules ou particules solides ou liquides jouissant des facultés vitales. On a cru que Virchow avait porté appui à l'organicisme, il n'a fait involontairement qu'étayer le vitalisme. Les localisations cérébrales dont M. Flourens a fait son patrimoine, aussi bien que les centres d'innervation découverts dans les diverses régions de la moelle, ne font que multiplier les facultés vitales dont le nombre est loin encore d'être déterminé. Ceux-là seuls s'étonnent d'un chiffre pareil qui ne pensent ni aux nombreuses facultés intellectuelles et morales, ni à celles innombrables qui diversifient, à l'infini, les espèces animales et végétales. La réparation par bourgeonnement des diverses solutions de continuité prouve la multiplication ou génération des cellules par les cellules. La régénération des nerfs, considérée si longtemps comme impossible, est aujourd'hui un fait expérimental incontestable. La théorie enfin, que nous soutenons après Van Helmont et Bordeu a été exposée, non en vitaliste mais en naturaliste par Claude Bernard, d'une façon si complète et l'autorité de ce grand physiologiste est telle que nous ne pouvons nous dispenser de résumer l'article de la ***Revue des Deux Mondes*** où il l'a développée à propos de ses expériences sur le curare. La vie, dit-il, n'est que la manifestation de l'activité des particules innombrables qui composent l'organisme. La mort résulte de l'altération d'une ou plusieurs espèces de ces particules ou éléments *organiques élémentaires*, douées de propriétés spéciales. Ces organismes sont cellulaires et se divisent en conjonctifs et

passifs lorsqu'ils composent les os et les ligaments, et en organismes actifs : ce sont les cellules glanduleuses, épithéliales, muqueuses qui président à la vie nutritive, les cellules du sang y comprises qui constituent un organisme mobile par opposition à tous les autres. La vie de relation est représentée par les propriétés des tubes nerveux et moteurs et par les fibres musculaires. Les grandes fonctions se réduisent donc à de simples fonctions d'êtres microscopiques. La respiration n'est que la respiration des globules du sang; la digestion a lieu par la liqueur des épithéliums intestinaux; de même que sentir, exciter le mouvement et agir sont l'expression des propriétés des tubes nerveux et des fibres musculaires; ces trois derniers éléments sont le trépied de la vie. Ils enchaînent leur action et se supposent mutuellement; la suspension de l'activité de l'un d'eux paralyse tout l'organisme et entraîne la mort. Leur autonomie est pourtant incontestable, car le curare, par exemple, détruit la motricité des nerfs de mouvement et laisse intactes la sensibilité et la contractilité musculaire. Le corps n'est donc qu'un agrégat d'infusoires alimentés par le sang artériel, recrutant ses produits par les veines pulmonaires et intestinales. Le tourbillon qui vient du dehors sous forme liquide s'en retourne sous la même forme par le système veineux non dénommé, emportant les déjections des myriades d'êtres microscopiques et aquatiques qui composent l'organisme humain. — Jamais la doctrine des archées, des ferments et du latex n'avait reçu une si haute et si juste sanction. Nous ne pouvons résister au désir de citer quelques passages de l'auteur lui-même, tant il s'exprime d'une manière saisissante : « Notre corps entier ou notre organisme, lisons-nous, n'est, nous le répétons, qu'un agrégat d'éléments organiques, ou mieux, *d'organismes élémentaires innombrables,* véritables infusoires qui vivent, meurent et se renouvellent chacun à sa manière. Cette comparaison exprime exactement notre pensée, car cette multitude inouïe d'organismes élémentaires associés qui composent notre organisme total, existent comme des infusoires dans un milieu liquide qui doit être doué de chaleur et contenir de l'eau, de l'air et des matières nutritives. Les infusoires libres et disséminés à la surface de la terre trouvent ces conditions où ils vivent; les infusoires organiques de notre

corps, plus délicats, groupés en tissus et en organes, trouvent ces mêmes conditions entourées de protecteurs spéciaux, dans notre fluide sanguin qui est le véritable liquide nourricier. C'est dans ce liquide, qui ne les imbibe pas mais les baigne, que s'accomplissent tous les échanges matériels, solides, liquides ou gazeux que leur vie exige; ils y prennent leurs aliments et y rejettent leurs excréments, absolument comme les animaux aquatiques... C'est pourquoi j'ai donné le nom de *milieu intérieur organique*, au sang et à tous les liquides blastématiques qui en dérivent... Le système circulatoire n'est autre chose qu'un ensemble de canaux destinés à conduire l'eau, l'air et les aliments aux éléments organiques de notre corps, de même que des routes et des rues innombrables serviraient à mener les approvisionnements aux habitants d'une ville immense... »

Notre pensée se trouve encore plus complétement traduite par l'illustre animiste Carus, dans son livre ayant pour titre : *Nature et idée.* « L'âme est l'indestructible idée du corps, dit-il, inconsciente en ce qui regarde les transformations organiques, consciente dans le domaine de la pensée, mais toujours principe et cause des phénomènes de l'être vivant, depuis la pensée jusqu'à l'acte de nutrition. L'âme n'est pas localisée, elle n'est point comparable à l'araignée au centre de sa toile... Elle a son siége dans toutes les cellules vivantes, dans chaque monade organisée dont chacune est, en quelque sorte, un résumé de l'univers. »

Pour devancer ainsi les temps, devancer Leibnitz en dynamique, Descartes en méthode, les médecins, les physiologistes et les chimistes les plus éminents de ce siècle, en expérience, pour donner, avant Hégel, la théorie de la nature et de la logique de l'intelligible, c'est-à-dire de la *dialectique des faits,* le génie de Van Helmont n'aurait pas suffi; il lui fallait encore la méthode philosophique la meilleure, celle qui a reçu de l'analyse psychologique de Kant la preuve qu'elle avait ses racines dans la constitution de l'esprit humain. Avant Van Helmont, les savants et les métaphysiciens se combattaient à coups d'abstractions et de faits empiriques, sans jamais arriver à un dénouement; la lutte s'est continuée dans les mêmes conditions jusqu'à nos jours, et il était difficile non-seulement qu'on s'entendît, mais même qu'on se blessât. De part et d'autre on avait

supprimé les seules armes et les seuls moyens qui pussent atteindre et concilier les parties. Les forces étaient matérialisées ou *désubstantialisées,* suivant les camps. La substance, objet de la métaphysique, n'avait *rien* de commun avec la substance matérielle ; aussi l'abîme creusé entre elles dévora-t-il ceux qui méconnurent leurs rapports. Van Helmont y échappa, grâce à sa dynamique ; il passa, et sans danger, des objets matériels aux concepts les plus purs à l'aide du pont de la science des forces. Son voyage autour de l'entendement humain lui apprit que certains esprits d'élite pouvaient voir d'emblée les dernières conséquences, sans le secours du syllogisme, et que la lumière de sa prunelle était assez pénétrante pour découvrir dans un seul fait, son principe. L'observation et l'induction, terre à terre, aussi bien que la déduction méthodique, furent par lui abandonnées à ceux qui ont du plomb aux ailes de leur esprit ; il déploya les siennes jusque dans les sphères de l'infini, épuisant ainsi le dernier et suprême instinct de l'âme ; instinct aussi sûr et aussi nécessaire que celui qui découvre dans les choses leurs causes, que celui qui fait monter et descendre l'échelle de l'induction et de la déduction ; que celui qui fait croire à la réalité des objets, des sensations et des perceptions. Il jugea également utiles toutes les cordes de l'âme, blâmant les philosophes et les savants systématiques qui croyaient la perfectionner en la réduisant à une faculté. Aujourd'hui que l'analyse psychologique nous a fait connaître leur erreur, profitons de ces leçons, respectons l'intelligence qui nous est donnée et appliquons-la tout entière à la recherche de la vérité ; encore n'apercevrons-nous la lumière qu'à travers le prisme grossier de nos organes physiques et intellectuels.

CHAPITRE DIXIÈME.

EXAMEN DES ESPÈCES NOSOLOGIQUES DE VAN HELMONT AU POINT DE VUE DE LA CLINIQUE CONTEMPORAINE.

Après avoir, pour ainsi dire, fait comparaître les cliniciens devant Van Helmont, traduisons-le, à son tour, à leur barre. Conservant l'ordre que nous avons établi précédemment dans les espèces nosologiques de

l'*Ortus Medicinæ,* la gale fixera d'abord notre attention. Négligeons le mérite, pour ne pas dire le courage, qu'il y avait à rejeter la théorie humorale et la pratique dangereuse des écoles et pénétrons, munis du *Traité de la gale,* à l'hôpital Saint-Louis. Interrogeons les maîtres sur la nature et le traitement de cette maladie. Ils nous répondent que c'est une affection de la peau produite par l'*acarus,* transmissible par cet insecte et que le soufre en est l'antidote souverain. Ouvrons Van Helmont et nous lisons : la semence de la gale est dans la peau, *scabiei semen est in pelle,* elle se communique par le contact, et le soufre la détruit. — Induction de génie tirée, rétrospectivement, d'une seule observation. — La doctrine exposée dans le traité des ulcères n'a pas seulement ruiné la vieille théorie excrémentielle de Galien et devancé la pratique actuelle, mais elle l'a dépassée. On a cru découvrir, et on n'a fait que vérifier, la spécificité des ulcères virulents, la sécrétion de leur suppuration par la membrane pyogénique et l'infection générale qui les précède ou qui les suit. Il y a autant de ferments ulcéreux, dit Van Helmont, que de corruptions différentes d'ulcères : *sunt nimirum totidem ulcerum fermenta quot ulcerum diversæ corruptiones.* Ces ferments sont tantôt internes, tantôt externes: ils transforment en virus les chairs et le sang : *id totum in virus vertitur.* Il est évident que le sang ne dégénère pas dans la cavité de l'ulcère, mais dans ses parois... La racine de l'ulcère est dans son épaisseur et ses lèvres. « *Manifestum est cruorem non in ulceris cavitate, sed in ejus marginibus degenerare... Radix ulceris est in fundo et labris.* A présent que les ferments sont reconnus des êtres vivants, ainsi que l'entendait Van Helmont, que l'organisme ne représente, au microscope, qu'un essaim d'*organismes élémentaires,* et que la faune et la flore parasitaire s'étend à mesure que l'observation devient plus attentive et plus délicate, n'est-il pas évident que la république des archées est souvent en guerre avec des ennemis du dehors, qui ne sont pas les seules forces physiques, mais des êtres organisés lui disputant la lumière vitale et l'attaquant, tantôt par la peau, comme la gale, la teigne, etc., tantôt par les membranes muqueuses comme le muguet, tantôt par le foie, le cerveau, l'intestin, les muscles et le sang comme les acéphalocystes, le cysticerque, le tænia, les trichines, les

bactéries, etc., etc.? Les maladies virulentes, infectieuses et contagieuses, les typhus, la syphilis, la variole, la morve, etc., ne sont-elles pas dues à quelques espèces analogues aux bactéries qui pullulent dans le *sang de rate?* Or, ces vues si fécondes et que confirment les derniers progrès de la science expérimentale, sont clairement exposées et démontrées par Van Helmont.

L'analogie si bien étudiée par M. Moreau des effets des narcotiques avec les symptômes de la folie; les rapports des hallucinations vésaniques avec celles du sommeil et les illusions qui les précèdent, rapports que M. A. Maury a rendu si saisissants, la haute importance des sensations morbides de l'estomac, des intestins, des hypocondres, du cerveau, du cœur, de l'utérus et des divers viscères dans l'étiologie, la symptomatologie et le traitement de l'aliénation mentale; la thérapeutique morale de cette affection, spécialement formulée par M. Leuret, et la valeur secondaire des agents médicamenteux, le rôle, enfin, si méconnu de l'imagination dans les maladies, surtout dans les maladies épidémiques, comme la peste; en un mot, les principes incontestables de la pathologie mentale et quelques-uns trop oubliés de l'autre médecine, sont professés dans les traités : *Demens idœa* et *Tumulus pestis,* de façon à résoudre les problèmes insolubles pour l'organicisme et le vitalisme.— L'âme sensitive de Van Helmont absorbe toute la pathologie, l'âme intellectuelle étant impassible et inactive.

Quoique nous ne puissions, heureusement, juger de la peste que par l'histoire, nous acceptons sa double étiologie infectieuse et mentale. Les relations de la dernière épidémie cholérique ne permettent pas de douter que la peur, portée jusqu'au point de se croire atteint de cette maladie, ne puisse en déterminer les symptômes, comme il arrive dans la folie hydrophobique. L'importance prophylactique et thérapeutique de cette notion s'étend à toutes les affections compliquées de l'élément moral. Cette conviction qui double le courage et la sécurité du médecin est le meilleur cordial des malades, mais elle n'est pas tout le traitement de Van Helmont dans la peste. Il cherche à en éliminer le ferment par les sudorifiques, tout en soutenant les forces à l'aide des excitants. Cette méthode empruntée à Hippocrate est, aujourd'hui encore, éminemment rationnelle.

Si Van Helmont eût vécu dans un temps plus rapproché de nous, la pyrétologie n'eût pas subi la loi de l'école physiologique. Il eût appris à Bichat et à ses disciples à ne pas confondre les propriétés avec les forces, les facultés sensitives, motrices de la vie avec l'état et les conditions de texture des tissus et des organes ; à ne pas chercher la maladie avec le scalpel auquel échappe la douleur et qui ne peut découvrir que des lésions. Galien se trompait moins grossièrement que vous, eût-il dit à Broussais, en attribuant la fièvre à la chaleur ; le calorique est du moins un agent, tandis que vos propriétés et vos altérations anatomiques ne sont que des qualités passives ou des effets. Vous faites la guerre à l'ontologie et vous vous dites physiologistes ? — Mais qu'est le corps humain sans principe vivifiant ? — Un cadavre. Les propriétés n'ont en elles aucune énergie, elles sont sans efficace ; la vie seule qui construit le corps, le meut et le conserve, leur fait jouer un rôle ainsi qu'à la matière dont elles suivent les changements. Il eût gourmandé Pinel de ne savoir pas dégager la fièvre de l'essence vitale, et encouragé les humoristes timides qui osaient à peine étendre le domaine de la maladie jusqu'aux liquides, quand tout est vivant dans l'économie et quand tout, par conséquent, peut être affecté. Que son ombre a dû sourire de la pauvre défense des vitalistes dans une lutte où les moyens des agresseurs étaient plus pauvres encore ! Elle eût souri de voir l'infection générale niée au nom des lésions qui l'accompagnent, et de voir les essentialistes, eux-mêmes, prendre les désordres symptomatologiques et leur cause occasionnelle pour la maladie. Il lui eût fallu attendre jusqu'à ce jour pour retrouver chez quelques rares dynamistes, l'expression de sa pensée, la maladie définie une affection vitale. Que ceux qui sont encore imbus des préjugés anatomiques, lisent le traité *de febribus,* ils y verront l'origine, la nature et l'introduction de la matière occasionnelle dans les premières et secondes voies, sa lutte avec l'âme sensitive irritée et devenue fébrile; les efforts sympathiques des divers archées, les péripéties et le dénouement auquel participe le médecin en prêtant un intelligent concours aux fonctions qui sont le plus compromises, et en favorisant enfin, l'expulsion de l'agent délétère. Van Helmont apprend à ménager le sang des malades atteints de fièvre continue ; sa raison péremptoire est qu'on ne

peut pas plus éliminer ainsi la cause de la maladie que compter sur les vertus électives des purgatifs. C'est à la vie de choisir les voies et moyens, dit-il, elle tend naturellement à se délivrer par la peau, il faut donc administrer les sudorifiques et les diffusibles tout en l'alimentant légèrement, afin qu'elle puisse résister jusqu'à la fin du combat. L'hôte étranger qui s'est introduit dans l'économie comme un serpent, est une semence spécifique différente dans la fièvre intermittente, dans la peste et dans les diverses espèces de fièvres. Notre opinion est que l'étiologie pyrétologique de Van Helmont est supérieure à l'étiologie classique. Quant à sa thérapeutique, non-seulement elle était rationnelle et constituait un progrès au XVII[e] siècle, mais elle est encore préférable à une foule de médications illogiques et contradictoires qui se disputent la vie des malades. Voilà pour les affections générales. L'asthme et la toux, à cause de leur étiologie tantôt locale, tantôt sympathique, sont une sorte de transition des fièvres aux irritations locales de l'archée, c'est-à-dire aux phlegmasies. Inutile de rappeler par qui la médecine fut délivrée du catarrhe, ce monstre protéiforme qui depuis Galien engendrait toutes les maladies. Mais oublions les services passés et montrons-nous sévères envers Van Helmont. — L'asthme est sec ou nerveux, humide ou catarrhal et neutre ou symptomatique, dit-il; et il cite des observations à la suite de sa division. L'hérédité, les causes morales, la débilité générale, les souffrances d'un organe éloigné, l'impression des gaz, des vapeurs, et surtout de l'air froid sur les poumons, les altérations organiques, enfin, de cet organe, telles sont les variétés étiologiques de l'asthme. Mais l'*épilepsie du poumon* est le plus souvent provoquée par la colère que cause à l'archée du *custos errans* l'action du froid ; la sécrétion catarrhale anormale des bronches est le résultat de cette irritation ; la thérapeutique doit découler de l'étiologie et varier comme elle. La saignée, les cautères, les purgatifs, tout le vieil arsenal à l'usage du catarrhe, sont inutiles et dangereux. — Il n'est pas une de nos variétés d'asthme qui ne soit indiquée par Van Helmont. Ses catégories fondées sur les réactions morales sympathiques et les lésions directes, nerveuses ou organiques sont, encore aujourd'hui, une excellente classification bien préférable à celle des traités écrits depuis quelques années, et l'esprit de

sa thérapeutique, qui tire de la vie et des causes ses indications, commence à peine à renaître.

La pleuritis était aussi produite par les migrations du catarrhe. Van Helmont substitue à cette étiologie l'irritation de l'archée pleural, colère habituellement allumée par un brusque refroidissement et déclare que la plupart des affections ne diffèrent pas tant par la matière occasionnelle que par les organes dont les fonctions sont lésées. Les organiciens n'ont ajouté à cette proposition qu'une erreur : ils ont regardé la lésion comme un effet direct de la cause extérieure, supprimant l'intermédiaire de la vie qui, seule, peut les produire, et qui éprouve l'influence immédiate des agents morbifiques, du calorique comme des dynamismes vivants.

De la plus haute critique Van Helmont s'élève aux découvertes cliniques dans l'hydropisie rénale, justement nommée, par lui, hydropisie *inconnue* et que le docteur Bright a pour la seconde fois, révélée à la science. Le raisonnement et l'observation montrèrent en même temps à Van Helmont la possibilité de l'hydropisie par la lésion des organes préposés à la statique de l'eau dans l'économie et l'existence de cette lésion. La clinique et l'anatomie pathologique dévoilent à la fois leurs avenues à ce *grand spéculateur ;* le foie est dépossédé de son monopole ; les obstructions inflammatoires des glandes néphrétiques sont décrites et leur influence mécanique parfaitement interprétée. Mais l'hydropisie qui en est la conséquence est justement rapportée à sa cause vitale, l'irritation. Aujourd'hui, sous le nom de néphrite, les uns ne voient que la lésion inflammatoire, les autres que l'obstacle qu'elle porte au cours du sang ; quelques-uns y voient une affection, d'abord dynamique entraînant à sa suite des lésions anatomiques et des troubles fonctionnels ; ceux-là seuls ont raison et ils sont, sans le savoir, les disciples de Van Helmont.

Sont aussi de son école, les médecins qui attribuent la podagre à une perversion des fonctions d'assimilation. Ceux qui ne voient, dans cette maladie, que les conditions et les expressions de la goutte, et ils sont nombreux, représentent les Galénistes partisans de la théorie du tartre. La podagre n'est pas dans le doigt, elle est dans l'esprit de vie qui la transmet par génération. Cette lésion vitale revêt le caractère d'une

fermentation acide qui engendre un hôte étranger et hostile. C'est le génie vital de la podagre qui produit les fluxions articulaires et ces monstres qu'on appelle les dépôts calcaires. Arrière les rêveries du catarrhe et des cautères; la nature méprise les songes des médecins et leur préfère un régime diététique radicalement opposé à celui des goutteux, de ceux qui vivent dans le sensualisme : *Volupe viventium*. Qu'on extraie de nos traités de médecine ce qu'ils renferment de meilleur sur l'étiologie et le traitement de la podagre et à peine y découvrira-t-on l'équivalent de ce qu'a écrit Van Helmont. Les dynamistes, seuls, s'élèvent à la conception de l'entité morbide et vitale si bien étudiée et définie sous le nom de *spiritus podagræ*.

Les derniers progrès de la science et de la clinique sont atteints d'emblée, sinon dépassés, dans le traité de la lithiase, qui eût ouvert, à lui seul, l'ère du vitalisme, si les esprits eussent été mieux préparés. Discussion approfondie et victorieuse des prétentions des organiciens, des physiciens et des chimistes, touchant l'origine des pierres vésicales; excellente analyse de ces concrétions; théorie exacte du mécanisme de leur formation, et la meilleure thérapeutique à laquelle on se soit arrêté; toutes ces démonstrations faites avec la logique, la clarté et la force d'une profonde conviction dans un temps où les praticiens prenaient au rebours la vérité, voilà une partie des richesses et des mérites de ce traité magistral. Si on n'attribue plus, aujourd'hui, la pierre aux mucosités concrétées par la chaleur vésicale ou la simple décantation des urines, les organiciens et les chimistes l'expliquent encore par l'inflammation de la vessie et des saturations spéciales du liquide urinaire. D'autre part, combien de vitalistes savent analyser les métamorphoses de la matière calculeuse depuis l'instant où la perversion vitale la dispose dans les couloirs qui précèdent les reins, jusqu'à celui où elle l'achève dans le calice des reins et le réservoir cystique! Les chimistes méconnaissent l'e*sprit* qui préside à ces formations, et les vitalistes n'en connaissent qu'imparfaitement les opérations. Nous trouvons tout naturel d'attribuer la cystite à la pierre, mais il fallait de l'audace et du génie pour l'avancer et le soutenir alors qu'on professait partout le contraire. Le double élément organique et salin des

calculs ne soulevait pas moins de colères. Mais si on craint moins, à présent, que l'acide urique ne dénonce l'intervention vitale, elle est plus acceptée comme un fait que comme une cause. On n'ose plus dire que l'on guérit de la lithiase en arrachant la pierre, *detruncando calculum,* soit entière, soit brisée; tous les cliniciens savent que la guérison n'est possible qu'en abolissant l'*inclination* ou prédisposition calculeuse : *sanationem duelech abolitione inclinationis.* Mais pourquoi cette vérité est-elle restée si longtemps dans l'oubli? N'a-t-il pas fallu découvrir aussi, pour ainsi dire, les avantages des alcalins dans la diathèse urique quoiqu'ils eussent été administrés par Van Helmont, sous forme de cendres d'os, de concrétions de crabes et justement qualifiés par lui, de résolutifs propres et spécifiques : *resolutiva propria et specifica.*

Les principes thérapeutiques dont nous avons vu l'application à chaque espèce morbide, découlent de la doctrine générale de l'*Ortus Medicinæ.* L'hygiène et la diététique d'abord, la double indication réclamée par les causes occasionnelles et les forces vitales, le traitement simultané des lésions et des symptômes, l'usage des spécifiques quand l'étiologie ne peut être rationnellement combattue, l'expérience enfin, mise au service de la raison et d'une excellente doctrine sur la nature de la maladie et le mode d'action des remèdes, tel est le modèle de thérapie qui est resté jusqu'à ce jour comme un legs méconnu et abandonné.

Si maintenant nous négligeons le côté pratique des travaux de Van Helmont pour saisir d'un coup d'œil l'unité de son œuvre; si nous nous représentons la science de l'homme comme partie de la science universelle; si nous concevons les rapports de la vie avec le système du monde; si nous sentons, en nous, se pénétrer et s'illuminer l'intelligible et l'intelligence; si nous voyons l'éther, substance commune des forces, rayonnant sous ses modes divers intelligents, conscients, libres, ou seulement actifs et instinctifs, s'infuser dans la matière, la former, la mouvoir, lui communiquer ses facultés; si notre esprit comprend le conflit circulaire, tantôt direct, tantôt renversé de cette multitude infinie de dynamismes qui constituent les espèces et les individus; que la métamorphose des forces nous paraisse aussi acceptable que celle des formes qui n'en sont que les

manifestations; que la vie se développe dans les individus comme dans l'espèce, en se multipliant, c'est-à-dire par génération; que sous le costume des apparences sensorielles, nous distinguions, enfin, les acteurs, les vies, les âmes, nous n'aurons qu'une idée incomplète du génie de Van Helmont. Il faut, en outre, savoir au milieu de quelles ténèbres il a répandu ces vérités; se rappeler qu'Hippocrate était sacrifié à Galien; que la syllogistique d'Aristote était aussi admirée que méprisée sa dynamique; que la sorcellerie, l'alchimie et le mysticisme florissaient; et que la science, comme dit Van Helmont, n'était qu'une maison déserte et souillée. Il osa cependant se lever, seul, contre tous les préjugés et tous les fanatismes. Comme la dialectique péripatéticienne était l'arme de ses ennemis, il les désarma en leur démontrant son impuissance à rien découvrir. Il accusa et convainquit les sensualistes de la même impuissance. Il est aussi absurde, dit-il, de croire que l'on doit à la syllogistique les principes des sciences que de croire les sens capables de les comprendre. Une prime sautière, l'intelligence saisit, immédiatement, l'étincelle contenue dans les faits, et d'un coup d'aile en suit le rayon jusqu'au foyer supérieur et universel de toute lumière. Le raisonnement ne fait que démontrer ce qui est dans la main ou dans l'arche; et l'expérience n'est qu'un point d'appui pour s'élever jusqu'aux vérités immuables, un moyen de les utiliser et de les contrôler. Muni du double organe de l'évidence intellectuelle et sensorielle, Van Helmont s'éleva dans la région éthérée des causes secondes, l'explora tout entière, et ses contemporains crurent à son naufrage, parce qu'il atteignit un niveau supérieur à la portée de leurs yeux et de leurs esprits. Les historiens ont presque tous partagé, depuis, cette opinion. Bordeu seul en douta et retrouva les traces perdues de celui dont il fut le plus glorieux disciple. Moins heureux que lui, Stahl, Barthez et Sprengel lui-même cherchèrent vainement les voies parcourues par l'aigle de Vilvorde. On ne saurait donc étudier l'influence directe exercée par Van Helmont, sur la science et la pratique de la médecine, mais on doit lui rapporter celle qu'indirectement il a exercée par le naturisme, l'animisme et le vitalisme inspirés d'une partie de ses doctrines. Peut-être sommes-nous aujourd'hui mieux placés que nos devanciers pour le comprendre; le vent dynamiste qui souffle

au-dessus des laboratoires et des amphithéâtres, en France et en Allemagne, nous fait espérer de voir diminuer l'intensité des miasmes anatomiques qui épaississent l'atmosphère des écoles. Tel est du moins le pressentiment qui nous a porté à tenter l'exhumation d'une mémoire ensevelie dans l'oubli. Cette entreprise était difficile et périlleuse, mais nous n'avons pu résister au devoir de demander justice au nom d'un génie mal jugé et à l'attrait des qualités rares qui trahissent, dans l'*Ortus Medicinæ,* l'homme, le médecin, l'écrivain et le savant. Que d'autres se plaisent à relever les imperfections d'un labeur de cinquante ans, pour nous, il nous a semblé plus utile d'en extraire de grands enseignements et d'appeler sur eux l'attention des savants de notre époque.